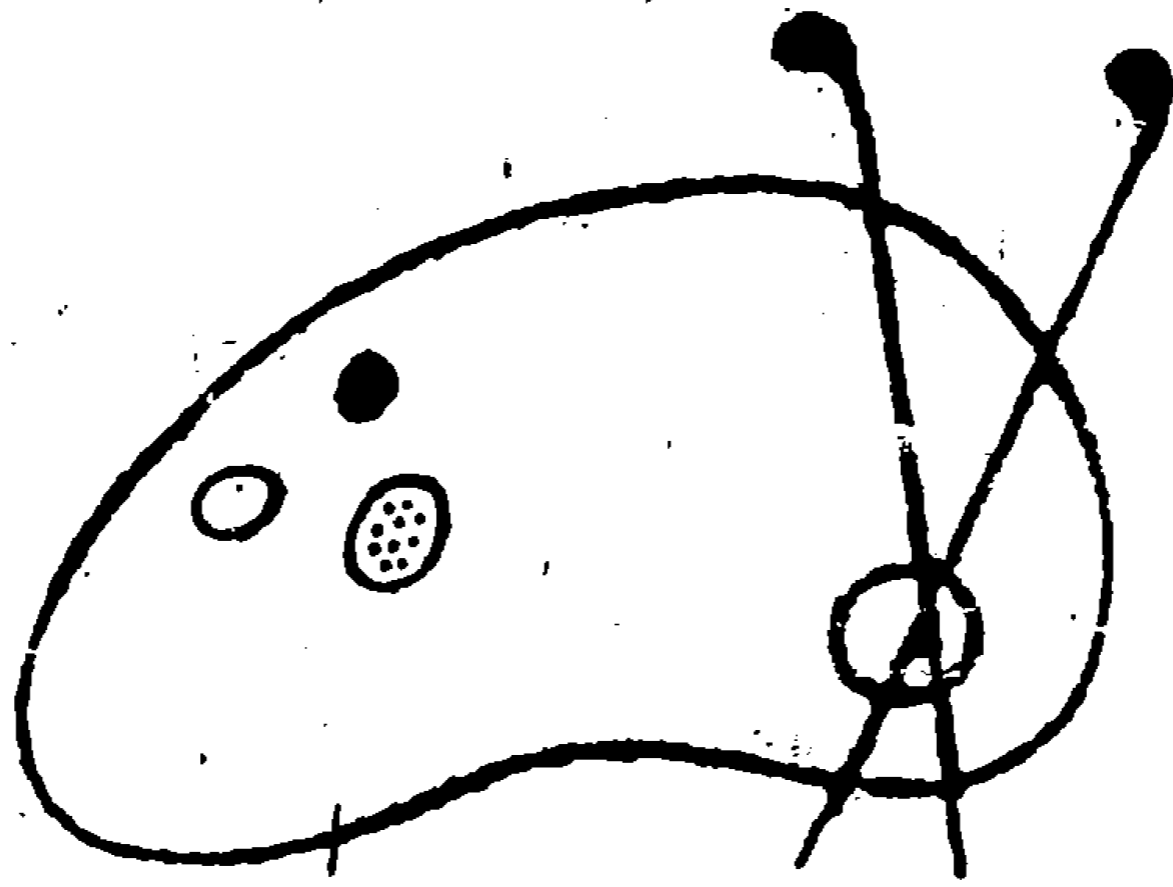


Début d'une série de documents
en couleur



Fin d'une série de documents
en couleur



MUSULMANES

8° Y²

57351

OEUVRES DE CHARLES GÉNIAUX

La Vieille France qui s'en va, Mame édit.

Les Témoins du passé, Mame édit.

Le Secret de l'émail, Delagrave édit.

La Rue de la Femme sans Teste, roman, Taillandier édit.

La Cité de mort, roman, Fasquelle édit.

Le Roman de la Riviera, Fasquelle édit.

Comment on devient colon? Fasquelle édit.

L'Homme de peine, roman, prix national de littérature 1907, Fasquelle édit.

Le Voueur, roman, Hachette édit.

Charles GÉNIAUX

Les
Musulmanes



PARIS

ÉDITION DU " MONDE ILLUSTRÉ "

13, QUAI VOLTAIRE, 13

1909

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Published January 31, 1909. Privilege of copyright in the United States reserved under the act approved March 3, 1905, by « Le Monde Illustré. »

A Madame la Duchesse de Rohan



Madame la Duchesse, en vous dédiant respectueusement ce roman des « Musulmanes », je voudrais vous expliquer comment j'eus l'idée de l'écrire à Tunis.

Pour le troisième hiver, j'habitais dans la ville arabe aux ruelles blanches et dorées, la maison mauresque de mon charmant ami Chadli El Okbi, le descendant de l'illustre Sidi Okba, le fondateur vénéré de Kairouan.

Cette demeure au patio de marbre et aux pièces ornées de céramiques et de plafonds à poutrelles peintes d'azur, se trouvait située dans le quartier d'El Aaoua, de l'air, près de la mosquée du même vocable.

Mon logis était clair comme une djebba de soie. Au milieu de la cour, un parterre voyait fleurir des jasmins, des rosiers et des orangers. C'était comme un bouquet perpétuel offert au firmament bleu.

Chaque jour les pétales des roses s'effeuillaient sur le marbre nacré du dallage pour ma féerie intime.

Chaque matin, dans l'aube safranée de l'Afrique, je me réveillais au chant des petits boulangers arabes, gracieux comme des antiques et qui, presque

nus dans leurs lainages drapés, s'arrêtaient devant les huis cintrés des maisons musulmanes et clamaient avec des voix cristallines :

— Ao ! Ao ! Nous voici ! Donnez-nous, ô servantes ! les pains de semoule que vous avez pétris afin que nous les emportions cuire au four chauffé avec les branches odorantes des oliviers et du romarin.

... J'entendais ensuite la cadence des pilons pulvérisant dans les mortiers de cuivre les fards pour la beauté des femmes ou le café du Sidi.

Quelquefois aussi les musulmanes chantaient des mélodies plaintives.

Soudain, les grelots, les cymbales et les cris des griots nègres s'élevaient et les femmes se taisaient. Elles regardaient, à travers leurs moucharabiehs, les paillasses soudanais aux visages bitumineux mais si comiques, si puérils, si amusés eux-mêmes de leurs contorsions, que les rires des mahométanes s'égrenaient bientôt comme des gazouillements sous les voûtes sonores des venelles couvertes.

Ainsi, peu à peu, ces voisines inconnues, ces femmes enfermées comme des oiseaux dans leurs maisonnettes, me hantèrent.

C'est alors que je songeais à écrire ce livre.

Trois années d'intimité avec la douce population Tunisienne qu'on ne saurait fréquenter sans l'aimer, des notes nombreuses, des scènes toutes observées par ma femme et collaboratrice me permettent d'affirmer que ce roman réfléchit aussi exactement que possible la vie des musulmanes.

Comme le célèbre auteur des « Désenchantées » nous n'avons pas été victimes d'une mystification. Ce ne sont pas des Européennes déguisées en Orientales que ce roman met en scène. Et si les Tunisiennes ne lisent pas plus Nietzsche que les Turques, un certain nombre d'entre elles sont des femmes remarquables. Elles valent des Françaises, voici ce qu'un écrivain français a le droit de déclarer.

... Néanmoins, après avoir terminé ce roman, une inquiétude m'est venue.

Comment mes amis musulmans que je voudrais servir, parce que j'ai pour eux la plus réelle estime, accueilleront-ils cet essai ?

Je leur dois une déclaration : si j'ai blessé vos convictions, pardonnez-moi en faveur de mes intentions. Et laissez-moi vous avouer que notre Société européenne est fondée sur une erreur différente mais égale à la vôtre. Vous enfermez vos femmes oisives, et, nous autres, nous les obligeons à une vie affreuse à l'usine et à l'atelier, alors qu'elles devraient, mères respectées, garder leurs logis. Vous les tenez prisonnières, mais nous leur donnons surtout la liberté de s'épuiser au travail.

... Combien une fusion de nos deux civilisations serait désirable ! Nous vous enseignerions l'effort et vous nous apprendriez la sagesse.

... Je pensais ainsi tandis que j'écrivais ce livre. C'était au mois de mai et des hirondelles entraient dans la chambre que j'avais disposée en cabinet de travail. Dans les poutrelles du plafond, ces oiseaux

avaient pétri leur nid. Parfois, avec une hardiesse charmante, ils descendaient sur ma table, sautillaient, virevoltaient et pépiaient.

Quand j'avais fermé ma porte, les hirondelles frappaient aux carreaux avec leurs becs et j'allais leur ouvrir. Voudaient-elles sortir, elles réclamaient en sautant sur mes feuillets.

... Un soir que le ciel avait pris la couleur de la pourpre Carthaginoise, trois hirondelles tourbillonnèrent au-dessus de ma tête. Elles jetaient des cris furieux. Elles se battaient. Un mâle, un bel étranger aux ailes noires et au cou d'argent, voulait conquérir l'amour de l'hirondelle femelle. Les plumes volaient sur mes pages.

Dans l'air comme sur la terre la passion est le grand mobile de la vie.

La Société musulmane, par la création du harem, a voulu éviter ces compétitions sanglantes, mais combien il est triste d'enfermer les oiselles pour en jouir, et comme j'aimais mieux ces hirondelles qui, par leur seule vaillance, défendraient dans l'air libre leur bonheur menacé.

... Je vous devais ces explications, Madame la Duchesse, et je vous remercie profondément d'avoir accepté la dédicace d'un ouvrage qui voudrait, sous l'égide d'une grande dame de France, contribuer à l'émancipation des musulmanes.

C. G.



Ceci se passait à Tunis, dans le palais de Si Sadok-Bou-Okkaz, un matin d'avril où l'Orient était encore tout rempli de rose et d'or.

La porte et les fenêtres d'une des deux épouses de Sadok, Lella Hanifa, c'est-à-dire M^{me} Tranquillité, étaient ouvertes sur le patio de marbre blanc. Aux quatre faces de cette cour des colonnettes supportaient une galerie arabe aux murailles revêtues de faïences. Le patio semblait ainsi un cloître, mais un cloître d'amour, car on apercevait par les croisées de jolies musulmanes en soieries multicolores occupées de leur toilette. Au centre de ce harem une vasque recevait un triple jet d'eau que le souffle du vent pulvérisait sur un parterre de jasmins et de rosiers.

— Nijma! Nijma! Etoile! Etoile! appelait une servante. Revenez! Revenez! Je n'ai pas fini de peigner vos cheveux.

La jeune fille, sa chevelure de ténèbres répandue sur sa blouse bleue, était sortie de la pièce et, les

yeux remontés vers le firmament africain, presque extasiée, elle répliquait :

— *Ia Kemar! O Lune! laisse-moi regarder. Ah! tiens, vois-tu, je voudrais avoir les ailes de ces pigeons pour sortir du harem et m'envoler avec eux au-dessus de Tunis.*

Des coupoles de la mosquée de Sidi-Mahrez descendaient les pigeons blancs. Ils s'abattaient sur le dallage du patio comme des lumières, et ensuite, rengorgés, ils posaient avec précaution leurs pattes de corail sur le marbre.

— *Nefissa! Nefissa! Précieuse! Précieuse! Viens les voir, cria Nijma à sa sœur.*

Une jeune fille de dix-sept ans, d'une minceur souple, au teint ambré et aux yeux d'un noir luisant, s'avancait dans son large pantalon à l'orientale quand une voix s'impatienta.

— *Ia Nefissa! O Précieuse! ne me quitte pas en ce moment, disait M^{me} Tranquillité. J'ai besoin de toi.*

Nefissa, indocile, parut ne pas entendre sa jeune belle-mère et, posant une main sur l'épaule de sa sœur Nijma, toutes deux regardèrent, sur les dômes de la mosquée, les pigeons poudroyer comme de l'argent quand ils s'élevaient et fuyaient vers Carthage et la mer.

— *Ah! oui! Petite Etoile, être comme eux, au lieu d'être enfermées toujours... toujours, prononça Précieuse.*

Un rire puéril salua cette déclaration. La servante Kemar, une grande bédouine couleur de réglisse, montrait ses dents, et le torse audacieusement cambré dans la fouta rayée qui lui ceignait la taille, elle riposta :

— Propos de fillettes. Aussi vrai que je suis divorcée, je déclare qu'il n'y a pas de plus douce vie que celle d'une épouse tenue bien enfermée par un époux qui l'aime jalousement. J'ai possédé un mari de cette sorte. Ah ! le brave homme. Je le regrette. Il est mort, celui-là ! Mais mon second et mon troisième mari... psutt ! psutt ! Ils ne valaient pas un os de méchoui ⁽¹⁾.

Peu convaincue, Nijma secouait la tête et regardait sur le front de Kemar un croissant de lune tatoué en bleu.

— Tu ne sais ce que tu racontes, dit à son tour Nefissa.

— O Précieuse, tu verras... tu verras !

Du fond de la pièce la voix de Lella Hanifa retentit à nouveau :

— Au lieu de bavarder comme une juive de la Hara, Lune, tu ferais mieux de m'aider.

La domestique se dandina sur les hanches et revint vers la femme du seigneur Sadok en s'écriant avec emphase :

— Ia korrat aini ! O délice de mes yeux ! Ne te fâches pas ! me voici !

(1) Méchoui, rôti de mouton.

Etoile et Précieuse avaient suivi la bédouine.

Dans une pièce en longueur à plafond de bois sculpté et doré, deux verrières découpées en forme de bouquets dans le stuc, éclairent la pénombre. Les murailles de cette salle étaient tendues d'étoffes d'une pourpre sombre sur laquelle des ogives d'or en brocart rapporté encadraient des cyprès.

Assise sur un tabouret incrusté de nacre en face de la porte cintrée ouverte sur le patio, Hanifa, une Tunisienne un peu grasse, au teint de perle, attendait paisiblement qu'on voulût bien continuer sa toilette. Cette opération longue et compliquée la menait d'ordinaire jusqu'au déjeuner.

Aussi bien, Tranquillité le savait par expérience, une musulmane aisée ne doit pas avoir d'occupation plus absorbante que les soins de sa beauté. S'épiler, se farder, s'embaumer, pousser l'art des onguents, du massage et des bains jusqu'à sa perfection, faire de son corps un chef-d'œuvre, rien n'était plus important lorsqu'on voulait régner sur le cœur de son mari, de celui qu'on appelait encore : Sidi, Seigneur. La coquetterie, proclamait Hanifa, surpassait encore les nécessités de la cuisine et de la prière...

..... Accroupie sur le dallage de la galerie en face de la chambre, une négresse, Hsina, Belle-de-Nuit, clignottait des paupières en écrasant dans un mortier de cuivre une poudre blanche. Hsina semblait un gorille de carnaval. Des cotonnades éclatantes, une

blouza jaune et une fouta bariolée de rouge, de vert et de violet, la costumaient.

— Donne, Hsina, réclama Lune, et la négresse remit la farine de pois chiches qu'elle avait fabriquée. La bédouine en saupoudra une serviette humide et frotta les joues et le front de M^{me} Tranquillité afin de donner au teint la blancheur mate appréciée du Sidi.

Seconde épouse de Sadok-Bou-Okkaz, Hanifa abandonnait la direction de la maison à la vieille Lella Zakia, M^{me} Pure, la première femme de son mari. Aussi raffinaient-elle sur les artifices de sa toilette; le seul but de sa vie était d'être belle afin d'être aimée. Aucune pensée n'avait jamais ému son visage paisible. Le charme oriental d'Hanifa avait la pureté monotone des cieux africains. Les yeux de jais de cette gracieuse créature jetaient des feux toujours égaux.

— Arrête, Kemar, commanda Nijma. Tu fais venir le sang au visage de Lella Hanifa.

— Ia Robbi! O Dieu! Si l'on peut dire, protesta la bédouine, la peau est maintenant plus douce que la soie d'un haïck.

Etoile s'approcha et s'écria :

— Je vais voir si tu dis vrai!

Et elle embrassa M^{me} Tranquillité sur les joues.

La jeune fille s'agenouilla sur un coussin devant sa jeune belle-mère. Elle l'aimait comme une sœur et plaignait cependant sa mère vieillie, Zakia,

obligée de supporter cette jolie rivale. Sadok n'avait-il pas le droit d'épouser quatre femmes ? Le Coran l'affirmait.

..... Nijma, pâlie par la claustration du harem, semblait toujours rêver. Quelquefois, pourtant, ses yeux mordorés jetaient des étincelles quand elle entendait vanter le bonheur de la mahométane et louer le Prophète inventeur de la réclusion et du voile sur la figure et les mains. Alors une expression nouvelle, qui n'avait jamais illuminé un visage de jeune fille tunisienne, transformait Etoile et étonnait les femmes passives qui l'écoutaient.

Mais lorsque Sadok, son père, rentrait en maître dans le harem, la pauvre Etoile se taisait et se faisait très humble devant le Sidi omnipotent.

— Prends donc, Nefissa, prends la dagba, disait la négresse Hsina en remettant à Précieuse un coffret d'argent rempli d'une poussière obtenue avec le charbon des pommes de pin mêlé à des clous de girofle et à de la mine de plomb. Nefissa tendit sa main. Cette jeune fille gracile avait la préciosité d'un bijou. Sa chair semblait pétrie d'or. Ses yeux, à l'éclat dur, paraissaient des gemmes incrustées sous les paupières. D'esprit aventureux sous une apparence glacée, Nefissa n'ignorait pas les romans parisiens, les plus douteux et les meilleurs, achetés au hasard. Elle y avait trouvé la preuve étonnante d'un monde immense où la femme égalait l'homme, circulait, commerçait, agissait au clair du jour.

Elevée comme sa sœur par une institutrice, Josseline Daville, elle parlait et écrivait le français avec une élégance classique. Elle ignorait d'ailleurs l'arabe littéraire. Comme beaucoup de tunisiennes, lorsqu'elle correspondait avec une amie, elle devait employer la langue et les tournures de Fénelon qui était le grand modèle proposé par Mademoiselle Daville.

M^{me} Tranquillité avait ouvert le coffret. Elle enduisit le pinceau de dagba et elle demanda :

— Qui veut me faire les sourcils ?

— Oh ! Lella Hanifa, se récria Nijma, pourquoi ce maquillage ? Si tu savais comme ces gros traits bruns enlaidissent ton visage ?

— Tais-toi, petite Etoile, tu parles ainsi parce que tu n'as pas le droit encore de teindre tes cheveux et d'user des fards. Lorsque tu seras la femme de Hassen, il n'aura pas besoin de t'obliger aux parfums et aux poudres. Tu comprendras leur usage... Tu voudras lui plaire.

Au nom de Hassen, la jeune fille avait rougi. Se relevant d'un bond, elle dit :

— Mon fiancé ne m'obligera pas à tant d'apprêts.

Le rire sonore de la bédouine accueillit cette explication et ses lèvres rouges comme le vin s'écartèrent sur ses dents :

— Tu ne connais pas les hommes, Etoile. Tu ne sais pas encore leurs goûts. Lella Hanifa a raison. Plus on se parfume, plus on met de carmin aux

joues et de koheul aux yeux, et plus ils sont fous! Ah Ah! Mohameh, mon pauvre premier mari, était sensible à ces artifices... Il en est mort... Le cher homme!

Hsina la négresse, impatientée par ce bavardage, prit le pinceau et d'une main sûre dessina sur les sourcils de M^{me} Tranquillité deux ailes d'hirondelle. S'étant regardée dans un miroir vénitien, la femme de Sadok sourit, puis commanda :

— Mes cheveux maintenant. Je t'en prie, Précieuse, va me chercher la mardouma. Tu la trouveras dans la maksoura.

La jeune fille, qui avait marché jusque-là sur ses bas verts, chaussa ses petites babouches de soie blanche, trop courtes, ainsi que la mode arabe l'exigeait, aussi ses talons dépassaient-ils la semelle. Elle rentra dans un cabinet attenant à la grande chambre.

La bédouine avait pris une main de Nijma, qu'elle croyait attristée :

— Ia azisti! O ma chérie! O petite étoile du paradis! Tu attends Sidi Hassen! Il va venir! Qu'il est grand et glorieux. Quand ton fiancé entre dans cette maison, il est magnifique comme un lion.

Cette comparaison africaine amusa la jeune fille. Elle sourit et la bédouine ravie sauta sur ses pieds nus en claquant des doigts.

Précieuse rentrait, un flacon de porcelaine sur la paume. Il renfermait la mardouma onctueuse. La

négresse versa cette pommade sur les cheveux de M^{me} Tranquillité et frota. Ils prirent la couleur de l'ébène.

— Aux cils, maintenant, dit Belle-de-Nuit satisfaite de son ouvrage.

Aussitôt, Lune monta sur un banc décoré de roses stylisées sur un fond vert et descendit d'une étagère une fiole d'or ciselé. Elle en retira un bâtonnet d'aloès taillé en pointe, le maroued, renversa un peu de poudre sur sa main, l'offrit à respirer à sa maîtresse et déclara orgueilleusement :

— Jamais koheul de harem ne fut réussi comme celui-ci. C'est moi qui l'ai préparé, à mon idée, avec de l'antimoine pilée lisse comme de la soie.

— D'où lui vient son odeur suave ? interrogea Précieuse.

La bédouine eut un rire triomphal. Elle brandit le flacon d'or au bout de son bras et reprit :

— J'avais fait tremper l'antimoine dans l'eau de rose pendant une semaine et mis cette pâte au soleil afin de sécher. Le parfum est resté dans la poudre. Ensuite j'ai écrasé des grains de musc et les ai mélangés.

— Jamais je n'ai vu de koheul aussi chaud de ton et aussi brillant, la complimenta Nijma.

— Ah ! Ah ! s'exclama Kemar, c'est que j'ai encore ajouté des perles et du corail pulvérisé.

Hsina, la négresse, avait mis du koheul sur un de ses ongles et murmurait :

— Il est doux comme du beurre!

— Oui! Oui! Belle-de-Nuit! Ecoute la fin de ma recette et tu comprendras. J'ai pris une chauve-souris, je l'ai cuite dans l'huile jusqu'à ce qu'elle fût réduite en charbon et cette poussière m'a donné le moelleux que je cherchais.

— Vite! Presse-toi de m'essayer ce koheul, réclama Lella Hanifa.

Kemar plongea le maroued d'aloès dans la fiole et, d'un coup, le passant sur l'œil, elle noircit le bord des paupières de Tranquillité. Puis elle se recula. La négresse battait des mains et s'écriait :

— Par Dieu! elle est belle. On dirait que l'amour est passé par là!

— Oui! Oui! reprit la bédouine en sautant comme un enfant. Regardez Lella Hanifa. Son front est blanc comme la lumière et ses yeux sont profonds comme les ténèbres. En la contemplant Sidi Sadok verra tout ensemble le jour et la nuit. Allah! Allah! finit-elle en frappant ses paumes avec jubilation.

Un pantalon de soie blanche et une blouse cerise ouverte sur la gorge, vêtaient Tranquillité. Hsina lui noua sur la tête une takrita, foulard broché d'un jaune éclatant, et glissa à son cou un triangle d'or d'où s'écoulait entre les seins une frange d'ambre.

Parée et maquillée, Hanifa demeurait posée comme une idole sur son haut tabouret. Précieuse, appuyée contre une tenture orange, souriait à sa

jeune belle-mère. Un poème d'Ebn El Moattaz lui revint à la mémoire et elle le récita :

« Arc, flèche, sabre sont réunis dans le regard de Lella Hanifa. La cordelière de sa ceinture est une oriflamme. La victoire est dans son corps, car ceux qui contemplent sa démarche sont frappés à mort. Quelle vocation sainte résisterait au coup d'œil d'Hanifa! »

Belle-de-Nuit applaudissait de la voix et des pieds qu'elle frappait sur les dalles. Kemar avait pris un tam-tam sur une étagère et dansait en faisant retentir la peau tendue, lorsqu'une vieille femme s'encadra subitement dans la porte. Ses yeux machurés formaient deux trous dans sa face cireuse. Toute vêtue de blanc et l'échine arrondie, elle semblait une chatte. M^{me} Pure avait coutume de trotter sur ses bas afin de n'être pas entendue, et, lorsqu'on la croyait dans sa chambre, elle surgissait, glaçant d'effroi ses filles et sa rivale.

Interdite, Tranquillité balbutia :

— Oh! Oh! C'est vous Lella Zakia!

Sans répondre à Lella Hanifa, la première épouse de Sadok, gronda :

— Pourquoi ce tapage, ces cris, ces chants? C'est une honte. Les musulmanes d'aujourd'hui ne savent plus se tenir. Qu'aurait dit notre seigneur Bou-Okkaz s'il était rentré à l'improviste? Taisez-vous!

Reprise d'aplomb, car elle savait la place qu'elle occupait dans le cœur de Sadok, Tranquillité riposta:

— Je te ferai remarquer, Lella Zakia, que je suis chez moi ici. A mon âge on a le droit d'être gaie.

A cette allusion cruelle, la vieille dame cria :

— Chez toi! Chez toi! Qui commande en cette maison en l'absence de Sidi Bou-Okkaz ? Est-ce moi ou toi ? Peut-être les mœurs nouvelles apprennent-elles à ne plus respecter les aînés, mais tant que je vivrai, Hanifa, je t'obligerai à la soumission. Je suis la première femme de Sadok et tu me dois l'obéissance. Quant à vous, Nijma et Nefissa, votre institutrice française et ses livres vous corrompent. Pauvres folles, rappelez-vous mes paroles, vous en serez punies, car c'est la science de souffrir qui vous restera.

Lella Zakia, satisfaite de l'effet qu'elle avait produit, ferma ses yeux, parut méditer un instant, puis s'en retourna en trottinant sur ses bas. Un instant on la vit, courbée dans son vêtement pâle, qui passait derrière les colonnes, puis elle disparut dans sa chambre obscure.

Lune et Belle-de-Nuit, soulagées, commençaient à plaindre Hanifa en tournant leurs bras dans l'air, quand M^{me} Pure reparut dans le patio. Elle courait après une vieille servante qui branlait de la tête sous le haïck.

— Arrête, Fathouma. Tu oublies ton couffin!

Cette domestique tourna son profil de chouette vers sa maîtresse et prit le panier d'alfa qu'elle avait laissé par étourderie.

— Ecoute, ô Fathouma, tu m'achèteras du poivron rouge. Je déteste leur fade cuisine à la française.

Ainsi que l'usage le voulait, Lella Zakia, première femme, vivait dans son ménage indépendant de celui de Tranquillité, deuxième épouse du seigneur Sadok.

Quoique Fathouma fût hideuse, avec son nez en bec et ses prunelles d'oiseau de nuit, avant de quitter la cour, elle recouvrit soigneusement sa face avec un chembir, bande de coton noir, et elle enroula ses mains dans ses voiles.

En apercevant ces précautions, Nijma haussa les épaules et dit tristement :

— La pauvre Fathouma est encore fière à l'idée de cacher ses traits aux hommes. Quand donc pourrai-je me montrer dévoilée dans la rue ?

— Peux-tu parler ainsi, Etoile du paradis, lui reprocha la paisible Hanifa. C'est le mystère qui nous fait aimer si ardemment. Crois-en mon expérience.

— Tu oublies la mienne, Tranquillité, répartit la jeune fille. Mon fiancé m'aimerait-il mieux si je refusais de le voir autrement que voilée ou même si, obéissant à nos mœurs, je m'abstenais de le recevoir ?

— Moi, je n'aurais jamais voulu fréquenter un homme qui ne fût pas mon père ou mon frère, déclara la négresse Hsina en clignant des paupières.

— Tu as raison, Belle-de-Nuit, fit gravement

Kemar. Notre dicton arabe nous enseigne de ne pas laisser une femme seule avec un homme le temps de cuire un œuf!

— C'est la sagesse, approuva Hanifa.

— La folie! se récria énergiquement Etoile. En quoi le fait de recevoir Hassen est-il condamnable? Ah! tenez! je bénis mon père assez sage pour autoriser nos entrevues.

— Sais-tu, Nijma, que tu es peut-être l'une des rares jeunes filles musulmanes de Tunis à recevoir son fiancé, dit Tranquillité sans cesser de mirer sa figure maquillée dans une glace à main. On ne doit jamais se montrer aux hommes avec lesquels on peut se marier, ainsi le veut notre religion, affirma Hanifa. Je trouve que c'est bien ainsi.

— Eh bien! moi, je regrette d'être née musulmane, avoua la jeune fille. Je voudrais être française et, comme mon institutrice Josseline Daville, pouvoir vivre dans la société des hommes. Leurs conversations sérieuses feraient le bonheur de ma vie.

— Ma petite Etoile ne sait plus ce qu'elle dit ou bien elle répète ce que lui enseignent les mauvais livres des roumis, protesta Lune offensée.

La bédouine causait avec la liberté des servantes arabes accoutumées à vivre dans l'intimité de leurs maîtresses. Elle reprit :

— Ia aziza kalbi! O chérie de mon cœur, estimez-vous heureuse! Ne vous plaignez pas. Que diriez-

vous s'il prenait fantaisie à votre père d'interdire l'entrée de sa demeure à Si Hassen ?

A cette idée, Nijma pâlit et ses yeux mordorés s'emplirent de flammes.

— Voyons ! Voyons ! Oh ! petite émeraude des jardins du paradis, Kemar est une bête et te demande pardon.

Précieuse se rapprocha de sa sœur, l'embrassa à la manière tunisienne, avec de petites succions des lèvres et lui chuchotta :

— Kemar a voulu plaisanter.

Mais, presque hagarde, Nijma considérait les pigeons de la mosquée Sidi-Mahrez. Elle les voyait voler dans le ciel comme des pétales de lumière et elle les enviait de toute son âme.

Appuyée contre un coffre, Précieuse avait pris une pose hiératique et sa petite figure dorée recevait les reflets des vitraux encastrés dans la muraille. La bédouine avait repris le tam-tam et tambourinait en chantonnant. M^{me} Tranquillité s'était accroupie sur un divan. Mains jointes sur l'estomac et ses beaux yeux devenus vagues, elle laissait béatement s'écouler les minutes.

Debout contre la porte, Etoile songeait, sans quitter du regard les trois boules d'or qui couronnaient la coupole de la mosquée incandescente dans le soleil.

Nijma se rappelait son enfance.

Son père Sadok-Bou-Okkaz, grand propriétaire musulman, avait accueilli l'arrivée des Français en

Tunisie avec satisfaction. Quelques années après l'occupation de la Régence par les troupes métropolitaines, Sadok se vêtit à l'euro-péenne, envoyait son fils Chadli au lycée et ses filles à l'école secondaire. Nijma et Nefissa, costumées comme leurs camarades françaises, étaient conduites chaque jour à leur classe par Miloud, un vieux nègre soudanais. A douze ans, Sadok retirait brusquement ses filles de l'école et les cloîtrait dans le harem. Il les estimait déjà trop femmes pour sortir dans la rue. Mais il leur donnait une institutrice, la sœur d'un lieutenant de tirailleurs et d'un prêtre. M^{lle} Daville s'efforçait de donner à ses élèves mahométanes la tournure d'esprit des jeunes demoiselles françaises. Si Nefissa, d'âme très orientale, n'acceptait qu'à moitié l'enseignement de son professeur, Nijma s'enthousiasmait à la pensée de pouvoir vivre un jour comme une européenne. De volonté puissante sous une apparence douce et frêle, Nijma, à seize ans, se rappelait avec regret son enfance et les derniers instants de sa liberté.

..... Elle entrait alors dans sa treizième année. Depuis l'automne dernier, Sadok l'avait confiée à Josseline Daville. Enfermée à Tunis l'hiver, quand l'été vint et qu'elle se trouva dans sa maison de campagne de Bou-Hadida, son père l'autorisa encore à sortir avec son institutrice.

Le frère aîné de Mademoiselle Josseline, l'abbé Daville, était tout à la fois colon et desservant d'une

chapelle de colonisation. Un dimanche, Josseline emmena son élève jusqu'à cette petite église. Nijma était vêtue d'une toilette étrange, française par la coupe et orientale par les tissus. Avec son corsage et sa robe en soie blanche et groseille, sa chéchia en forme de tambourin sur les cheveux dénoués, Nijma semblait un oiseau des tropiques. Elle avait cette démarche ailée des enfants d'Afrique et le bonheur de vivre rayonnait dans ses yeux.

Quand elles arrivèrent à la chapelle, la messe n'était pas commencée. L'abbé arriva de sa ferme sur son cheval. Il portait sous sa soutane des bottes à éperons. D'autres colons, à califourchon sur des mulets ou bien conduisant en voiture leurs femmes et leurs enfants, s'en venaient par les pistes du bled.

Etoile entra dans la pauvre chapelle badigeonnée d'indigo et s'arrêta devant le petit autel de bois blanc.

Avant d'aller mettre son rochet et sa chasuble, l'abbé Daville vint saluer Nijma. Il avait une grande barbe ténébreuse, mais il souriait si doucement, que la fillette l'aima tout de suite.

Le prêtre posa sa main sur la chevelure de Nijma et dit à sa sœur :

— Eh bien, ton élève pourra s'asseoir près de la porte pendant l'office. Si elle s'ennuie, elle sortira.

Puis il se baissa, car il avait une haute taille, regarda avec tendresse Nijma et ajouta :

— Chère petite ! On l'avait déjà renfermée, m'as-

tu raconté, Josseline ? Ah ! les barbares ! Tiens, une idée me vient, je vais célébrer la sainte messe à l'intention des pauvres musulmanes. Je prierai Dieu qu'il les libère... Allez vous mettre là-bas, sur ce banc, mon enfant.

..... Les colons entraient. Ils regardaient curieusement cette fillette adorablement jolie dans sa robe trop éclatante. L'un d'eux s'exclama grossièrement :

— Tiens ! la fille d'un bicot ! Qu'est-ce qu'elle fait ici ?

Mais les autres, plus chrétiens, plaignaient celle qui ouvrait librement ses grands yeux, pour la dernière fois, au milieu de la société humaine.

..... Bien souvent Nijma, en se rappelant cette matinée, avait versé des larmes. Ce jour-là elle avait approché un autre monde que le sien et ce monde lui paraissait plus tendre et plus juste. Des femmes et des jeunes filles s'étaient assises sur des chaises, devant elle, et Nijma avait senti que, non seulement elles étaient les égales de leurs maris et de leurs pères, mais qu'encore les meilleures places leur étaient réservées. Quelle surprise !

L'abbé Daville, tourné vers le tabernacle, avait commencé sa messe. Son répondant était un gros colon rougi par le soleil, guêtré à mi-jambes et qui portait son casque de liège à la main. Parfois, quand le prêtre s'inclinait, ses bottes à éperons dépassaient sa soutane. Dans le fond de la chapelle une vingtaine de Français bronzés, la cravache en

travers des bras, assistaient à l'office. Au milieu de l'allée centrale, agenouillé sur le sol, un paysan breton, en belle veste de velours à boutons brillants, suivait pieusement sa messe dans son paroissien approuvé par Monseigneur de Vannes. D'abord Nijma s'était amusée de ce spectacle qu'elle ne comprenait pas. Ensuite, lassée de son immobilité, elle s'était rappelée la permission du prêtre et elle était sortie. Elle avait cueilli près de la chapelle un bouquet d'anthémis, puis elle était rentrée par une porte de côté ouverte à la hauteur du chœur. Le soleil à contre-jour la nimbait et les fidèles, distraits, considérèrent cette fillette aux cheveux emmêlés de fleurs. Sur un signe courroucé de Josseline, elle se sauva légèrement. Ayant fait le tour de l'église, elle rentra par le porche et, croyant être agréable à l'abbé Daville, elle vint déposer sa cueillette sur les marches de l'autel. Les marguerites dorées se répandirent sur le tapis et ce fut comme un chemin de Fête-Dieu. Etoile avait fait ceci avec la candeur de ces petits enfants, nus comme des chérubins qui, dans les mosquées et contre les tombeaux des Compagnons du Prophète, se roulent en gazouillant, tandis que l'Iman psalmodie.

La messe terminée, l'abbé Daville ramassa cette poignée de fleurs, les mit dans un vase sur l'autel et prononça :

— Je ne suis pas superstitieux, mais j'imagine,

Josseline, que ce bouquet sera compté un jour à ta petite musulmane. Et je forme un vœu : qu'elle soit la première femme libérée de sa race !

Nijma avait assisté au départ des colons à travers le bled incendié de lumière. Quelques-uns n'étaient pas catholiques, mais ils étaient venus avec leurs camarades célébrer le culte du souvenir, le culte de la patrie et de l'Europe sur cette colline d'Afrique conquise par leur labeur. Maintenant ils s'évaporent comme des centaures dans la poussière brillante des pistes. Leur curé, botté et casqué, partit le dernier. Il chevauchait un vieux cheval et, d'un pas de procession, s'en revenait vers ses charrues qu'il conduisait lui-même pendant la semaine.

L'institutrice, songeuse, ramena son élève à Bou-Hadida.

..... Jamais Nijma ne revit la chapelle et les colons. L'année suivante, son père lui avait imposé définitivement l'ajar de soie, plus pénible que la cagoule, car ce tissu sans trous pour les yeux, oblige les femmes à l'écarter en auvent afin de regarder à leurs pieds. De plus, Si Sadok interdisait les sorties trop répétées. Une musulmane bien née ne doit sortir que dans les grandes circonstances de la vie.

Des coups retentissaient à la porte de la rue et leur bruit sortit Etoile de sa rêverie. Nefissa rompit sa pose d'idole et son visage s'anima. Hanifa parut inquiète. Kemar et Hsina s'étaient avancées dans le

patio jusqu'à la vasque où les jets d'eau s'écheve-
laient. Le heurtoir fut frappé à nouveau. Nijma
tressaillit, puis s'élança jusqu'à la porte de l'escalier
conduisant à la rue.

Oui! Oui! ce devait être Hassen, son cousin, son
fiancé, l'être en qui elle croyait de toute sa force pour
l'avenir meilleur qu'il représentait. Elle allait saisir
la clavure de fer qui clôturait l'huis mauresque,
quand une forme blanche qu'elle n'avait pas vu
approcher, bondit sur elle et deux yeux obscurs la
fixèrent.

— Ma mère! C'est vous, ma mère!

M^{me} Pure avait pris sa fille par le bras et, comme
on entendait des pas dans l'escalier, elle traîna de
toute sa force Nijma vers la chambre de Tran-
quillité, qui était la plus proche, et la poussa en
criant :

— Malheureuse! Voudrais-tu te montrer aux
hommes? Si tu continues tes extravagances, une
fois mariée, tu mériteras d'être enfermée au Dar-
jouad ⁽¹⁾ par le Cadi!

Fathouma-la-Chouette s'avancait sur la canne qui
l'empêchait de tomber complètement en avant tel-
lement ses reins étaient voûtés.

— Lella Zakia, appela-t-elle, Si Chewki-Nachhal
venait rendre visite à notre seigneur Sadok. Quand
il a connu son absence, il s'est retiré en me priant
de vous présenter ses salamaleks.

(1) Maison où les femmes en prévention judiciaire sont enfermées.

Précieuse avait entendu l'explication de la servante. La bouche pincée de mépris, elle dit :

— Ah! Nachhal, le gros marchand de soieries, demandait mon père. Que Dieu le reconduise d'où il vient!

— C'est un homme riche et puissant, avertit la bédouine. Celle qui l'épousera ne manquera pas de bijoux et de parfums.

— On le dit doux et charitable, ajouta la négresse.

— Peuh! Chewki-Nachhal, on le sait, n'est qu'un « vieux turban »⁽¹⁾, prononça à son tour Etoile avec un certain mépris.

— Là! Là! Là! S'il avait voulu se marier, toutes les femmes de Tunis l'eussent accepté avec bonheur, fit M^{me} Tranquillité. Pourquoi reste-t-il garçon à trente-cinq ans? C'est prodigieux! Il est le seul de son espèce. Dieu soit loué! chez les musulmans on ignore le célibat. Toutes les filles et tous les jeunes gens doivent convoler.

— Ia lellati! O ma maîtresse, comme tu parles bien! s'exclama Lune. Y a-t-il rien de plus doux, dans le paradis même, que l'amour? Il faudra que je me remarie l'un de ces jours.

— Réclamerais-tu un quatrième époux? dit la négresse en riant lourdement.

— Ah! Ah! Belle-de-Nuit, pourquoi pas? J'ai connu des musulmanes mariées jusqu'à huit et douze

(1) Les Tunisiens francisés appellent « vieux turbans » les musulmans très attachés aux règles et aux superstitions de l'Islam.

fois. Elles cherchaient toujours le bon mari, les pauvres! Notre Prophète, qui aimait la prière, les parfums et les femmes, — et Kemar, en nommant Mahomet, avait touché respectueusement sa tempe, — n'a pas voulu nous priver du bien le plus précieux. Qu'il soit célébré.

Devant une preuve aussi convaincante, Hsina porta à son tour ses doigts à son front et s'inclina.

Trois coups sonores et régulièrement espacés avaient fait vibrer la porte de la rue.

— Cette fois, c'est lui! C'est Hassen, j'en suis certaine, fit Nijma.

Son visage pâle rougit, tandis que le bonheur la grandissait sur ses petites babouches de soie bleue.

— Oh! ma petite lumière! mon jardin printanier! comme te voilà heureuse, s'exclama la bédouine! Regardez Etoile, son visage est plus épanoui qu'une rose de l'Ariana.

Le dallage de marbre retentissait sous la marche rapide d'un homme.

— Kemar! Vite, ferme la porte, que Hassen ne me voie pas, ordonna Tranquillité. Vous, Nijma et Nefissa, allez recevoir votre cousin au salon.

— Sidi m'a recommandé d'être présente à leur entrevue, dit la vieille négresse et de prévenir Lella Zakia.

— N'en fais rien, Belle-de-Nuit, suppliaient les jeunes filles. Tu iras chercher un peu plus tard notre mère.

Hassen traversait le patio. Il s'arrêta pour caresser deux enfants en habits safranés qui semblaient des scarabées parmi les jasmins qu'ils pillaient de leurs petites mains. Nijma avait soulevé si brusquement la tenture déployée par Kemar sur la porte d'Hanifa, que celle-ci poussa un cri à la pensée d'être aperçue du jeune homme. Il s'était retourné et regardait s'approcher avec ravissement sa petite Etoile au corps mince et au front blanc que soulignaient ses sourcils effilés. La bouche de Nijma semblait un trait de carmin au-dessous du nez courbe, un peu long mais d'une fierté souveraine. Ses cheveux d'ombre flottaient librement sur sa blouza de soie.

En marchant, la jeune fille ondulait comme une liane et, montée sur ses mules à hauts talons, elle semblait prête à s'envoler.

D'une voix grave, Hassen la salua :

— Ia kouki! O mon âme!

— Oumri! ma vie! répondit-elle.

Le jeune homme serra la petite main qu'elle lui offrait et voulut, à la mode du peuple musulman, baiser ensuite son propre pouce comme symbole de son affection. Attendrie, Nijma baisa aussi son pouce et regarda son fiancé.

En jaquette et le fez sur la tête, Hassen Mokrani, un grand garçon de vingt ans au visage sémite et aux sourcils si abondants qu'il était obligé de les raser sur le nez, considérait amoureusement de ses yeux brillants comme de la houille, sa fiancée. La

bouche de Hassen s'était légèrement entr'ouverte sur ses lèvres fortes. La lumière qui tombait du ciel l'obligeait à un froncement qui ajoutait à l'énergie de son expression.

— Seigneur et toi, Nijma, rentrez au salon, leur dit la négresse. Je dois aller avertir Lella Zakia.

..... Les jeunes gens eurent un geste de contrariété et s'avancèrent vers l'appartement qu'on leur désignait, suivis de Précieuse dont le visage de joaillerie, aux dents de perle et aux yeux d'émail, s'attristait d'un bonheur qu'elle ne pouvait partager.

Ils entrèrent dans une pièce à coupole de stuc merveilleusement fouillé. Des panneaux en faïences persanes tapissaient les murailles. Les linteaux de marbre blanc des fenêtres et des portes étaient incrustés d'entrelacs en marbre rouge. Cette salle somptueuse était meublée tout à la fois à l'arabe et à l'italienne. Des armoires siciliennes à ridicules frontons dorés cotoyaient des sièges syriens. Un piano menuisé dans le goût moderne se trouvait placé sous une étagère tunisienne à stalactites peinturlurées de vermillon et de vert.

Nijma fait asseoir Hassen sur un fauteuil Louis-Philippe qu'un tapis de soie écarlate à bouquets de camomille recouvrait.

— *Ia Machoukti!* O mon amour, prononce Nijma en reprenant les mains de son cousin. Je t'attendais comme la fleur mourante espère l'eau.

— *Mahboubti!* Bien-aimée, répond-il, je voudrais

passer mes journées à tes genoux, mais je crains les reproches de tes parents. C'est en tremblant que j'arrive jusqu'à toi.

..... Comme Hsina rentrait en avertissant les fiancés que M^{me} Pure allait venir, Nijma dit vivement en français :

— Tes pressentiments ne te trompent pas. Laisse-moi te prévenir tout de suite, Hassen. Je redoute une séparation nouvelle entre nous. Ma mère pousse mon père à te défendre l'entrée de notre maison. Comme tu as encore plusieurs années d'études à Paris avant d'être médecin, j'ai peur, vois-tu ! J'ai peur. J'en tremble.

— Rassure-toi, petite Etoile, rassure-toi. Si Bou-Okkaz, ton père, est un homme trop intelligent pour suivre les conseils de Lella Zakia. Nous continuerons à nous voir.

— Mais, songes-tu que nous sommes une exception presque extraordinaire chez nos coreligionnaires. Un fiancé ne doit pas connaître la jeune fille avec laquelle il se mariera.

— Est-ce que ton père, Nijma, t'aurait laissé supposer qu'il trouvait mauvais nos entretiens ?

— Non ! Non ! mais je lui trouve pourtant depuis quelques jours une mine inquiète lorsqu'il me questionne sur tes visites. Il lui déplait aussi que tu approches ma sœur. D'un autre côté, il préfère qu'elle ne me quitte pas. Enfin, ne l'oublie pas, c'est

un homme déjà âgé. Il craint peut-être qu'Hanifa ne s'éprenne de toi ?

Hassen rit à cette idée et la négresse, quoiqu'elle ne comprenne pas le motif de cette hilarité, manifeste une joie servile.

Précieuse s'était appuyée contre une tenture d'un jaune de mandarine. Roide et énigmatique, ses paupières mi-closes sur ses yeux dont on n'aperçoit qu'un mince filet brillant, elle écoute son cousin.

— Il faut tout craindre, même de mon père que tu dis un homme délivré des préjugés. Souviens-toi que lorsque j'eus treize ans il voulut déjà interdire nos rencontres. Si je n'avais pas été près de mourir et si le docteur n'avait pas dit que te retirer de moi, brusquement, c'était me tuer, mon père m'eût enfermée.

— Oui, je me rappelle, Nijma. A cette époque, il avait voulu me convaincre moi-même qu'il agissait dans mon intérêt ! Mon Dieu ! quel intérêt un homme peut-il avoir à ce qu'on le prive de la vue de sa fiancée ? Les Français, lorsqu'on leur raconte cette cruauté niaise, nous prennent en pitié. Ils n'ont pas tort.

Un amer sourire aux lèvres, Précieuse s'écrie :

— Les femmes mariées peuvent encore se fréquenter entre elles. Mais les jeunes filles n'ont pas même le droit d'avoir des amies et de rendre des visites. C'est le vide... le désert autour de nous.

Nefissa avait relevé ses paupières. Elle les referma

puis inclinant son visage doré par les reflets des tentures, elle parut s'endormir.

Dans le silence qui suivit cette déclaration pessimiste, Lella Zakia s'avança à l'abri du piano, écouta ce langage français qu'elle ne comprenait pas, fixa durement le jeune homme et, tout à coup, apparut à ses filles.

Elles frissonnèrent. Hassen s'était levé et avait salué, la paume portée à son fez. Il voulut même, par marque de respect, baiser la vieille dame à l'épaule.

M^{me} Pure lui permit de se rasseoir. Elle-même s'accroupit sur un coussin de cuir marocain à contre-jour d'une fenêtre. La négresse se rapprocha d'elle et elles marmottèrent sans prêter attention aux propos des jeunes gens.

— Ah ! Hsina, disait Lella Zakia, voici seulement vingt-cinq ans si l'on m'avait dit qu'un jour j'aurais été obligée de supporter un homme avec ma fille, je ne l'aurais pas cru. Voici le résultat du détestable contact avec les chrétiens. Leurs femmes courent les rues dévoilées comme des prostituées. Y a-t-il seulement une épouse honnête parmi elles ? Non ! Non ! C'est impossible ! Qui va au feu se brûle ! Qui marche sur l'eau se noie ! Vois-tu, et j'en suis attristée, Sidi Bou-Okkaz subit lui-même l'influence des Français ! Par Abd-el-Kader ! — et en prononçant le nom vénéré de ce saint, Zakia et Hsina saluèrent, — on imite plus facilement les mauvaises mœurs que les bonnes.

Enfin, puisque le seigneur Sadok autorise Hassen à voir Nijma, je ne puis le faire chasser. C'est bien dommage !

Belle-de-Nuit voulait plaire à la vieille dame, mais sans se fâcher avec ses jeunes maîtresses. Elle l'approuva donc, très bas, de façon à n'être pas entendue d'elles.

Depuis quelques instants Lella Zakia observait le jeune homme tendrement respectueux pour sa fille. Autrefois, quand un arabe aimait une femme, il bondissait sur elle sans plus de façons. C'était magnifique ! Au contraire, Hassen imitait avec Nijma les manières galantes des Français. Fallait-il qu'il fût pervers ! Sa curiosité étant émoussée, comment ensuite, pourrait-il aimer d'amour sa femme ? Hélas ! Hélas ! Ayant ainsi réfléchi, M^{me} Pure et Belle-de-Nuit plaignirent de tout leur cœur Nijma.

Ensuite, agacée de n'entendre parler que le français, Lella Zakia réprimanda sa fille sur son impolitesse.

— C'est à moi de m'excuser, madame, dit Hassen.

Si vous le voulez bien, je vais reprendre en arabe le récit que j'avais commencé. Je le crois instructif et touchant.

La vieille dame étonnée y consentit et la négresse clignotta sottement des paupières.

Précieuse était venue s'asseoir sur un banc élevé, les mains sur les genoux, la tête droite. En cette posture elle paraissait une petite déesse indoue.

Le jeune homme parla ainsi :

— Je narraï à mes cousines l'histoire véridique du poète Kaïs Moullaouah, de Bagdad. Le roman de cet arabe est encore une actualité car nous ne changeons guère.

...Un jour que Kaïs passait devant deux femmes, Korcima et Léïla, elles le trouvèrent très beau.

— Ta conversation doit être aussi agréable que le parfum des roses, lui dirent-elles. Veux-tu rester avec nous ?

Il resta et il leur fit montre de son esprit qui était orné comme un tapis d'Ispahan.

Mais un homme vint à passer et les deux femmes quittèrent Kaïs pour le nouveau venu. Le poète offensé s'éloigna de Léïla dont il avait commencé de s'éprendre.

Le lendemain, Kaïs rencontra d'autres femmes parmi lesquelles se trouvait Léïla. Elles dirent au poète :

— Nous t'en prions, assieds-toi près de nous car, nous le savons, tes paroles sont sonores comme l'or et fines comme les bijoux.

Il demeura. Léïla qui était amoureuse du poète, tantôt lui parlait et tantôt s'éloignait. Entre temps, un jeune musulman survint. Léïla lui chuchotta à l'oreille puis regarda Kaïs et le vit très pâle. Ayant ainsi constaté son amour, elle lui dit :

— Chacun de nous affecte l'indifférence en public

et cependant nos cœurs se désirent. Il y a un amour caché entre nous.

A ces mots, le poète s'évanouit.

Ensuite tous deux s'aimèrent, mais depuis cet aveu foudroyant, Kaïs eut quelque chose à l'esprit. Il se retirait dans le désert, restait nu et ne reprenait possession de lui-même que lorsqu'on lui parlait de Léïla.

Le père de Léïla le sachant fou d'amour décida de lui cacher dorénavant sa fille. En vain Kaïs essayait-il de revoir Léïla. Il vint jusqu'au père et lui demanda : Laisse-moi embrasser Léïla et je serai guéri. Le père s'y refusa en lui criant :

— Tu ne la reverras jamais, ô insensé !

Alors Kaïs avisant un foyer prit une poignée de braises ardentes et, avec un emportement passionné, il la serra entre ses paumes. Tandis que la chair grésillait, le poète chantait Léïla en mots si touchants que le père pleura. Mais lorsqu'il voulut lui montrer enfin sa fille, Kaïs était mort.

...Nijma haletante et Nefissa impassible avaient écouté ce triste conte de l'amour rendu impossible entre musulmans qui ne peuvent s'approcher. M^{me} Pure prononça seulement :

— Ce poète n'était qu'un fou.

— C'est aussi mon avis, dit un vieillard en entrant dans le salon.

Si Sadok marchait un peu courbé dans une redingote noire. Une chéchia rouge coiffait sa tête. Une

moustache blanche tranchait sur son visage d'une nuance cuivrée. Ses yeux avaient une tendance à regarder d'angle les gens qui piquaient sa curiosité.

— Sidi ! Sidi ! s'écria Lella Zakia en courant vers lui avec les marques d'un affectueux respect.

Sadok répondit froidement au salut de Hassen et se retira aussitôt suivi de sa vieille épouse qui trottinait à son côté. Après quelques pas, Bou-Okkaz se retourna à moitié, et quoiqu'il présentât seulement son profil busqué, les jeunes gens demeurés au seuil du salon remarquèrent les prunelles défiantes du vieillard fixés sur eux.

S'étant reculée derrière les rideaux, Nijma sent des larmes monter à ses cils ténébreux. Leurs perles brillantes tremblent un instant, puis tombent.

Très ému, Mokrani s'agenouille devant la jeune fille et demande :

— Qu'as-tu, mon Etoile ! Qu'as-tu ?

— Ah ! ma mère finira par obtenir notre séparation. J'en mourrai comme ton poète.

— Oh ! ne parle pas ainsi, Nijma. Sois forte et laisse-moi t'annoncer la mauvaise nouvelle qui, hélas ! rendra superflues les précautions de Lella Zakia. Je vais partir pour Paris dans une semaine. Les cours de médecine vont commencer.

Nijma sanglotte. Elle n'ignorait pas le départ prochain de son fiancé, mais elle n'avait jamais voulu y penser. Et l'heure des adieux est venue !

...Dehors dans le patio de marbre blanc, des co-

lombes mêlées aux pigeons de la mosquée unissent leurs vols lumineux et s'ébattent sur la vasque parmi les jets d'eau.

Là-bas, Kemar, enfermée dans l'appartement d'Hanifa, a repris son tam-tam et on l'entend danser et chanter comme une cigale insouciante afin d'égayer sa maîtresse.

Le jeune étudiant, toujours à genoux devant les petits pieds de Nijma gantés de soie rose, lui baise les mains, sans mots pour la consoler.

Précieuse s'est levée. Elle s'avance vers sa sœur, la presse dans ses bras et d'une voix sourde elle lui récite le désespoir de l'amante du Khalife Yazid ben Moaouia :

« Sous ses paupières, calices des lys, sourdirent des larmes, — des perles ! qui glissèrent sur ses joues, des roses.

De ses dents, des grêlons, elle mordit ses lèvres, des cerises, et s'écria : Jamais une sœur ne pleura autant sur le malheur de son frère. »

Nefissa s'est tue. Elle desserre son étreinte et demeure immobile les mains ouvertes. De la rue montent les chants aigus des garçonnetts qui vendent leurs petits bouquets composés de jasmin avec, au milieu, un cœur de rose doré. Les heurts des pilons qui écrasent le café dans les maisons voisines résonnent. Une musette arabe et une double flûte de roseau murmurent mélancoliquement sur une terrasse. Les chameaux d'un fondouk voisin se

lamentent et dans leur cri âpre toute l'ardeur funèbre du désert s'évoque.

— Nijma ! Nijma ! aie confiance. Dans un an je reviendrai, dit Hassen, et, je te le jure, ma petite Etoile, plus tard tu vivras libre. C'est ma volonté.

La jeune fille sourit soudain et sur ses joues les dernières larmes semblent la pluie à travers le soleil. Elle oblige son fiancé à se relever et face à face avec lui, passionnément, elle avoue :

— Ah ! oui, reviens-moi de France comme un libérateur. Tu ne sais pas ce que j'endure, certains jours, quand je regarde, à travers le Moucharabieh qui m'emprisonne, les européennes passer dans la rue aux bras de leurs maris. Je me meurs de rage. Je secoue les barreaux et j'ai envie de crier à ces femmes : Ah ! vous ne connaissez pas votre bonheur ! Vous ne savez pas combien il y a dans ces maisons aveugles que vous dépassez de tristes musulmanes qui se désespèrent. Délivrez-nous !

L'exaltation de Nijma remplit de flammes ses yeux. Une grimace énigmatique plisse le visage de Précieuse, et l'on ne sait pas si elle doute ou si elle croit en l'avenir comme sa sœur. Elle considère enfin Hassen dont l'expression résolue lui plaît et elle lui dit doucement :

— Mais songes-tu qu'en voulant libérer ta femme tu seras obligé de renoncer au Coran. Tu ne seras plus un musulman ?

— Chut ! Tais-toi, voici mon père, s'écrie Nijma

tremblante. Ce vieillard aux manières douces inspirait à ses filles une telle crainte qu'elles auraient baisé sa main s'il lui avait plu de les frapper.

Le jeune homme se lève respectueusement devant Sadok et lui annonce son prochain départ.

Bou-Okkaz écoute sans manifester d'émotion. Il dit enfin :

— Je te souhaite un heureux séjour à Paris, mon ami. Quant à moi, je serai charmé de te voir arriver au doctorat. Ce jour-là, fidèle à ma promesse, tu entreras dans ma famille.

Tandis que Sadok parle, Hamid et Fathma, les enfants qu'il avait eus de M^{me} Tranquillité, courent autour des rosiers du patio comme des papillons de couleur.

Une douzaine de pigeons et de colombes effrayés s'enlèvent et leur poudroiement d'argent se disperse dans le firmament incandescent.

...M^{me} Pure et M^{me} Tranquillité, chacune dans son appartement respectif, attendent qu'il plaise à leur seigneur de venir déjeuner chez l'une ou l'autre d'entre elles.

*
**

C'est le jour du Ras-Selam, le premier de l'an suivant l'hégire.

Josseline Daville, l'institutrice de Nijma et de Néfissa, vient présenter ses vœux à Si Bou-Okkaz et à ses élèves.

Vêtue d'une robe sombre qui engaine son corps fluet, Josseline traverse le harem et vient trouver Etoile et Précieuse dans leur chambre. Les yeux pâles de Mademoiselle Daville s'harmonisent à ses cheveux et à ses sourcils décolorés. Elle cause, sans gesticuler, les bras collés aux hanches. Peu expansive, elle ne prononce jamais que les mots nécessaires. De raison nette, elle sait quel crédit elle doit accorder aux musulmans, par quelles vertus ils brillent et par quels défauts ils nous sont inférieurs. Sa pédagogie est basée sur ses observations.

— Mademoiselle Josseline, lui demande aussitôt Nijma, vous nous feriez plaisir en nous accompagnant aujourd'hui chez notre frère Chadli. Nos belles-sœurs veulent fêter avec nous le Ras-Selam et seraient heureuses de vous recevoir.

L'index sous le menton, l'institutrice réfléchit un instant et répond de sa petite voix nette :

— Entendu ! Je vous suis, mais demain je vous donnerai une leçon plus longue.

Un landau fermé avec des stores de bois attendait devant le seuil.

Vêtue d'un large pantalon en crêpe de chine brodé de bouquets roses et la taille serrée dans un boléro de velours saphyr rehaussé d'or, Nijma descend la première. La toilette en soie jaune paille de Néfissa rendait son visage plus métallique encore que de coutume. Ainsi parée elle semblait un joyau vivant.

Avant d'atteindre la porte, les jeunes filles rabat-

tirent sur leurs têtes les haïcks de soie blanche qui les couvraient comme des linceuls. Deux serviteurs se placèrent de chaque côté de la portière et, d'un large mouvement, ouvrirent leurs burnous comme des ailes. Dans ce couloir de laine les filles de Sadok s'engagèrent et rentrèrent dans la voiture. Le cocher Bechir, en cafetan azur orné d'arabesques, lança ses mules harnachées de cuivres dans les ruelles blanches de la Médina.

— Mon frère Chadli demeure dans la ville française, avertit orgueilleusement Nijma, et Saïda, ma belle-sœur, a la chance d'habiter une maison européenne. Aujourd'hui elle va nous faire les honneurs de son mobilier de Paris. Qu'elle est heureuse ! Jusqu'ici mon père se refuse à remplacer chez nous les meubles arabes.

— Si Sadok agit sagement, dit Josseline ; et tournée vers ses élèves surprises, elle ajoute de sa voix coupante :

— Pourquoi réformer des habits et un mobilier appropriés au climat ? C'est l'esprit qu'il faut changer.

A cette déclaration, le sourire de sphinx de Précieuse reparaît sur son visage.

La voiture s'était arrêtée rue Bab-Saïd devant une grande bâtisse à l'italienne flanquée de colonnettes en ciment imitant le marbre. Les volets étaient fermés. A chaque instant des tramways ferrailaient et

la foule hâtive courait sur les trottoirs et dépassait les arabes nonchalants.

Les filles de Sadok, enfiévrées de curiosité, regardaient à travers les stores troués quand des serviteurs de Chadli formèrent la haie entre leur landau et le perron et les firent entrer rapidement.

La porte refermée, Nijma, Nefissa et Josseline se trouvent dans un vestibule rectiligne auquel manque les petites pièces latérales dans lesquelles un maître de logis musulman reçoit d'ordinaire ses amis, le patio et le premier étage étant réservés au harem. C'est ainsi que dans certains palais aux salles féeriques, les visiteurs masculins ne dépassent pas ces corps de garde hantés la nuit par les gardiens nègres ou marocains.

— Saïda ! Tedj-Elmolk ! s'écrie Nijma en voyant venir à sa rencontre la femme de Chadli et la sœur de celle-ci. Elles se jettent aux bras l'une de l'autre. Tandis que Tedj-Elmolk, M^{me} Diadème-du-Royaume baise Nefissa en lui suçottant les joues à la façon arabe, Lella Saïda, M^{me} Bienheureuse, une grande femme dégingandée, serre chaleureusement les mains d'Etoile et de Mademoiselle Daville.

L'institutrice, quoique accoutumée à fréquenter les Tunisiennes, n'avait pas encore vu une dame dans le genre de Saïda. En robe tailleur d'un vert épinard, Bienheureuse, à l'imitation des chanteuses du Palmarium tunisois, a transformé ses cheveux en copeaux de cuivre. Son visage, naturellement olivâtre,

est passé à la crème et ses yeux de rat, cernés par le koheul, forment deux entonnoirs sombres dans sa face blafarde. Lymphatique, Bienheureuse s'efforçait à l'entrain et à la vivacité d'une Française.

— Voulez-vous me permettre de vous débarrasser de votre ombrelle et du livre que vous portez, offre aimablement M^{me} Diadème-du-Royaume. Plus forte, plus lourde, plus lente que sa sœur, cette dame, au profil sémite accentué, possède des yeux très enfoncés sous leurs arcades sourcilières. Un sérual de coton imprimé à carreaux rouges, de ces étoffes dont on fabrique les rideaux pour intérieurs hollandais, couvre ses jambes. Par contre, elle porte un corsage taillé par une couturière sicilienne. En drap gros bleu, il est garni de brandebourgs; des boutons d'argent le ferment.

Tedj-Elmolk, répudiée par son mari, avait été recueillie par sa sœur et son beau-frère.

— Baya! Baya! commande-t-elle à une vieille servante accourue, pose cette ombrelle dans ma chambre. Et Baya, une domestique arabe modernisée, car elle porte par dessus son pantalon un court peignoir en pilou chocolat, place l'ombrelle en travers de ses mains et l'emporte respectueusement.

— Tout est neuf ici! Tout est français, venez voir, Nijma et Nefissa.

Vous me donnerez aussi votre avis, Mademoiselle Daville, dit Saïda.

La femme de Chadli exulte. Elle précède ses invitées, ouvre une porte et annonce :

— Le salon Louis XV !

Avec un plaisir enfantin Nijma admire les boiserie blanches et s'assied à tour de rôle sur le canapé et dans les petits fauteuils. Puis elle va regarder aux volets, aperçoit la rue tapageuse, voit passer les tramways, les automobiles, des dames françaises ou italiennes, et s'écrie :

— Comme c'est amusant ! Ah ! j'envie ta maison, Saïda !

Le compliment charme Bienheureuse. Sa face de pierrot blême rayonne.

— Venez voir ma chambre à coucher, invite-t-elle, et prenant Nijma et Josseline par les bras, elle les entraîne devant un lit et une armoire illustrée par des aigles de bronze.

— C'est du pur empire ! Une sœur de Napoléon s'est servie de ce mobilier.

Ah ! Ah ! Nijma, reprend-elle en se tournant et se détournant si vite qu'elle lance sa jupe autour d'elle, tu ne remarques point une grande chose ? Dans les chambres arabes, toujours en longueur, on place un lit, à chaque extrémité, afin d'obéir au précepte : « L'aurore ne doit pas trouver le mari dans les bras de sa femme ». Regarde, ici, il n'y a qu'une couche. Quelle victoire !

Bienheureuse claque dans ses mains tandis que Diadème-du-Royaume, la répudiée, approuve de sa

grosse voix. Sur la table de nuit, des revues éparpillées « *Femina* et la *Vie Heureuse* » côtoient quelques romans et les albums du nu « *Mes Modèles* ». Les conférences de la Sorbonne, les sermons de Bossuet et le dernier ouvrage sociologique d'André Gide sont empilés sur le journal « *L'Etendard Egyptien* ». Aux murailles, une reproduction de Watteau « *l'embarquement pour Cythère* » fait face à des chromos galants qui représentent des seigneurs agenouillés devant des bergères.

La figure rêveuse d'Etoile s'assombrit, et elle dit :

— Certes, Saïda, tout cela, le lit unique, le mobilier français, ces gravures, ces livres c'est bien joli... et pourtant ce n'est rien... rien !

Bienheureuse écarquille ses yeux maquillés et saute d'indignation tandis que Diadème-du-Royaume, paisible, interroge :

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il n'y a qu'un bien à désirer et vous ne l'avez pas.

— Lequel ! Lequel ! Je forcerai bien Chadli à me l'acheter, assure Saïda, accoutumée à voir ses caprices satisfaits.

La tête haute Nijma rit, puis après avoir levé les épaules d'un air désabusé, elle répartit :

— Non ! je connais mon frère, Saïda. Il ne t'offrira jamais ce présent qui ne lui coûterait pas même un douro : la liberté.

— Ah ! Ah ! grand merci du cadeau, fait Bien-

heureuse tranquilisée. Et tu voudrais qu'en échange de ta fameuse liberté je m'épuise au travail comme les européennes ? Que j'ai les charges du marché et des serviteurs ? Ma liberté de vivre à ma guise, dans ma maison, me suffit. Je prends aux chrétiens ce qu'ils ont de bon, mais je ne me soucie pas de m'éténuer comme eux sous prétexte de pouvoir ouvrir ma porte aux gens de la rue.

Nefissa énigmatique pose un doigt sur ses lèvres minces et regarde fixement cet embarquement pour Cythère de Watteau où les jeunes seigneurs français sont joyeusement mêlés aux femmes.

La vieille servante au peignoir de pilou était arrivée en glissant sur ses babouches. Elle prévient sa maîtresse que ses amies Letifa et Malika l'attendent au salon.

Avec une charmante impétuosité, qu'elle croit très parisienne, Saïda devance ses belles-sœurs. Elle va se jeter sur la gorge blanche de Malika qu'une blouse en gaze de soie permet d'apercevoir. Une takrita, serre-tête de soie cerise, couvre les cheveux de cette belle femme. Ses doigts sont bagués d'émeraudes et de saphyrs mais son pantalon brodé d'or est retenu par des épingles de sûreté.

Letifa, une petite épouse de dix-sept ans, mariée depuis trois ans, mignonne poupée à figure souffreteuse, est costumée comme un jouet. Humble et malade, si menue dans son pantalon étoffé qu'elle paraît toujours l'épousée de quatorze ans, elle semble

une fillette violée. Son mari Tahar, le Pur, s'est déjà marié à deux enfants de treize ans et les a tuées. D'ailleurs, M. le Pur est un cadi vénéré, chargé de veiller sur la religion et les bonnes mœurs.

La porte du salon s'ouvre encore sur une longue dame en sérual amadou. Sa toute petite tête semble un citron posé sur la ruche de son corsage. Dans ce citron, de minces yeux et une large bouche sont découpés. Elle s'avance, les coudes à la taille et l'abdomen effacé. Elle salue Saïda et Tedj-Elmolck en un français grasseyant :

— Bonjour médêmes. Vous allez bien médêmes ?

Enfin elle offre sa main très élevée et donne un schake hand à l'anglaise. M^{me} Bienheureuse fait les présentations et Djamila prononce :

— Ah ! chârrmée ! Vraiment chârrmée !

Après une dernière révérence qu'elle fait en pinçant son pantalon de chaque main comme une robe, Djamila s'assied sur un canapé avec une aimable nonchalance. Cette Tunisienne a été élevée par une dame de la petite noblesse française dans les traditions du pensionnat de Jésus. Elle en a pris les mines, le langage onctueux et jusqu'à l'intonation.

Nijma caustique l'a surnommée : la musulmane du Sacré-Cœur.

Ces dames admirent le mobilier Louis XV de Saïda. Elles palpent les soieries de Lyon des sièges, admirent le laqué blanc des boiseries et se partagent enfin les bergères, les fauteuils et les tabourets.

Fort des hanches, Diadème-du-Royaume doit renoncer au fauteuil qu'elle avait choisi et, sans façon, elle s'accroupit aux pieds de ce meuble sur le tapis de haute laine. Bienheureuse choquée n'ose pas la réprimander devant ses amies.

Ces dames gazouillent comme des hirondelles et se tiennent avec difficulté sur ces meubles fragiles qui les gênent. Djamila, Malika et Ferida sont outrageusement fardées. Bien qu'elles soient d'honnêtes femmes, leurs joues rougies et leurs yeux cernés sans mesure leur donnent des expressions bestiales. La vieille servante en pilou introduit encore une toute petite personne de quinze ans en pantalon de soie blanche. Une chéchia de velours brun en forme de petit tambour, surmonté d'un chou blanc à la place du gland d'or traditionnel, couvre sa tête. Un cri admiratif salue cette coiffure.

Chérifa, cette jeune femme à figure de page dolent, reçoit avec plaisir les éloges de ses amies et n'est pas éloignée de croire que sa chéchia ainsi ornementée n'ait son petit cachet parisien.

M^{me} Bienheureuse en convient volontiers et demande :

— Est-il vrai, Cherifa, que tu iras en France cette année ?

— Mon mari me l'a promis.

La musulmane du Sacré-Cœur renverse sa petite tête citronnée sur l'épaule et, l'air désabusé, elle

déclare qu'elle a déjà fait deux saisons à Vichy, terminées par une semaine de séjour dans la capitale.

— Comment étais-tu habillée, questionne Diamême-du-Royaume intéressée ?

— Je suis partie de Tunis pour Philippeville en chemin de fer, et voilée. Là-bas, je me suis embarquée deux heures avant les Européens et tout le temps de la traversée mon mari m'a tenue dans la cabine. A Marseille, je suis descendue le visage découvert et l'on m'a prise pour une juive tunisienne. Ce que c'était amusant ! A Vichy, mon mari m'a donné une toilette européenne. Je sortais comme une Française. A Paris, j'ai couru les théâtres, les expositions et les boulevards. A ce moment, je vous le jure, mesdames, rien ne me différenciait d'une espagnole ou d'une italienne. Mon mari semblait satisfait et...

— ...Et lorsque vous êtes revenue à Tunis, il vous a voilée à nouveau et enfermée, dit Nijma ?

— C'est trop naturel, mon Dieu, fait Djamila.

— Non, ce n'est pas naturel, riposte avec feu Etoile. Comment, votre mari trouve logique de vous donner la liberté en France et vous tient enfermée ici ? Quelle absurdité !

La longue musulmane, surprise par l'attaque de la jeune fille, dodeline de la tête et agite ses mains comme un caniche à la nage. Elle grasseye enfin :

— Ah ! médêmes ! médêmes ! voilà bien l'exagé-

ration de la jeunesse. N'est-ce pas, mademoiselle Daville ?

L'institutrice, prudente, dit à Djamila :

— La vie musulmane a ses exigences pénibles.

— Comment, vous me blâmez, Mademoiselle Josseline, s'exclame Nijma désolée ?

D'un ton plus ferme, l'institutrice répond :

— Non ! ma chérie, car vous êtes logique, mais votre père a bien le droit de...

— Je vous arrête, mademoiselle ! Puisque je suis logique laissez-moi raconter à ces dames une nouvelle niaiserie de notre existence.

Le mois dernier, mon frère Ferid, qui habite Sousse, a été fiancé à Emina Sliman. Il ne connaît pas cette jeune fille puisque c'est ainsi qu'on s'épouse chez nous. Ferid m'a donc demandé de m'efforcer à voir sa fiancée. J'ai supplié mon père de me faire conduire chez Emina. Il a refusé m'affirmant qu'une jeune fille n'avait pas à sortir de chez elle, même pour voir une autre jeune fille. Ainsi je ne connaîtrai pas plus que mon frère celle qui deviendra ma belle-sœur. Ah ! tenez, nous vivons en sauvages ! Les européens ont raison de nous tenir pour tels.

— Nijma ! Nijma ! calmez-vous, conseille l'institutrice désolée en entendant les clameurs de protestation de ces dames.

...Maintenant elles sont étendues sur les canapés ou s'accroupissent devant les gracieux fauteuils Louis XV. Seule, Djamila, la musulmane du Sacré-

Cœur, conserve une attitude respectable sur son siège.

Appuyée contre le dossier d'un banc, sur lequel Malika et Letifa se sont serrées comme deux perruches frileuses, Précieuse avait gardé une immobilité de statue. Dans le silence qui suit l'explosion des amies de M^{me} Bienheureuse, sa voix calme s'élève :

— C'est généreux à vous, Mesdames, de défendre les hommes. On nous élève d'ailleurs dans leur respect. Ma mère, Lella Zakia, ne voudrait-elle pas nous obliger à nommer notre frère Chadli : Sidi, Seigneur ? Si je le fais jamais, je l'appellerai : Seigneur grotesque.

— Moi, je ne me gêne pas, assure Létifa, la petite épouse de dix-sept ans, je dis à mon mari Tahar, un cadi pourtant : mon bonhomme ou bien meskine ⁽¹⁾.

— Mesdames ! Mesdames, nos conversations d'aujourd'hui s'égareront, fait Saïda. Nous allons goûter. Cela vaudra mieux.

Vive comme une gazelle, elle trotte sur la pointe des pieds, disparaît et revient derrière deux négrillons chargés de plateaux de cuivre. Ils les posent sur une petite table modern style. Une sphynge à cheveux épars, pyrogravée sur le bois, est couverte par les gâteaux arabes, les briket haleb, les feuilletés à la crème et les tajines à l'essence de rose. Cherifa,

(1) Homme de rien, mendiant.

la petite épouse à la chéchia ornée d'un chou blanc, gourmande, dispute à Diadème-du-Royaume des petits cônes en farine de pois chiches, les gueraïbas.

— Je vais vous aider à servir, offre la longue Djamilia. Elle prend une coupe garnie de sucreries. Le buste roide, elle vient proposer à chaque invitée ses confiseries.

— Un peu de cette douceur de Turquie? Je vous en prie médème! Ah! vous préférez le halkoum, notre bonbon tunisien à l'amidon. Comme vous avez raison, un estomac distingué ne peut supporter l'huile de Sésame contenue dans la douceur de Turquie.

Et chaque fois qu'une de ces dames accepte, Djamilia fait un plongeon sans décoller ses coudes de sa taille.

La servante en pilou vient jeter sur le guéridon un journal illustré :

— Le facteur vient de l'apporter, Lella Saïda!

« La Mode française » lit à haute voix Bienheureuse après avoir rompu la bande. J'ai pris le modèle de mon costume tailleur dans cette publication. Comment le trouvez-vous?

— Admirable! Je m'abonnerai à ce journal aussitôt que j'aurai payé les traites de mon nouveau collier de perles, dit la petite Chérifa.

— Ah! par exemple, nous ne l'avions pas remarqué à votre cou! Pardon! Qu'il est beau! Où l'avez-vous acheté?

— Figurez-vous, reprend Chérifa, que mon mari est un avare. Quoique la loi coranique nous permette de disposer de notre fortune personnelle, comme vous le savez, mon époux a la prétention de m'empêcher d'acquérir ce qui me plaît. Mais je fais venir une juive à son insu et elle me vend à crédit tout ce que je désire. Je lui signe un engagement et je paie chaque mois sur mes revenus.

— Je connais aussi ce moyen, avoue plaisamment Malika en faisant tinter tous ses bracelets et ses colliers.

— Moi je dépense mon argent en livres et en journaux, dit Nijma. Oui, Mesdames, je lis jusqu'aux journaux arabophobes. Cela m'amuse de voir les musulmans insultés par des hommes qui ne les connaissent pas.

Saïda et ses amies poussent une clameur stridente et les bras tendus vers le plafond décoré à l'italienne elles se récrient contre les idées vraiment folles de la jeune fille.

— Tu mériterais que j'avertisse ton père, dit la grosse Tedj-Elmolk.

— Tes propos seuls nous prouveraient qu'on te donne déjà trop de liberté, prononce la longue Djamilia.

La jalousie de ces musulmanes éclate dans leurs paroles. Accablée par leurs menaces, Etoile baisse le front et ses petites mains tremblent.

Josseline apitoyée considère avec tendresse sa ter-

rible élève. Les yeux de Nijma se ferment. Elle abandonne sa tête sur l'épaule de Mademoiselle Daville. Elle n'est plus qu'une petite fille désolée, prête à pleurer. Josseline voudrait la consoler. Après une hésitation, l'institutrice sort de sa poche une lettre et, s'adressant à Saïda, elle lui demande si les impressions d'un jeune Tunisien sur Paris l'intéressent ?

— Mon frère René, ami de M. Hassen Mokrani, a reçu cette page qui nous a paru amusante. Voulez-vous que je la lise ?

Bienheureuse l'en prie et ses amies, à croppetons sur le canapé ou les coussins, réclament une lecture immédiate.

Nijma reconnaissante comprend le stratagème de Josseline. Sadok lui avait défendu de correspondre avec son fiancé. Respectueuse de la volonté de Si Bou-Okkaz, l'institutrice aurait refusé de servir d'intermédiaire pour un échange direct de lettres mais elle venait de trouver un moyen terme. Elle lirait à haute voix, en public, l'écriture de Hassen adressée à son ami l'officier.

— Votre frère René n'est-il pas lieutenant de tirailleurs, Mademoiselle, questionne Tedj-Elmolk ?

Nefissa se départit soudain de son mutisme et répond :

— En effet ! J'ai vu passer M. René dans la rue. Il est beau et noble en son uniforme bleu de ciel.

— Oh ! Oh ! Précieuse, mais tu viens de faire une déclaration, s'écrie Saïda en souriant de ses lèvres

carminées. Il ne te reste plus qu'à charger ta négresse Hsina d'un message pour M. Daville.

Devant la lourde plaisanterie de sa belle-sœur, Néfissa hautaine se recule dans l'ombre d'une portière où sa petite figure d'or s'efface.

Afin de cacher les sentiments qu'a fait naître en elle l'aveu surprenant de Précieuse, Mademoiselle Daville ouvre la lettre de Si Mokrani et lit :

« Ce qui m'étonne le plus à Paris, mon cher ami, c'est la condition des hommes. Enfermés dès le matin dans leurs bureaux, les ateliers ou les usines, on ne les voit guère. Par contre, tout le jour, les femmes emplissent de leurs charmantes silhouettes les rues, les grands magasins et les promenades. A la vérité, Paris est la ville des femmes. Elles y sont reines et y gouvernent non seulement par leur beauté mais par les mœurs qu'elles y ont introduites. On les dit d'ailleurs jalouses et il leur arrive de jeter du vitriol au visage des hommes ou bien de leur tirer des coups de pistolets. Si les parisiennes sont assez libres dans leurs manières et n'ont pas de compte à rendre à leurs maris, ceux-ci me semblent réservés et souvent timides. Ils doivent s'expliquer avec leurs femmes sur leurs moindres sorties, établir le motif de leurs dépenses et prendre les plus grands égards pour ne pas éveiller la susceptibilité de leurs épouses.

Je le répète donc, mon cher ami, les hommes devant cette inquisition et cette suprématie des femmes

se montrent peu et ne quittent leur travail que pour s'occuper à nouveau dans leurs appartements sous la surveillance de leurs épouses ».

— Ah ! quel drôle de monde !

— Ces européens sont fous !

— Moi, j'envie ces parisiennes, s'écrie Bienheureuse.

Diadème-du-Royaume demande à Josseline :

— Répudie-t-on facilement les femmes à Paris ?

— Non ! Il est même difficile à un homme de divorcer sa femme, répond Mademoiselle Daville souriante.

Ses beaux yeux grands ouverts, Etoile rêvait de Hassen perdu dans la ville immense et magnifique où la liberté des habitants est indistinctement respectée.

Appuyée contre les volets clos de la fenêtre, au travers desquels elle regardait la rue, Précieuse tressaillit à cet instant. Un dolman bleu de ciel avait surgi derrière une voiture ; un vieux colonel apparut. Une imperceptible grimace plissa ses lèvres et, les bras tombés le long de son corps, elle ne bougea plus.

A ce moment les négrillons qui avaient apporté les gâteaux reparaissent. Vêtus de rouge feu, ils semblent des diabolins.

— Sidi Chadli et Sidi Hamed présentent leurs salamaleks à ces dames, annoncent-ils.

— Pourquoi ne viennent-ils pas eux-mêmes nous saluer, dit Nijma ?

— Oh ! proteste Saïda offensée, oublies-tu la présence de ces dames ?

Les négrillons se retirent et Baya, la vieille servante en peignoir chocolat, reparaît.

— Sortez du salon et entrez dans la pièce à côté, ordonne-t-elle en poussant sa maîtresse et ses amies dans un boudoir. Nos seigneurs vont passer par là et j'ai l'ordre de fermer la porte.

...Au bas de l'escalier de leur maison européenne, Chadli, le mari de Saïda, et son beau-frère Hamed étaient obligés d'attendre qu'on eût escamoté les visiteuses. Or la disposition de leur demeure, faite pour la vie de famille à la française, n'avait pas permis de diviser le logis en compartiments séparés pour les hommes et pour les femmes.

Quand ils rentraient chez eux il leur fallait d'abord s'inquiéter de la présence des visiteuses étrangères. Dans ce cas, ils devaient stationner dans le vestibule jusqu'à leur disparition des pièces où ils auraient pu les apercevoir. D'autres fois, Chadli et Hamed étaient dans l'obligation de sortir avec précipitation afin de ne pas se trouver sur le passage d'une dame dans l'escalier. Il arrivait encore à Si Chadli d'être bloqué dans sa chambre par une visite féminine alors qu'une affaire pressée le réclamait.

Une autre fois, comme il descendait les marches avec Saïda afin de gagner la salle à manger du rez-

de-chaussée, un serviteur qui rentrait ouvrit brusquement la porte sur la rue. De la chaussée on pouvait apercevoir Bienheureuse. Chadli avait eu un geste héroïque : il s'était jeté devant sa femme en ouvrant sa redingote étriquée. Ce jour-là il maudit l'habit européen; un burnous lui eût permis de cacher immédiatement son épouse.

... Saïda et ses amies renfermées entendirent bientôt les pas de Chadli et d'Hamed. La petite femme de quinze ans, Cherifa, malicieuse, les regarda passer par le trou de la serrure. A son tour Hamed dut quitter Chadli car il n'était pas parent de Nijma et de Nefissa et son beau-frère désirait voir ses sœurs. Hamed se retira dans sa chambre et Chadli, installé dans son cabinet de travail, fit demander ses sœurs et Mademoiselle Daville par les jeunes nègres.

Le fils aîné de Si Sadok, superbe de force et de santé, avait le type classique de l'arabe. Son nez droit, son menton ovale, sa bouche épaisse et sensuelle et sa stature lui donnaient à lui-même une haute opinion de sa beauté. Chadli salua Mademoiselle Daville, baisa négligemment Nijma et Nefissa au front, puis les renvoya après quelques phrases banales.

— Quoi qu'il ne soit pas cheickh à la grande mosquée, mon frère Chadli sera bientôt digne de discuter avec eux pour savoir si nous avons une âme, dit Nijma dépitée. Puis la jeune fille souleva sa chevelure d'un geste fatal et son petit rire amer résonna.

Mademoiselle Daville baissait la tête afin d'en cacher l'expression sévère.

Lorsque les jeunes filles rentrèrent dans le salon, Saïda et ses amies l'occupaient à nouveau.

Letifa, la petite épouse enrubannée comme une poupée, s'était étendue sur le tapis. Accroupie sur le canapé, Cherifa essayait de fixer sur ses cheveux plats sa chéchia ornée d'un énorme chou blanc. Malika agenouillée regardait danser les négrillons au son de la musique mauresque jouée par Saïda, sur un piano Erard, en tapant les touches avec un doigt de chaque main. Et Malika ajoutait au concert en agitant en mesure ses bras et son cou afin que les colliers et les bracelets rendissent le son des castagnettes. Djamila, la musulmane du Sacré-Cœur, lisait gravement Massillon acheté d'occasion par Chadli chez un libraire français de Tunis, après faillite.

Précieuse vint feuilleter le volume du prédicateur avec la jeune femme et lui demanda :

— Cet ouvrage vous intéresse-t-il ? Moi, j'aime par-dessus tout le Télémaque de Fénelon. C'est notre lecture favorite.

Bienheureuse interrompit sa musique barbare pour s'écrier :

— Je connais aussi Télémaque ! C'est adorable ! adorable ! Je voudrais bien entendre causer M. Fénelon.

— Moi, je préfère les romans d'amour, prononce Diadème-du-Royaume.

— Moi aussi, s'écrie la petite Cherifa. C'est amusant de voir comment se comportent les amoureux de Paris.

— Oh ! petite fleur chérie, peux-tu parler ainsi, réprimande Djamilia choquée et elle balance sur les ruches de son corsage sa petite tête avec une langueur distinguée.

... Une nuit hâtive commençait d'obscurcir ce salon aux persiennes fermées qui ne connaissait jamais la joyeuse lumière du soleil. Dans les logis arabes, tenus clos, règne une ombre perpétuelle.

— Je vais faire allumer les lampes, dit Bienheureuse. Elle se dirige vers la porte afin d'appeler la servante lorsque Nijma l'arrête et lui propose d'ouvrir les persiennes.

— Voyons, Saïda, dehors il fait encore grand jour, pourquoi ces lumières ?

— Mais... mais, petite Etoile, tu sais bien que c'est impossible... impossible d'ouvrir.

La jeune fille marche vers la fenêtre et tourne l'espagnolette quand ces dames s'interposent.

Nijma leur jette des regards ironiques et s'écrie :

— Ah ! comme vous êtes lâches ! Je vous le demande, est-il sensé de vivre toujours dans des caveaux comme des mortes alors que le soleil brille au ciel !

— Mais les gens de la rue nous apercevraient !

— Non ! ils ne nous verraient pas derrière les rideaux.

— Nijma dit vrai, approuve Diadème-du-Royaume, mais ce serait bien tentant de soulever la mousseline et de regarder les passants.

— Et ensuite ! Quel crime commettrions-nous ?

— Cette impitoyable Etoile voudrait nous convaincre, dit Saïda, et elle vient embrasser la jeune fille sur la bouche afin de l'empêcher de parler.

Djamila dodeline gracieusement du cou et dit avec suavité :

— Au fait, médêmes, je me demande pourquoi nous acceptons toutes les fantaisies de nos maris ? Nous avons reçu une éducation plus soignée que beaucoup de Françaises. Pourquoi n'aurions-nous pas le droit de vivre sans grillages de bois et sans persiennes. Des rideaux, voyons, n'est-ce pas suffisant ?

— Comment, vous aussi, Djamila, vous parlez de la sorte, s'écrie Saïda, qui, dans son excitation, pose ses doigts sur le koheul de ses yeux et l'étend sur ses joues en traînées sales.

La grosse Lella Tedj-Elmolck ennuyée par ces discussions propose à ses amies du café à l'essence de rose. Cette délicieuse liqueur fera diversion.

— Miloud, commande-t-elle à l'un des négrillons, va nous chercher huit tasses.

Comme ce jeune domestique se précipite, il manque de renverser Baya chargée d'un grand plat de terre émaillé.

Après avoir cherché en vain un emplacement convenable, la servante avait fini par déposer son plat sur le piano, entre des photographies et des bibelots orientaux.

— Le couscous des Djïns ! annonce Bienheureuse.

Aussitôt ces dames entourent la semoule disposée en cône et assez abondante pour rassasier dix personnes.

— Est-ce qu'il nous faut manger cela maintenant, interroge Mademoiselle Daville ?

— Non ! non ! rassure nous, Mademoiselle, lui explique Nijma, ce couscous garni de boulettes de mouton est destiné à messieurs les mauvais esprits. C'est aujourd'hui le Ras-Selam et il est avantageux de nourrir les diables le premier de l'an afin qu'ils nous épargnent dans le cours des mois.

— Ah ! ma chérie, pourquoi plaisanter cette coutume, reproche Saïda dont les yeux maquillés expriment de l'inquiétude. Il n'est pas bon de railler les Djïns.

— Prends garde, Etoile, l'avertit à son tour Tedj-Elmolk.

Nijma rit d'abord impertinemment, puis elle soupire et la tristesse la rapproche de sa sœur isolée dans l'angle du salon quand elle entend ces musulmanes civilisées causer des démons et des marabouts.

La petite Cherifa dégrafe sa blouse de soie afin de montrer à Djamila, la lectrice de Massillon, son tricot rose. Ce vêtement intime, assure-t-elle, l'a

guérie d'une bronchite après avoir été suspendu une semaine au-dessus du tombeau de Sidi Ahmed.

— C'est aussi mon marabout préféré, avoue Malika, et une fois chaque mois je me rends à sa zaouia et je bois un verre d'eau de sa citerne afin de me garder de l'asthme qui me menace.

La petite épouse dolente, Létifa, confie à Saïda qu'une négresse derviche, Aïcha, est venue lui apporter des fèves sans lui parler.

— J'ai compris ! mon prochain enfant sera une fille. C'était écrit !

— N'avez-vous pas perdu votre premier fils de la coqueluche, interroge Djamila ? Ah ! si vous me l'aviez demandé, je vous eusse indiqué un remède infailible et si simple ! Vous enfermez deux cafards dans une petite boîte et vous la suspendez au cou du malade. Quand les cafards sont morts, l'enfant est guéri !

Diadème-du-Royaume écoute et paraît douter.

— Ce remède ne réussit pas aussi bien que la clef de la zaouia Bel Hassen. Pourquoi ne pas essayer ? Vous touchez la gorge de votre garçon avec la clef, comme si vous vouliez couper le cou. Vous recommencez chaque samedi. Il n'est pas possible que le mal résiste.

... Les négrillons rapportaient des flambeaux allumés et soudain les velours, les soies claires et les broderies d'or et d'argent de ces dames étincelèrent.

Baya avait repris le plat sur le piano. Précédée

par les nègres vêtus de rouge, et suivie par sa maîtresse Saïda et les invitées, elle posa le couscous sur une table de la cuisine.

Les petits nègres ayant retiré trop vite les lumières, ces dames effarouchées par l'obscurité se sauvèrent, abandonnant le plat aux Djïns. Sans aucun doute, le lendemain matin, on trouverait la semoule miraculeusement dévorée et, au milieu du plat, quelques poils témoigneraient du passage des diables musulmans.



Dans le wagon qui les emmenait à leur propriété de Bou-Hadida, Nijma et Nefissa avaient pu relever les voiles de soie noire qui masquaient leur visage. Leur père avait loué le compartiment.

En face de sa femme Hanifa, au teint de perle et aux sourcils noircis, Si Bou-Okkaz, le fez grenat enfoncé sur les cheveux blancs, était encore agréable avec son air de résolution paisible. Amoureux d'Hanifa, il considérait avec complaisance cette belle femme, grasse à point, comme les aiment les musulmans. Un petit point noir, une sorte de mouche marquait le front de M^{me} Tranquillité, coiffée d'un toquet de velours noir. A l'autre angle du wagon, la vieille M^{me} Pure s'était accroupie sur la banquette capitonnée et, la main sur ses yeux

gênés par la lumière, elle observait jalousement sa rivale.

Etoile et Précieuse, ravies de ce voyage, contemplaient l'admirable campagne tunisienne. Le train semblait se ruer à travers un jardin féerique. De chaque côté de la voie, des nappes d'anthémis brillaient au soleil. Plus loin le convoi traversa des lacs de sulla carminé.

Sur un océan de liserons apparurent des bédouines en cotonnades rouges. Elles pourchassaient des taureaux fauves comme des lions.

— Je voudrais être l'une de ces sauvages paysannes avec tout cet espace devant moi à parcourir, disait Nijma.

Elle parlait encore lorsqu'un employé frappa à la porte de leur compartiment. Sur l'ordre de Si Bou-Okkaz, toutes les femmes, même Fathouma la chouette, firent retomber leurs voiles noirs sur leurs visages et durent les garder jusqu'à leur entrée dans Bou-Hadida.

Dans le cap Bon, un peu à l'écart de la petite ville de Beni-Saada, la propriété de Sadok enfermait une oasis de mandariniers, de bigaradiers pour la fleur d'oranger, de caroubiers, de jasmins et d'orangers. De temps en temps un palmier s'élançait vers le ciel et ses palmes retombaient en cascades. Quatre murs chaulés sur lesquels des jasmins

s'échevelaient, permettaient aux femmes de se promener quand les jardiniers étaient sortis.

Nijma et Nefissa appréciaient leur séjour à la campagne, car il leur permettait de sortir de l'ombre perpétuelle de leurs pièces grillagées et d'exposer au soleil leurs pâles visages.

Enfin elles pouvaient rester sur la terrasse de leur villa sans risquer d'être vues.

Elles s'attardaient chaque jour à considérer un cimetière champêtre que parcouraient les femmes de Beni-Saada couvertes de haïcks et qui semblaient ainsi des religieuses.

Ce cimetière avait l'agrément d'un jardin. Les tombes blanches alignées vers l'orient ne semblaient posées sur le sol que pour faire ressortir l'ardeur des verdure. Des fleurs les entouraient : iris violets, asphodèles en formes de chandeliers à plusieurs branches et soucis orange, si nombreuses qu'elles semblaient de vastes tapis de prière où s'accroupissaient parfois les mahométanes.

Sans limites précises, cette nécropole parfumée s'enfonçait à travers des vergers d'amandiers ou de citronniers. Contre une tourba maraboutique, gros dôme farineux à l'intérieur duquel luisait pendant la nuit une veilleuse, un caroubier s'élevait. Des enfants en gilet cerise, prune ou groseille, se posaient souvent sur les branches de cet arbre comme des papillons de couleur. Aucun ordre n'avait présidé à la disposition des tombes. Elles avaient été

semées au hasard de l'inspiration. Longues et étroites comme des barques, elles s'éloignaient à l'ombre de palmiers, filaient entre des azeroliers empanachés ou voguaient de conserve sur les vagues vertes des herbes. Chaque jour les jeunes femmes de Beni-Saada, assises sur ces tombeaux blancs comme la laine de leurs vêtements, devisaient d'amour.

Juillet était venu et Nijma attendait Hassen avec une impatience passionnée. Quel changement Paris et ses études médicales ont-ils apporté en lui, se demandait-elle ? Josseline qui habitait avec son frère, le lieutenant René, une maisonnette de Beni-Saada, à proximité de ses élèves, avait eu pitié de la tristesse d'Etoile et lui avait appris le prochain retour de l'étudiant.

Chaque matin Etoile et sa sœur sortaient de leur villa. Elles abandonnaient leurs lits ou leurs divans recouverts de blanche mousseline qui s'harmonisaient aux murs simplement plâtrés. Le dallage, les linteaux et les colonnes en marbre ajoutaient à la clarté adorable de cette maison posée parmi les fleurs d'orangers, sous un ciel d'extase si léger, qu'on se sentait aspiré et qu'on se rêvait hirondelle.

Couvertes de leurs haïcks les jeunes filles se promenaient dans l'ivresse des allées fleuries. Les autres formes pâles d'Hanifa, de Zakia et des servantes s'apercevaient entre les arbres.

Si Sadok, lorsqu'il apercevait ces gracieuses apparitions, pensait de toute son âme que jamais la société occidentale n'a réalisé autant de charme que la civilisation musulmane.

... Un matin, une nouvelle silhouette lumineuse se découpe sur l'ombre verte d'une allée de citronniers. Elle se rapproche des jeunes filles. Tout à coup l'inconnu se cache derrière un caroubier et sa voix grave s'élève :

— Ia Kouhi ! O mon âme !

— C'est Hassen ! Hassen ! Hassen ! s'écrie Nijma électrisée. Elle prend son vol vers son fiancé, si légèrement que derrière elle les voiles soyeux de sa tête s'élargissent comme des ailes.

— Oumri ! Oumri ! Ma vie ! Ma vie ! appelle-t-elle, où es-tu ?

Précieuse n'essaie pas de suivre sa sœur. Elle s'adosse à un arbre. Sous ses paupières baissées on voit à peine scintiller ses prunelles ambiguës.

Nijma cherche toujours son ami qui la fuit. D'une voix plaintive, elle répète :

— Oumri ! Ia Oumri ! Ma vie ! Oh ! ma vie !

Et derrière les taillis la voix répond :

— Kouhi ! Ia Kouhi ! Mon âme ! Oh ! mon âme !

Dépitée par sa poursuite, elle s'arrête elle-même derrière un bougainvilliers dont les fleurs violettes forment un rideau splendide. Puis, mutine, elle appelle :

— Ija, Oumri ! Viens, ma vie !

Alors Hassen se rapproche et cherche à son tour son amie.

— Ija ! Ija Kouhi ! Viens ! Viens mon âme !

Ainsi ils s'appellent, se désirent et se dérobent tour à tour l'un à l'autre comme des colombes amoureuses.

Hassen apparaît dans l'allée des orangers. Une djebba de soie blanche brodée d'argent le vêt. Il trouve d'abord Précieuse immobile contre son arbre. La voyant seule, il demande :

— Etoile ! Ma petite Etoile, où est-elle cachée, Nefissa ?

La jeune fille lève doucement ses bras qui entraînent ses voiles.. Elle paraît ainsi une mouette, prête à s'envoler et son geste signifie :

— Elle est partout. Cherche !

Les sombres sourcils de Hassen se froncent. Sa poitrine palpite encore, car il a couru et sa bouche aux lèvres rouges s'est ouverte. Il écoute. Un froissement le renseigne. Il se précipite derrière les lianes violettes du bougainvilliers et Précieuse entend comme une lutte dans les feuillages. Presque effrayée, elle se rappelle ces hirondelles qui, dans les frondaisons, luttent de tendresse en émouvant les feuillées que leurs ailes vibrantes frappent.

Mokrani et Nijma reparassent. Ils se tiennent par la main et ne peuvent détacher leurs regards l'un de l'autre.

— Oh ! Hassen, reproche Etoile, pourquoi as-tu quitté l'habit européen pour t'habiller en arabe ?

Il comprend sa crainte et lui répond :

— J'ai revêtu ce costume parce qu'il est beau et pratique. L'erreur des musulmans civilisés est de croire qu'ils doivent abandonner leurs palais, leurs arts et leurs vêtements pour imiter l'extérieur regrettable des européens. C'est par le cerveau qu'ils devraient se modifier. Cela seul importe.

— Or les musulmans font tout le contraire, dit Nefissa. Ils se meublent au faubourg Saint-Antoine et s'habillent à la Belle-Jardinière, mais ils continuent à mener dans leurs intérieurs de bourgeois français des vies d'arabes du Hedjaz...

— Oh ! ma cousine, serais-tu devenue subversive comme Nijma, demande l'étudiant ?

Sur le signe de tête affirmatif de Précieuse, le jeune homme entraîne sa fiancée en avant de sa sœur et lui murmure :

— Pauvre Nefissa, comme elle souffrira si elle épouse un « Vieux turban ? »

— Oui, il lui faudrait rencontrer un homme comme toi qui veuille lui faire une vie en rapport avec l'éducation qu'elle a reçue.

Hassen croise les bras et ajoute lentement :

— Que penser de ces pères musulmans qui donnent à leurs filles une éducation égale à celle des jeunes européennes et quand elles savent juger

la barbarie du harem, ils les marient à des mahométans obtus.

— Dis-le moi franchement, Hassen, quelle impression as-tu éprouvée à ton retour de France, l'interroge sa fiancée ?

— Lorsqu'on revient de Paris et qu'on rentre dans le monde musulman d'où l'on est issu, on est vraiment peiné de voir la condition de nos familles. Il faut avoir le courage de le proclamer, dans presque tous nos harems les femmes végètent misérablement et les hommes sont les auteurs responsables de cette décadence de la moitié de leur peuple. Maintenant, lorsque je rencontre dans les rues de Tunis des amis musulmans intelligents, je m'imagine leur rentrée dans leurs demeures. Brusquement ces maris du XX^e siècle se trouvent en présence de sauvages prisonniers de l'an mil. Oui, dix siècles au moins les séparent. Ils se regardent et ils ne se comprennent plus. Aussi Monsieur, costumé d'une jaquette du « High life Tailor » mange-t-il seul dans sa salle à manger, l'argenterie au poing, en feuilletant un volume de sociologie, tandis que sa femme, accroupie avec ses servantes dans l'office, saisit la viande par les os, et le visage gras, le ventre plein, s'étend sur les nattes près des reliefs du repas comme une bête repue.

— Pouah ! le vilain tableau, dit Nijma.

— Mais en France, tout est-il donc beau, demande Précieuse ?

— Non ! répond l'étudiant. Le ciel est souvent noir à pleurer et l'atmosphère fumeuse du grand Paris m'a été douloureuse. Mais ensuite, quand j'ai vu comme les esprits étaient clairs là-bas, j'ai compris qu'il valait mieux avoir le soleil dans sa conscience qu'au-dessus de sa tête... Le jeune homme s'était interrompu et il se sentit délicieusement flatté par l'expression adorante de sa fiancée. Puis, voulant vaincre l'émotion qui le gagnait, gaiement, il entraîna sa petite Etoile à travers le jardin.

Elle courait sur ses petites mules en cuir du Maroc et ses cheveux s'envolaient derrière elle. Il la rattrapa. Etoile voulait goûter tous les fruits des arbres.

Hassen lui cueillit des oranges sanguines dont la chair avait une douceur sucrée. Comme un enfant, Nijma perçait l'écorce afin de faire jaillir le jus dans sa bouche large ouverte. Hassen allait d'arbre en arbre, les bras hauts. Il vint déposer aux pieds de son amie des citrons dont elle frota ses petites mains. Puis il cassa une branche de bergamottes. Nijma respira délicieusement ces limons odorants. Le jeune homme, monté dans un bigaradier, faisait pleuvoir sur sa fiancée les fleurs d'oranger. Elle saisissait au vol les boutons odorants, elle les écrasait entre ses paumes et se frottait les joues et le front.

— Bien-aimé, baise-moi, maintenant. Elle s'offrit à ses lèvres. Et il y goûta tout à la fois l'odeur du néroli et la fraîcheur exquise de sa peau.

— Et toi ! toi ! mange aussi ces oranges.

Hassen s'était agenouillé devant elle. Elle l'obligeait à ouvrir la bouche et à dévorer les quartiers qu'elle lui offrait. Ensuite ils allèrent se tapir dans un buisson de jasmins. A chaque souffle du vent, des pétales de lumière et de parfum les recouvraient. Ils rayonnaient de bonheur, si clairs tous les deux dans leurs vêtements de soie. Au loin, des servantes traversaient sans bruit sur leurs babouches molles les sentiers paradisiaques de ce grand jardin...

Précieuse, discrète, s'était un peu écartée des fiancés. Elle avait passé ses bras entre les branches d'un citronnier et elle respirait l'odeur aromatique des essences. Au bruit doux des baisers de sa sœur et de Hassen, elle inclina sur l'épaule son exquis visage doré et elle ferma les paupières afin de mieux contenir les images de douceur qu'elle évoqua.

... Elle songea que lorsque venait le soir, elle montait vite dans sa chambre au moment où Mademoiselle Josseline s'en retournait à la maisonnette qu'elle habitait à Beni-Saada. Quelquefois Précieuse apercevait sur la route un homme aux yeux bleus et aux moustaches dorées. René Daville attendait sa sœur, lui offrait son bras et ils s'éloignaient. L'approche de l'officier émouvait Nefissa. Elle savait qu'il passerait son mois de congé à Beni-Saada et elle imaginait un hasard romanesque qui permettrait au lieutenant de la connaître.

Devant les interrogations naïves de Précieuse, l'institutrice n'avait pas tardé à comprendre l'intérêt passionné de la petite musulmane pour son frère. Ce lieutenant de fière allure et qui paraissait si tendre avec sa sœur semblait à la jeune fille l'idéal entrevu.

Quelquefois, dans l'ombre des nuits, l'imagination ardente de Nefissa construisait un avenir magnifique. Son père, convaincu, introduisait l'officier près d'elle. On les mariait. Pour la première fois une Tunisienne épousait un chrétien. Quelle révolution ! Puis la jeune fille s'éveillait en sursaut de ce trop beau rêve et les impossibilités apparaissaient. Les musulmans, elle ne l'ignorait pas, étaient opposés aux mariages mixtes. S'ils acceptaient encore l'union de leurs fils avec des européennes, c'était dans l'espérance de musulmaniser ces jeunes femmes. Et presque toujours cela arrivait. Dans les harems on pouvait trouver quelques Françaises qui, peu à peu, vaincues par le milieu, végétaient à croquetons sur leurs culottes bouffantes. Mais permettre à une fille musulmane, par son mariage avec un Français, de sortir, de montrer son visage, quelle honte pour l'Islam entier !

... De douces paroles réveillent Nefissa de son rêve. Elle regarde et écoute. Autour d'elle l'adorable jardin flambe sous le firmament d'un bleu d'océan. Sur un banc de maçonnerie, Nijma et Hassen, les mains dans les mains, se regardent avec adoration.

— Etoile! ma petite Etoile, tu es mon mirhab, mon orient, la direction de ma vie, dit l'étudiant. C'est pour toi que je travaille à Paris.

— Oui! Oui! Dépêche-toi de terminer tes études. Dépêche-toi de venir à moi, tout entier et pour toujours, répond-elle.

Grisé par les essences dont la jeune fille s'est parfumée, Hassen s'incline vers les cheveux de son amie et y pose les lèvres, quant à travers les lianes du bougainvilliers, une tête de chouette aux yeux vairons apparaît :

— Fathouma! Ah! la vilaine diablesse, gronde l'étudiant en reconnaissant la servante habillée d'oripeaux écossais qui la font ressembler à un arlequin.

— Que me veux-tu, demande Nijma fâchée?

— Je viens te trouver de la part de Sidi. Il prie ton fiancé de s'éloigner parce que Lella Hanifa va venir de ce côté.

— Ah! mon Dieu, quel ridicule jeu de cache-cache, s'écrie l'étudiant. Voilà ma future belle-mère qui veut se promener dans ces allées et je suis obligé de me sauver. Adieu! Au revoir, mon Etoile!

Quand Hassen s'est éloigné, Fathouma grommèle :

— Tu ne souffres pas, Nijma, de te montrer à ce jeune homme. Moi, je n'aurais jamais pu supporter cela! Ah! par Sidi Abd-el-Kader, on pourrait bien me proposer de me promener dans un beau carrosse

à Paris, je refuserais s'il me fallait aller, la figure nue, au milieu des passants.

Satisfaite de son bon sens, Fathouma s'en retourne, le bâton à la main et les joues ridées de malice. Bientôt elle peut lever sa canne vers la villa et, à ce signal, Sadok et sa seconde épouse, la jolie Hanifa, commencent de s'avancer parmi les orangers.

Un corsage de soie à rayures rouges a remplacé, chez Hanifa la farmela, ce charmant boléro brodé de soie, d'or ou d'argent, que portent les femmes arabes sous la djebba. Ce corsage s'allonge de basques qui se trouvent associées à une culotte mauve. Des mules trop petites, enjolivées de pompons de soie, la chaussent. Les hauts talons de ces chaussures de Cendrillon obligent la femme de Sadok à des équilibres qui font onduler sa taille sans corset dans le tricot qu'on aperçoit entre la cordelière du sérual et le corsage trop court par devant. Bientôt la grasse M^{me} Tranquillité se déclare fatiguée. Elle s'assied sur le banc, à côté de Nijma, et presse un citron bergamotte dans sa paume afin d'en froter ses cheveux.

Sadok semble soucieux. Le fez enfoncé sur les oreilles, il frise ses moustaches blanches et, souvent, il regarde d'angle sa fille Nefissa, restée à quelques mètres d'eux, un coude appuyé contre un bigaradier. M^{me} Tranquillité se plaint de la chaleur et elle tamponne la rosée de sueur qui vient à ses tempes. Elle

le fait avec précaution afin de ne pas noircir son mouchoir avec la teinture de ses sourcils.

Rentrons, propose-t-elle ?

— Nous préférons rester ici, dirent Nijma et Nefissa.

— Venez toutes deux, ordonne Sadok. J'ai à vous parler. D'ailleurs nous monterons sur la terrasse. Nous aurons la brise marine et l'ombre qui nous manquent ici. Les jeunes filles n'osent point protester.

Lella Hanifa souffle et gémit. Plusieurs fois elle trébuche sur ses chaussures de poupée, mais elle n'ose cependant pas prier Sadok de lui offrir le bras. L'usage veut que les époux musulmans marchent séparément. Se tenir par le bras, c'est proclamer l'égalité des sexes. Or, les femmes doivent rester subordonnées aux hommes jusque dans les affaires de la tendresse.

De la terrasse de Bou-Hadida, un panorama féérique s'offre soudain aux yeux d'Etoile et de Précieuse. Accoutumées à la claustration de leur palais de Tunis, elles aiment cette explosion de libre végétation qui se répand jusqu'à la Méditerranée. Entre les eucalyptus transparents, les figuiers et les oliviers argentés, des villages arabes avec leurs koubahs et leurs minarets d'une blancheur idéale, apparaissent sur le fond des terres rouges.

Sadok s'est assis sur un fauteuil de rotin. M^{me} Tranquillité s'accroupit à ses pieds sur un tapis

de Khairouan. Nijma et Nefissa se sont pelotonnées l'une à côté de l'autre, sur une chaise longue, comme des tourterelles dans leur nid.

— Kemar! Kemar! appelle Si Bou-Okkaz, apporte-nous du café.

La bédouine apparaît, moulée dans une foutah couleur de la mer. Elle semble avoir enroulé une vague autour de ses reins. Sur son front bistré, le croissant lunaire tatoué entre ses sourcils, donne un accent sauvage à son visage. Elle apporte, sur un plateau de cuivre émaillé, de minuscules tasses remplies de café maure.

— Lune! Lune! pourquoi ris-tu toujours, demande Nijma à la servante qui montre des dents nacrées.

— Eh! petite Etoile, pourquoi ne serais-je pas contente, répond la bédouine avec la charmante familiarité des serviteurs musulmans. Notre vie ici n'est-elle pas la plus délicieuse du monde? Par Dieu, jamais les Roumis ne comprendront notre bonheur.

— Tu as raison, Kemar, approuve Si Sadok, et tu devrais bien chercher à convaincre mes deux révoltées.

— Révoltées, nous, protestent Nijma et Nefissa.

— Oui! Oui! je sais ce que j'affirme, mes enfants. Et je me demande quelquefois si j'ai eu raison de vous donner une éducation française?

— Pourquoi cela, mon Dieu! s'écrie Etoile.

Sadok baisse un peu le front. De ses yeux en

amande, il regarde par en dessous ses filles et reprend :

— Parce que votre culture européenne obscurcit en vous les vérités de notre civilisation et de notre religion. Comment les chrétiens pourraient-ils goûter comme nous la quiétude de notre vie écartée des étrangers ?

— Ah ! mon père, dit Précieuse en tournant vers Bou-Okkaz son visage ambré, pourquoi restreindre ainsi notre existence quand l'espace et la foule doivent être si beaux !

Si Sadok paraît stupéfié de ces paroles. Le mécontentement avance sa lèvre inférieure. Il dit enfin :

— Le mal chez vous est encore plus grand que je ne me l'imaginai. Si je ne savais Mademoiselle Daville très prudente, je pourrais l'accuser de vous donner ces fausses idées. Je me demande si la connaissance de la science française ne prépare pas une génération de femmes malheureuses ?

— Oui ! Oui ! C'est vrai ! C'est vrai, mon père, clame Nijma redressée. C'est vrai, si nous devons continuer à vivre comme nos mères ! C'est faux si nous entrevoyons plus de liberté.

— Tais-toi, malheureuse, fait Sadok en éclatant. Empourpré d'indignation, il menace du doigt ses filles et leur dit :

— Ah ! Ah ! Vous ne vous étiez jamais expliquées avec cette franchise. Pauvres utopiques, vous serez mortes et les filles de vos filles aussi, avant que rien

n'ait changé dans votre condition. Dieu merci ! notre religion inébranlable nous gardera contre vos folies. Vraiment ! vous voudriez courir les rues et vous livrer demi-nues à des bellâtres dans les bals européens. Triste société où un mari est assez pervers pour jeter sa femme déshabillée entre les bras d'une dizaine de danseurs qui se succèdent en une seule soirée. Des infamies pareilles, nous n'en voulons pas. Nous aimerions mieux vous voir mortes que de penser qu'un jour les musulmanes partageraient ces plaisirs de mauvais lieux.

Précieuse, impassible, s'était renfermée dans un silence et une immobilité énigmatiques. Les yeux de Nijma étaient devenus de feu et elle enfonçait ses ongles dans ses paumes.

Kemar reparait, cambrée dans sa foutah bleue et les mains passées derrière la nuque. Elle bâille devant ses maîtres, puis elle leur sourit et se jette enfin à plat ventre au bord de la terrasse. La négresse Hsina s'accroupit près d'elle.

M^{me} Tranquillité, nonchalamment étendue, la tête appuyée contre le genou de son mari, réclame d'une voix geignante :

— Lune ! Donne-moi de l'eau. J'ai soif !

Mais la bédouine, intéressée par les pirouettes d'un hochequeue dans un oranger, ne daigne pas se relever et c'est Belle-de-Nuit qui va chercher la gargoulette.

— Oh ! Oh ! dit Kemar puérile en tendant la main,

vues d'ici les maisons de Beni-Saada ressemblent à des tas de semoule et le dôme de la mosquée, c'est le couscous du seigneur Cadi!

Sadok veut bien rire à cette observation, puis il renvoie les servantes. Renversé sur son fauteuil, il fume une cigarette et passe sa main sur le cou potelé de Hanifa langoureuse, qui abandonne sa belle tête parfumée à son époux.

Soudain Bou-Okkaz retire ses doigts. Il vient d'apercevoir une femme qui rôde derrière les caroubiers, au bas de l'allée des citronniers. Il devine sa première épouse, Lella Zakia. Comme une chatte jalouse, M^{me} Pure tourne autour des arbres, jetant de temps à autre un coup d'œil vers la maison.

Un remords étreint Sadok, puis il pense :

— Bah! Zakia a passé l'âge des caresses. C'est une femme raisonnable. Elle-même m'a obligé d'épouser Hanifa quand elle a compris que je n'avais plus de goût pour elle. Par Dieu! oui, Zakia est la digne femme d'un musulman. Mes filles ne connaîtront pas ces soumissions. Je le regrette.

... Toujours enlacées sur leur chaise longue, Nijma et Nefissa pensives considèrent au loin le minaret de Beni-Saada. Son lanternon à écailles vertes reluit par-dessus les vergers comme un feu électrique. Elles écoutent aussi chanter les poulies d'olivier dans les jardins arabes. Des chameaux roux, aux formes de bêtes préhistoriques, tirent l'eau des puits avec des guerbas. Ces seaux de cuir arrivent

à la surface et le ruissellement des eaux sanglote dans les feuillées.

— Nefissa, s'écrie tout à coup Sadok, lève-toi. J'ai à te parler.

La jeune fille tremble et pâlit. Elle s'approche de son père et se tient devant lui, roide et raide. M^{me} Tranquillité sourit. Elle doit connaître le motif de cet entretien.

— Je veux te marier, Nefissa, dit brusquement Si Bou-Okkaz.

Précieuse baisse lentement ses paupières. Nijma, plus émue que sa sœur, s'est agenouillée sur la chaise longue et halète de crainte.

— Je veux te marier à un riche propriétaire, dont la demande nous honore. Sa famille est ancienne. Son grand-père a été le ministre des Beys. Sa fortune assurera ton bien-être. Il est doux, vertueux, paisible. Sa prestance est imposante. Il est mon ami et je le connais assez pour garantir ce portrait fidèle... Eh bien ! voyons, tu ne réponds rien ?

Le front bas, les mains tombées le long des hanches, Précieuse, fataliste, murmure enfin :

— Je ne le connais pas ! Que m'importe ! Lui ou un autre ?

— Nefissa, je ne veux pas que tu me parles ainsi. Ce mari est digne de ton affection, je te l'assure. La joie devrait t'illuminer et je te vois une mine sombre.

— Quel est son nom, questionne enfin très bas Nefissa ?

Croyant être certain de son triomphe, Bou-Okkaz prononce :

— Je veux parler de Si Chewki-Nachhal.

— Le grand marchand du bazar oriental ?

— Il ne vend pas lui-même. C'est mieux, il commande. Eh bien ! parle ! Voyons ! Quelle est ta pensée, Nefissa, fait Sadok impatienté par l'indifférence de sa fille. Je ne t'obligerai pas à cette union si tu la réprouves, mais parle ?

— Pourquoi ne me plairait-il pas ? Pourquoi me plairait-il ? A la volonté de Dieu ! dit froidement Précieuse.

— Voyons ! Voyons ! mon enfant ! Réfléchis, fait doucement Sadok. Encore une fois, je te le répète, je me défends de te forcer à ce mariage, aussi désirable qu'il m'apparaisse. Mais si tu m'approuves, fais-le sincèrement. Si Chewki-Nachhal, par sa fortune et sa bonté, ferait le bonheur des femmes les plus difficiles.

— Vous me l'assurez et il faut bien que je m'en rapporte à vous, mon père.

Sadok marche nerveusement vers sa fille.

— Une dernière fois, Nefissa, je ne veux pas que tu me répondes avec ce dédain. C'est ton existence entière dont il s'agit en ce moment. Penses-y.

Sans trembler devant l'expression autoritaire de son père, Précieuse lui dit :

— C'est parce que j'y pense que je trouve effrayant que vous parliez de me donner à un homme qui ne m'a jamais vue et dont j'ignore tout.

— Tu sais bien que nos mœurs n'autorisent pas... Et tu ne voudrais pas devenir un objet de mépris pour les hommes.

— Et Hassen ?

— Ah ! j'attendais cet argument. Par ma foi, je me repens d'avoir consenti aux entrevues de Mokrani et de Nijma. Mais encore est-il votre cousin ! Il vous avait approchées depuis son enfance. Qu'importe, je le reconnais, j'ai eu tort. Mais nous nous égarons. Il ne s'agit pas de ta sœur en ce moment. Exprime-toi librement. Est-ce oui ? Est-ce non ?

— Ni oui ! Ni non ! mon père. Si j'avais vu Si Nachhal, il pourrait me plaire.

Le poing sous le menton, Sadok réfléchit.

— Le voir ! Le voir ! Tu tiens à le voir ? Un jour je le ferai passer au-dessous du moucharabieh. Tu le regarderas.

... A cette proposition, le rire impertinent de Nijma éclate. Nefissa n'a pas bougé.

— Qu'y a-t-il de si drôle, gronde Sadok ?

M^{me} Tranquillité elle-même s'égayé et dit à son mari :

— Combien de fois le feras-tu passer et faudra-t-il que Si Nachhal coure pour prouver qu'il est lesté ?

— Les femmes deviennent facilement ineptes, riposte le vieillard en perdant toute retenue.

Il lève le doigt sur Nijma et lui commande de se retirer dans sa chambre. Ensuite il saisit Nefissa aux poignets et lui dit :

— Je ne te lâcherai pas avant que tu ne m'aies répondu respectueusement. Refuse, mais donne tes raisons.

Le petit visage de Précieuse se contracte douloureusement et des larmes s'arrêtent dans ses cils recourbés.

— Je ne doute plus que Si Nachhal ne soit un mari souhaitable, mon père, mais nous plairons-nous l'un à l'autre ?

— Assez ! Voilà que tu déraisonnes comme une chrétienne. Au fond, je vois que tu souhaites fréquenter des hommes. Ne dis pas non. Car si je laissais venir Nachhal devant toi, ce ne pourrait être au même titre que Hassen, fiancé depuis son enfance à ta sœur. Tu mets déjà tes conditions. Tu veux choisir toi-même ton mari. Ce qui fait qu'après Chewki-Nachhal d'autres jeunes gens se succéderaient. Mon harem deviendrait une exposition de femmes et d'hommes. Tiens, quand je pense à ce que tu me proposes, j'ai peine à retenir ma colère.

Précieuse sanglote, brisée en deux.

— Va-t-en aussi chez toi, lui commande son père. Ah ! Révoltées ! Révoltées ! Voilà le produit de votre éducation européenne. Ceci est bon à savoir pour les pères musulmans. Ils s'en souviendront. Ils s'en

rendent déjà compte. Allons ! Retire-toi ! Je ne veux plus te voir, ingrate.

Lorsque la jeune fille s'est retirée, M^{me} Tranquilité essaie d'apaiser son mari et elle lui jette ses bras nus autour du cou. Mais le regard de Sadok rencontre au-dessous de la terrasse, contre un eucalyptus, les yeux ronds de sa première épouse, Zakia. Elle a dû se dissimuler d'arbre en arbre afin d'arriver si près de la maison sans être aperçue. Alors le vieillard dénoue presque violemment l'étreinte d'Hanifa et dit rudement :

— Descendons. Nijma et Nefissa m'ont gâté cette belle journée. Mais elles s'en repentiront.

Accablée de douleur et de regret, Nefissa était venue s'étendre sur un divan. Depuis que son père lui avait révélé le nom du riche Chewki-Nachhal, une image connue, celle du lieutenant Daville, se superposait à la figure imaginée d'un gros musulman en turban. Elle confrontait le franc visage de René et son allure virile de soldat à la silhouette lourde d'un négociant des souks. Et si celui-ci représentait le servage, l'officier français était le symbole de la joyeuse liberté.

Le désespoir accablait Précieuse. Elle vint à penser que René ne la connaîtrait jamais. Elle se rappela alors une histoire qui la fit pleurer de toute son âme. Hsinâ la négresse lui avait rapporté ce récit véridique.

... Dans un palais de la rue du Pacha, vivait dans un harem une jeune fille si admirablement belle que les femmes qui l'approchaient s'exclamaient :

« On dirait qu'elle est faite avec la main comme un vase précieux ».

Mais d'autres musulmanes, encore plus éblouies, se récriaient :

— Non ! Non ! Cette houri angélique ne saurait être pétrie d'un limon de terre et d'eau. C'est une statue taillée dans un bloc de lumière. Elle devrait dévêtir ses robes et montrer son corps afin que les habitants de ce monde puissent contempler le travail des habitants des cieux.

Zeïnet-el-Hayat, Beauté-de-la-Vie, était le nom de cette jeune fille. Sa renommée s'étendait dans la Medina entière et les jeunes gens les plus nobles et les plus charmants passaient sous ses fenêtres grillagées. Ils savaient bien qu'ils ne la verraient jamais et ils se chagrinaient. Chacun d'eux disait :

— Jeune fille svelte comme un palmier, nous le savons, hélas ! ton ombre et tes dattes ne seront pas pour moi.

Cependant, ils espéraient tous un miracle.

Beauté-de-la-Vie apercevrait peut-être un jour l'un d'entre eux à travers son moucharabieh et le ferait demander en mariage par son père.

Or Zeïnet-el-Hayat tomba malade. Elle, jadis souple et droite, ressemblait à un arbre brisé par

la tempête. Elle avait tant vu d'amoureux passer sous ses fenêtres sans pouvoir jamais prononcer une parole et se montrer, qu'elle se consumait. Elle mourut. Les jeunes gens apprirent la lugubre nouvelle. Ils se trouvaient tous habillés de leurs djebbas moirées et appuyés contre les grandes portes arabes d'un jaune d'or quand le cortège défila. Sur un brancard couleur de safran que des arabesques décoraient, la jeune morte était portée dans une bière. Lorsque ce cercueil passa, ils durent détourner la tête, car une curiosité trop grande est coupable. Et quand Zeïnet-el-Hayat se fut éloignée suivie des lecteurs du Koran qui chantaient la gloire d'Allah, tous les jeunes gens pleurèrent.

Chacun d'eux pleura parce qu'il pensait que Beauté-de-la-Vie allait se dissoudre dans le sol et, en vérité, c'était comme si elle n'avait jamais vécu, car aucun homme ne l'avait respirée, aucun homme n'avait pressé cette fleur contre son cœur.

... Précieuse se lamentait aussi fort que les jeunes gens, mais elle se lamentait sur elle-même. Sa sœur Nijma était venue s'étendre auprès d'elle et s'efforçait de la consoler. Une chaleur lourde écrasait comme le plomb. Etoile obligea Nefissa à se lever et elle essaya ses yeux. Toutes deux marchèrent jusqu'à leur fenêtre qui donnait sur la campagne. Beni-Saada s'apercevait comme un amas de farine posé sur le sable doré. Le ciel avait blanchi sous le souffle du sirocco brûlant et la Méditerranée,

troublée, était devenue jaune comme de l'argile. Le vent apportait aux narines des sœurs les senteurs aromatiques d'un four à pain chauffé avec du romarin, de l'olivier et du thym sauvage. D'autres parfums, du benjoin et de l'encens brûlés dans les chambres s'exhalaient.

Accoudée sur le linteau de la croisée, Précieuse écoutait le sirocco gémir dans les arbres. Son souffle semblait l'haleine d'un amant passionné. Elle le sentait sur sa nuque. Elle frémit. Il lui sembla que Chewki-Nachhal la poursuivait. Chewki, ce qui signifiait : le Désiré ! Non ! Non ! elle le détestait d'instinct.

Pourquoi donc Précieuse préférait-elle l'officier à ce musulman, un homme de son sang pourtant ? Ah ! ce qu'elle chérissait en René, elle se l'avouait, c'était la possibilité d'une existence plus complète, plus digne avec un homme accoutumé à voir des égales dans les femmes.

Le vent torride soufflait. Il avait des râles dans les frondaisons où les oiseaux en discorde pépiaient et se battaient. Nijma et Nefissa abandonnaient leurs chevelures au sirocco. Le vent jouait avec leurs cheveux, les brassait, les soulevait, les lissait. Par instant, sur leurs fronts, Etoile et Précieuse avaient la sensation de lèvres brûlantes.

A sept heures du soir, leur repas terminé, comme Josseline se sépare de son frère, afin de se rendre

chez Si Sadok pour y chercher ses élèves qu'elle a obtenu la permission de promener, leur domestique sicilienne introduit un nègre. Après avoir baisé la manche du lieutenant, il remet un billet à l'institutrice.

Elle l'ouvre et lit :

« J'habite l'ancien Dar-el-Bey et je serais heureuse de vous revoir, ma chère amie. J'ai appris que vous vous trouviez à Beni-Saada. Rendez-moi donc visite. Vous ferez plaisir à votre fidèle Julienne Alala ».

— Qui est ta maîtresse, demande Josseline, intriguée, au noir ?

... Le nègre touche sa langue et secoue sa main avec dépit.

— Ma parole, ce commissionnaire ténébreux est un sourd-muet, dit l'officier amusé. Voyons ! qu'est-ce que signifie ce rendez-vous ?

L'institutrice tourne le papier entre ses mains.

— Julienne Alala ! Je ne connais pas !

— Ah ! par exemple, s'écrie René. En voilà une aventure. Est-ce une juive ? une italienne ? une arabe ? une maltaise ? une espagnole ? Alala ! Alala ! Cela ne nous renseigne guère.

L'officier examine l'écriture pour lui demander son secret. Il frise ses blondes moustaches d'un air indécis et regarde sa sœur de ses yeux bleus.

— Je n'ai pas confiance ! Si c'était un guet-apens. Quelque drôle ? Je vais t'accompagner.

— Volontiers ! Pourtant, le Dar-el-Bey me rassure. Seul un notable peut avoir obtenu d'habiter cette vieille maison princière.

A la porte crénelée de merlons trois gardiens marocains en burnous et la sacoche brodée au flanc empêchent l'officier d'entrer. Josseline se nomme. Aussitôt ils lui disent que Lella Alala a donné l'ordre de la recevoir.

— Mais qui est cette dame ?

— La femme du Caïd, répondent-ils respectueusement.

Une servante noire se présente et Josseline dit à son frère :

— Je suis de plus en plus intriguée. Comment cette musulmane de haute condition peut-elle être mon amie. Au revoir, René, à ce soir.

L'officier rassuré s'éloigne et la jeune fille, emmenée par la négresse, traverse des cours où des murs croulants proclament l'indolence de l'Islam. Ensuite elle monte des escaliers et pénètre dans une pièce vitrée qui domine la ville fortifiée de Beni-Saada.

Sous un ciel doré, les remparts rouges tombent dans la mer qui les réfléchit. Sur les terrasses des maisons, quelques femmes courent en faisant tinter les anneaux de leurs chevilles. Félines et gracieuses, elles jettent sur leurs bras des foutahs baricolores qu'elles avaient mises à sécher pendant le jour.

Les foulards de soie jaune dont elles enserrant leurs chevelures jettent des flammes.

Du fond des patios des colombes et des pigeons montent, s'épanouissent et tournent dans les dernières lueurs de l'Occident. Un chat noir s'avance sur l'aire blanche d'une terrasse et il paraît énorme. Assis sur les rebords des toits plats, des enfants en gilets de la nuance des marguerites, des mauves et des soucis, forment des parterres.

Tout à coup ces bouquets humains s'éparpillent en criant de plaisir. Chaque fleur court après une autre fleur. Ils descendent ainsi et se reforment en gerbes dans une cour de marbre blanc. Une femme vient cueillir un coquelicot parmi ce bouquet enfantin, le remonte à ses lèvres puis l'emporte dans sa maison.

... A ce moment le bruit doux des babouches frottant le sol attire l'attention de l'institutrice. Elle voit apparaître dans la porte une musulmane aux sourcils peints au charbon de pin et à la mine de plomb. Ses joues sont fardées. Elle considère Mademoiselle Daville avec une émotion qui soulève sa gorge couverte d'une farmela d'or. Elle lui dit avec un accent guttural :

— Josseline ! Josseline ! Tu ne me reconnais pas ?

— Peut-être vous ai-je rencontrée chez Si Bou-Okkaz ou l'un de ses fils, Madame. Je m'excuse de mon manque de mémoire.

— Je ne connais pas cette famille. Ainsi, Josseline, tu ne me remets pas ?

L'institutrice observe attentivement cette grande tunisienne d'une beauté trop grasse, aux paupières lourdes et noires.

La femme du Caïd paraît dépitée. Elle se jette sur un tapis, s'accroupit et déclare :

— Je suis une Française, comme toi, Josseline ; mais, je t'en prie, assieds-toi sur cette chaise ; c'est la seule qui meuble cette pièce, car nous ne nous en servons guère ici.

— Je vous en prie, donnez-moi votre nom de jeune fille, dit Mademoiselle Daville. Peut-être alors...

L'épouse de Sidi Alala allumait une cigarette de tabac turc. Elle répond après avoir soufflé la fumée :

— Julienne Dupart !

— Comment, toi ! mon amie à l'école de la rue du Bac ? La fille de M. Dupart, l'employé au Ministère de l'Intérieur ?

— Oui, moi ! Veux-tu m'embrasser, maintenant ?

Cette personne en culotte de soie, savamment peinte comme une dame mahométane de qualité, stupéfait Josseline et elle hésite. Enfin elle se jette dans les bras de l'ancienne Mademoiselle Dupart et lui demande par quelle suite d'événements elle est devenue l'épouse d'un caïd.

— Je vais te narrer mon histoire, dit la belle femme.

Elle commence son récit qu'elle interrompt par-

fois pour poser sa cigarette entre ses lèvres rougies. Son geste fait alors tinter ses bracelets arabes.

— Tu t'en souviens, nous étions quatre enfants. Mon père, petit employé, voyait approcher les fins de mois avec terreur, car son porte-monnaie était trop souvent vide. Sans avenir à Paris, il se décida à accepter une place meilleure dans la Régence. Une fois à Tunis, je continuai à travailler moi-même dans l'espoir de passer mon brevet pédagogique. Mes deux autres sœurs étaient employées dans un magasin; mon frère, clerc dans une étude, gagnait à peine ses vêtements et nous restait à charge. Les fonctions de mon père le mirent en relation avec des indigènes. Quelques-uns nous rendirent visite. A notre tour ils nous invitèrent. Je connus leurs femmes et je comparai les deux civilisations. Chez nous, ma mère s'exténuait aux travaux les plus grossiers et je prévoyais pour moi un sort égal. Enfin, je fus reçue institutrice et j'entrai dans un petit pensionnat. C'était la misère en robe de drap. Dix heures par jour je surveillais de petites siciliennes morveuses. A midi et le soir je devais traverser la ville arabe, car nous habitions près de Bab-Allouch, la porte des moutons. Mon chemin me faisait passer quatre fois devant la boutique d'un parfumeur dans le souk el Attarine. Le marchand était accroupi derrière ses cierges et ses flacons précieux. Devant lui, sur un banc, un musulman d'allure impérieuse et d'une effronterie d'homme riche me dévisageait au passage.

Puis cet Arabe en vêtements somptueux disparut et je regrettai presque son absence. Son attitude m'amusait sans m'avoir offensée. Après quelques semaines il revint chez le parfumeur. Ses yeux de velours sombre ne me quittaient plus. Un soir il me suivit à distance. Le lendemain, à ma stupéfaction, ce fut mon père lui-même qui l'introduisit chez nous avec de grands égards. Il nous le présenta comme le Caïd Alala de Beni-Saada. Avec la générosité des gens de sa race, il nous combla de cadeaux. Puis il repartit pour son caïdat. Les aigres-propos de la misère rendaient ma vie chez mes parents très pénible. Nous mangions peu afin de nous acheter des toilettes, et encore souffrions-nous de la médiocrité de nos vêtements lorsque nous nous comparions aux juives fortunées de la colonie italienne. Très vaniteuse, ma mère se désolait. Le Caïd reparut. On l'invita à déjeuner. Pendant le repas, il me fixa avec une insistance presque insolente. Le soir mes parents me parurent très graves. Une semaine durant ils restèrent taciturnes. Enfin ma mère me confia son secret. Si Alala avait eu l'audace de me demander en mariage. Bien entendu, on lui avait laissé entendre qu'une Française ne pouvait épouser un musulman, et il était parti.

— D'ailleurs, avait expliqué mon père au Caïd, ma fille, très instruite, deviendra professeur. C'est une remarquable situation. Elle ne peut sacrifier sa science à une union pareille.

— Comment, m'écriai-je, vous avez parlé ainsi à Si Alala ? Mais qui donc pourrai-je épouser plus tard ? Un collègue à cent cinquante francs par mois. Et vous croyez que la « science », comme vous l'appellez, me consolera de ma médiocrité. J'aurai un ménage où je balaierais, ferai la vaisselle et soignerai mes enfants en plus de ma profession. Mais c'est à mourir !

— Enfin, que veux-tu donc, me demanda mon père ?

— Je veux que vous écriviez à Si Alala votre acceptation.

— Malheureuse enfant, sais-tu que ce musulman entend te faire vivre, toi, une Française de bonne éducation, dans un harem, en prison, si tu préfères ?

— Tant mieux, dis-je, ainsi j'oublierai jusqu'à la médiocrité de ma vie passée. J'ai trop vu de visages altérés par la pauvreté, les besognes peu lucratives et les soucis. Mon mari, plus beau et plus riche que je n'aurai pu le souhaiter, même en rêve, me suffira. Oseriez-vous comparer ce magnifique cavalier maure à quelque instituteur famélique ? C'est lui que je veux et je sens que je l'aimerai. Écrivez-lui.

Mes parents résistèrent deux jours, pour la forme ; puis ils furent assez adroits pour obtenir que le don nuptial consenti par les usages musulmans à la jeune fille fût transformé en une maison où ils s'installèrent joyeusement.

— Et voici, Josseline, comment tu trouves ta

camarade parisienne dans ce harem, finit Lella Alala, la cigarette au coin de la bouche et les poings sur les hanches.

— Et tu ne regrettes rien, Julienne, interroge Mademoiselle Daville que cette déchéance supposée d'une amie d'enfance attriste ?

— Regretter quoi, s'écrie Julienne, et elle rit grassement. Je suis adorée par mon superbe époux et respectée de mes parents. Je suis riche, obéie de mes servantes et comblée de bijoux par les administrés de Si Alala. Je n'ai pas de préoccupations. Je jouis du soleil et de mes vastes appartements. J'en remercie chaque jour Allah !

— Oh ! mon Dieu, serais-tu devenue musulmane, questionne Josseline désolée.

— Musulmane, mais pourquoi pas ! fait la sceptique Julienne. Je ne m'en porte pas plus mal, au contraire, puisque moi, si maigre autrefois lorsque j'étais une institutrice trotte-menue, me voici avec l'ampleur d'une belle mahométane.

... L'aventure de Julienne étonne Mademoiselle Daville. Elle ne peut concevoir qu'une Française de culture supérieure puisse renoncer à son indépendance. L'énergique Josseline trouve lâche cette mollesse voluptueuse payée par une vie de liberté.

Lella Alala allume une seconde cigarette, s'allonge sur un coussin touareg en cuir gravé et questionne à son tour.

— Et toi, mon amie, es-tu contente de ton sort ?

Tu enseignes, je l'ai appris, les filles de Si Bou-Okkaz. Pourquoi veulent-elles tant apprendre quand moi je m'efforce d'oublier, car la science c'est la connaissance de la douleur et du mal ?

— Nijma et Nefissa Bou-Okkaz apprennent afin de se libérer, réplique sèchement Mademoiselle Daville.

— Se libérer ! Par Sidi Ahmed-Sakkat, mon marabout, les sottés ! Elles ont la chance d'être les filles d'un homme riche et libéral, et elles regrettent sans doute de n'avoir pas le droit de faire cuire leur soupe.

— Excuse-moi, Julienne, dit Josseline piquée par les propos de Lella Alala. Il faut que j'aille les rejoindre. Elles m'attendent.

La femme du Caïd se lève péniblement. Aux derniers rayons du soleil son visage peint effraie presque l'institutrice. Elle cherche quels vestiges de la parisienne ont résisté à l'Islamisme. Tout à coup, d'un ton gavroche, Julienne s'exclame :

— Hé ! Josseline, tu pourrais bien toi-même devenir l'épouse d'un parent de Si Bou-Okkaz. Ah ! Ah ! Cela finira ainsi.

— Oh ! Julienne, proteste la vertueuse Mademoiselle Daville, et comme elle vient d'embrasser son ancienne amie, elle lui demande timidement :

— Alors, vraiment, tu ne souffres pas trop de ta claustration et de l'obligation de vivre seulement avec des femmes qui ne sont pas de ta race et de ton éducation ?

L'épouse du Caïd élude une réponse directe. Elle détend ses bras, fait tinter ses anneaux et ses boucles et dit enfin avec un sourire canaille :

— Il y a des compensations. Adieu.

Lella Alala se tient debout en haut de l'escalier. Sa silhouette se découpe sur le ciel poudré d'or. En arrière d'elle un grand palmier la dépasse et se recourbe au-dessus de sa tête comme un parasol. L'on entend la rumeur de la mer qui bat à la base des remparts sanglants.

Depuis un moment Nijma et Nefissa, impatientes, attendaient Mademoiselle Daville. Le crépuscule assombrissait la campagne et les maisons, devenues bleuâtres, commençaient à se confondre avec le ciel. Si Bou-Okkaz permettait à ses filles ces sorties sous la responsabilité de leur institutrice. Elles descendaient vers la plage. Sans mettre le chembir, ce masque noir, elles s'enveloppaient dans leurs haïcks soyeux à la manière bédouine. Tantôt elles ne montraient qu'un œil et tantôt elles se dévoilaient lorsqu'il n'y avait pas d'hommes sur leur chemin. Elles marchaient ainsi jusqu'aux dunes et s'arrêtaient devant l'eau infinie qui les attirait comme le symbole de l'espace illimité avec ses aventures. Au bord du flot d'autres blancs fantômes erraient. Tournées vers la Méditerranée, ces musulmanes pouvaient offrir sans crainte au ciel et à l'eau leurs visages.

Le grand cimetière de Beni-Saada s'étendait depuis les fortifications jusqu'à la Méditerranée. Les fosses s'enlisaient dans le sable et la mer se lamentait sur les tombes posées sur la plage comme des barques retirées des courses de la vie. Quelques morts n'étaient signalés que par une pierre, qui surgissait de la poussière. Penchées sur les mortes, Etoile et Précieuse cueillaient des fleurs issues d'elles et qui, plus heureuses, s'émerveillaient au soleil. Marjolaines, petites pommes des belladones, fleurs purpurines des aloès, cyllès blêmes, acanthes jaunes, élégants euphorbes, ficoïdes de corail, camomilles rayonnantes, venaient s'associer dans les mains des jeunes filles. Elles les entouraient de « raison », cette plante givrée que les Tunisiens nomment « la glaciale » et sur laquelle une rosée de diamants semble toujours scintiller. Et quand elles avaient formé de gros bouquets, il semblait à Nijma et à Nefissa qu'elles avaient mieux compati au sort de leurs sœurs défuntes.

Ce soir-là, les jeunes filles s'en revenaient, leurs fleurs à la main. Sur les dunes grises elles apercevaient d'autres mahométanes qui, dans leurs haïcks blancs, semblaient des âmes en peine. Un buisson de jujubiers épineux les obligea à un détour. Soudain, un homme surgit des broussailles. La lune frappait au visage Nefissa. L'inconnu regardait la jeune fille avec admiration. Il s'avancait déjà vers

les jeunes filles son képi à la main, quand une voix protesta :

— René! A quoi songes-tu ?

Malgré la remontrance de sa sœur, l'officier demeurait devant elles, la tête découverte.

— Mais enfin, c'est absurde, Josseline, protestait-il.

— Je t'en prie, reprit sa sœur avec dureté, va-t-en. J'ai la confiance de Si Sadok.

Précieuse et René se considéraient avec une surprise émue. A regret le lieutenant se recula, salua profondément et disparut.

Nefissa osa se retourner. Elle vit René posté sur un monticule de sable, qui la suivait du regard. Elle en fut si troublée qu'elle laissa échapper son bouquet.

Elle continua de marcher entre sa sœur et Josseline et elle eut l'intuition que l'officier courait derrière elle et ramassait les fleurs. Etoile cherchait des yeux Hassen sur la plage. Quelquefois elle l'apercevait, mais le jeune musulman, discret, restait à distance. Les promeneuses rencontrèrent encore d'autres femmes. La lune argentait leurs étoffes. Elles paraissaient des revenantes. Sans bruit, elles s'entrecroisaient ou s'éloignaient, tandis que les vagues s'écrasaient sur le sable.

Pour regagner la propriété de Si Sadok, Josseline dut faire traverser à ses élèves une petite place. Un café arabe à colonnades s'ouvrait vers la campagne. Devant sa façade des lanternes pendaient dans un



figuier. Les clients, accroupis sur les nattes, paraissaient sculptés dans du marbre. Ils écoutaient un conteur arabe monté sur une estrade. Cet improvisateur gesticulait avec une longue baguette et narrait de merveilleuses histoires d'amour à ses auditeurs enturbannés.

— Haroun el Rachid, clamait-il, disait un jour : Un peuple entier me doit obéissance, pourquoi les femmes seules me désobéissent-elles et leur suis-je obéissant ?

— Ah ! par Allah, c'est que le pouvoir de l'amour est plus puissant que mon pouvoir royal !

La foule blanche, accroupie sur les nattes que doraient les reflets de vastes lanternes, s'écria en se balançant comme des herbes dans le vent :

— Qu'Allah soit béni !

Le conteur fit tourner son bambou entre les doigts et, lorsque le silence fut revenu, il reprit :

— Jadis vivait dans l'Yémen une femme nommée Léïla. Elle était d'une merveilleuse beauté et son père dit : Je lui donnerai pour époux l'homme qui lui aura fait le meilleur compliment. Tous les poètes accoururent donc autour d'elle et le premier clama :

« Ses sourcils sont un arc que, tel un carquois, son regard fournit de flèches ! »

... Un murmure flatteur traversa les auditeurs du café. S'étant tous inclinés, ils dirent ensemble :

— Que Dieu soit béni qui nous donne de telles compagnes !

Le conteur reprit :

— Après ce poète, il en vint un second, plus illustre. Celui-ci regarda Léïla et parla ainsi :

« Je sens monter en moi une colère lorsqu'elle approche une coupe de ses dents. Pourquoi le verre ose-t-il toucher des perles ?

Je sens monter en moi la fureur lorsqu'elle passe à côté d'un flambeau.

Pourquoi cette torche n'éteint-elle pas sa lueur devant la clarté de mon astre ? »

... Un grondement de satisfaction approuva ce bel éloge et tous les assistants se penchèrent en murmurant :

— Oh ! Mon Dieu ! soyez béni vous qui nous donnez de telles compagnes.

Le narrateur imposa le silence avec sa baguette et, d'un ton chantant, il dit encore :

— D'autres poètes essayèrent vainement de se surpasser. Enfin un arabe très fameux à Bagdad obtint Léïla pour épouse en la complimentant de la sorte :

— La lune du ciel parcourt successivement les étapes du zodiaque ; mais les cœurs de tous les humains sont les étoiles que tu explores tous les jours, ô Léïla !

Une rumeur de plaisir emplit le café et la foule s'écria avec une force accrue :

— Dieu unique ! Dieu omnipotent ! sois célébré pour nous offrir de telles compagnes.

... Voici ce qu'avaient entendu les jeunes filles en traversant la place, et ces paroles se mariaient au bercement du flot.

— Ah! poésie arabe menteuse, se récria Nijma, aussitôt que, dépassant les maisons illuminées, elles se trouvèrent dans la campagne ténébreuse. Oui, menteuse, car tu parais nous célébrer et c'est pour mieux nous emprisonner au fond des patios. Ah! musulmans égoïstes, vous remerciez Dieu de nous aimer comme des objets précieux qu'on serre au coffre-fort.

Au moment de franchir la porte de style mauresque qui marquait l'entrée de Bou-Hadida, les larmes de Précieuse recommencèrent à couler de ses yeux. Elle songeait à Chewki-Nachhal, le mari imposé, et elle avait envie de se jeter dans les bras de Josseline en lui criant :

— C'est un homme comme votre frère que je pourrais seulement aimer!

... Les palmiers du jardin semblaient des colonnes de marbre noir et leurs palmes s'élargissaient en voûtes.

Vers le Sahel, au-dessous des montagnes et au-dessus de la Méditerranée, un feu énorme brillait.

— C'est le ksar menara! Le château du phare romain, dit Étoile, et elle tendait le bras vers l'énorme tour antique où, la nuit, les anciens faisaient brûler des arbres résineux tout entiers afin d'éclairer les navires de Carthage.

— Ce n'est pourtant pas la fête de l'Achoura. Pourquoi donc ce bûcher ? interrogea Nefissa.

Nijma, s'étant retournée vers Précieuse, trouva à sa sœur un visage de Salammbô. Le rougeoiment du ksar Menara donnait aux yeux humides de la jeune musulmane l'éclat des rubis et son visage d'or avait des luisants.

Lorsque Mademoiselle Daville se fut retirée, les deux sœurs élevèrent leurs mains vers la tour incendiée et, tandis qu'Etoile prononçait le nom de Hassen, pour la première fois Précieuse s'écria : René !

*
**

Octobre était venu et les jeunes filles étaient rentrées à Tunis, dans leur maison de la rue Sidi-Mahrez.

Elles terminaient leur déjeuner dans leur chambre, sur une table, et la brune Kemar aux pieds ailés s'empressait autour d'elles.

Malgré son amour pour Hanifa, son mari la laissait manger seule, accroupie devant une midah, large plateau monté sur de petits pieds.

Dans son appartement particulier, M^{me} Pure, également à croupetons devant des plats de terre vernissée, picorait avec les doigts et trempait sa viande dans la sauce au poivron rouge.

Enfin Sadok se faisait servir à part dans une salle à manger installée à l'européenne. Si Bou-Okkaz se repaissait vite. Comme presque tous les musulmans, les repas lui apparaissaient comme une nécessité et il les expédiait rapidement. L'idée de manger en famille, afin de s'entretenir affectueusement avec les siens, ne lui était jamais venue. Chacun se restaurait à l'écart.

Comme les jeunes filles roulaient leurs serviettes, la négresse Hsina passa sa tête grimaçante dans la porte et demanda à Nijma si elle voulait recevoir Esther Bouiakim, la juive.

— Non, répondit la jeune fille; mais, au même instant, une femme jaunâtre à nez pointu poussa Hsina et s'écria :

— Ia! Ia! habibti! Oh! Oh! mon amie! Ia oueldi! Oh! Oh! mon enfant, laisse-moi entrer, j'ai des bonnes petites étoffes à te montrer, des broderies bien jolies, des soieries encore meilleures... Tu vas voir! Apprête tes yeux! C'est la joie que je t'apporte. Et pas cher! C'est donné. Je peux bien y perdre pour te plaire. Tiens! regarde-moi cette pièce pour une blouza! Tu ne pourras pas l'user. Il faudra que tu la donnes plus tard à Hsina qui la repassera aux enfants de ses enfants. Tâte-moi cela! Par Dieu! As-tu jamais touché une telle beauté? C'est le bonheur qui entre chez toi. Tiens, acheté, n'est-ce pas? Je ne remporte rien. Je ne veux pas te faire de la peine. Tu as envie de ces takritas! Garde-les!

Esther Bouiakim est toujours satisfaite de se dépouiller. Je te vendrai ma coufia de tête et mon séroual si tu l'exigeais. Il faut être dévouée.

La commissionnaire juive sortit encore d'une couffin des pièces de soie et des vêtements. Elle les étala sur le tapis en trottant tout autour sur ses bas et, avec une feinte admiration, elle reprit :

— Ah! mon Dieu! Je ne croyais pas moi-même que je pourrais offrir de telles occasions. Vraiment, je suis jalouse de l'éclat de ces foulards. Pourrai-je m'en séparer? Qu'ils sont brillants! Et ces broderies, c'est du travail de Djins! Non! Non! Des doigts humains ne pourraient pas tracer ces dessins! Ah! plus je les contemple et plus je regrette d'être obligée de les céder. Ai pitié de moi. Ne prends pas toutes mes marchandises, mais choisis.

La bédouine était rentrée dans la chambre et s'était jetée sur le sol, tout de son long, afin de mieux examiner les tissus. Hsina, assise, avait drapé sa tête fuligineuse avec les étoffes les plus vives et son rire naïf sonnait comme une cloche.

D'abord, Etoile et Précieuse avaient dédaigné le boniment de la juive. Puis, peu à peu, Esther Bouiakim les avaient amusées. Avec son hennin pointu et ses vêtements à l'arabe d'un blanc devenu jaunâtre, cette femme distrait parfois la monotonie de leurs journées, aussi finissaient-elles par acheter des objets dont elles n'avaient pas besoin. Chaque harem avait ainsi sa commissionnaire attitrée. Ce

colporteur touchait un bénéfice des deux mains. Le marchand du souk qui lui avait confié des pièces de soie récompensait la juive, et celle-ci, de son côté, exagérait les prix afin de gagner sur ses clientes.

Esther Bouiakim, malgré ses grimaces et ses exhortations, risquait de remporter son étalage, lorsqu'elle eut l'idée de montrer un flacon ciselé et doré. Elle le tint respectueusement à hauteur de son nez pointu. Cessant de crier, elle le balança avec les signes de la plus profonde vénération et murmura :

— De l'atre Fechouche! De l'essence du Bey! de la pure! Par Dieu, je le jure. Sentez.

Elle déboucha la longue fiole et la fit respirer :

— Délicieux! C'est vrai, dit Etoile.

— Cela n'est rien de sentir ainsi, tends ta main, Nijma.

Esther déposa une goutte et frotta l'épiderme afin d'étendre le parfum.

— Exquis, dit à son tour Précieuse.

— Le plus célèbre parfumeur du souk el Attarine l'a préparée lui-même avec l'ambre, le musc naturel, la civette, l'essence de jasmin et l'essence de rose.

— Je l'achète, dit Nijma.

A peine la jeune fille avait elle saisi le flacon qu'elle en versa la moitié sur son cou et dans son mouchoir.

— Ia fssoussi! Ia! Ia! Oh! mes prunelles, que

voyez-vous ! Non ! Vous n'avez jamais rien aperçu de si merveilleux, s'écria la juive. Ah ! voilà un mouchoir odorant qui te coûtera cher, magnifique Etoile !

Kemar enthousiasmée s'était relevée et dansait en claquant des mains et en faisant avec ses lèvres les you you stridents par lequel les musulmanes manifestent leur enthousiasme.

— Par notre Seigneur Abd-el-Kader, tu es une houri magnifique, dit la négresse en venant respirer sur sa jeune maîtresse cette odeur à cinquante francs le gramme.

— Si Mademoiselle Daville avait été là, son économie française t'aurait valu une jolie réprimande, fait Nefissa.

— Bah ! tant pis ! Peut-être comprendrais-je cette vertu si je sortais et si j'achetais chaque jour. Tiens ! A ton tour, Précieuse, je veux t'embaumer.

Ayant brandi la fiole, Nijma acheva de la vider malgré les protestations de sa sœur.

Lune et Belle-de-Nuit bondirent émerveillées. La bédouine ayant pris une darbouka sur une étagère tapa sur la peau sonore de ce tamtam et tourna sur elle-même tandis que la négresse chantait triomphalement. La juive avait croisé ses mains crasseuses et considérait cette scène. Quand elle crut le moment favorable, elle sortit un étui de son panier et le proposa :

— Maintenant que vous voici parfumées comme

des princesses, il faut vous frotter le visage et les cheveux avec cette pommade. C'est la Chenouda d'ambre. Qu'on m'égorge si elle contient du benjoin. Elle vous aidera à conserver la bonne odeur. Ce que j'en dis, c'est dans votre intérêt. Hâtez-vous !

Mais les jeunes filles ayant payé de toute leur bourse un instant de prodigalité, renvoyèrent Esther Bouiakim.

... Le grand patio de marbre de la maison de Bou-Okkaz était retombé à son silence habituel. Seul le jet d'eau y sanglotait parmi les roses et les jasmins. De temps à autre, les pigeons de la mosquée Sidi Mahrez, dont les coupoles dominaient la cour, venaient s'abattre sur le dallage en roucoulant.

Lella Zakia avait ouvert la porte de sa chambre. Accroupie sur un coffre vert et or et vêtue d'une djebba violette, elle ne bougeait pas et semblait à peine respirer. Ses énormes yeux luisaient dans sa face cireuse. Au-dessous d'elle, sur une natte, Fathouma la chouette imitait la pose bouddhique de sa maîtresse, bras croisés, regard perdu. Ainsi, chaque jour, lorsqu'elles en avaient terminé avec leurs occupations ménagères, M^{me} Pure et sa servante, pétrifiées, attendaient que les heures s'écoulassent.

Dans sa chambre, Tranquillité, allongée sur un divan, fumait le narghileh. Sur les charbons brûlants elle avait déposé une pâte de tabac sucré qu'elle aspirait à travers l'eau de jasmin.

Etoile et Précieuse s'étaient mises à revoir leur cours de littérature française.

... Tout à coup des pas virils troublèrent le silence. Nijma et Nefissa s'interrompirent de lire et se levèrent. Leur père, le fez enfoncé sur son front soucieux et les mains derrière le dos, s'avance lentement. Il s'arrête devant ses filles, redresse sa taille voûtée et, brusquement, dit à Nefissa raidie contre les faïences de la muraille :

— Depuis trois mois je ne t'ai pas reparlé de Si Chewki Nachhal parce que je ne l'avais pas revu. Mais il a chargé sa mère Lella Aïcha d'une pressante démarche. Cette dame t'aurait, paraît-il, rencontrée dernièrement au hammam et tu l'as charmée.

Précieuse sent le sang lui sauter du cœur au visage.

— Ah ! mon père, comment peux-tu accepter, sans en être offensé, une telle demande. Eh quoi, parce que la mère de Si Nachhal a épié ma nudité au bain maure, tu sembles flatté ?

L'apostrophe de sa fille déconcerte Bou-Okkaz.

— En quoi serais-je humilié ? Je sais bien que dans nos familles ce n'est pas la coutume de nos femmes de se rendre au hammam pour choisir les épouses de leurs fils. Mais puisque le hasard seul a fait que tu t'es rencontrée avec Lella Nachhal, je ne saurais lui en vouloir.

Nefissa, pourpre de honte, songeait à la curiosité de cette mère venant inspecter son corps afin de le

vanter à son fils ainsi que cela se pratiquait dans le bas peuple.

Afin de la calmer, Sadok lui vanta l'ancienneté de la famille de Chewki.

— Si Nachhal est un beldi comme nous, assurait-il. C'est même un beldi andalou et il conserve un précieux legs de ses ancêtres, la clef du palais qu'ils habitaient à Grenade. Jamais moi, un bourgeois citadin de vieille souche, je n'aurais voulu te marier à un maghzeni. Ce monde des fonctionnaires musulmans plus ou moins corrompu par la fréquentation des européens me déplaît.

Si Nachhal, dont la douceur et la délicatesse me sont connues, m'a déclaré qu'il accorderait à son épouse les libertés compatibles avec la décence.

Précieuse soupira et dit :

— C'est-à-dire que mon seigneur me permettra de rendre visite chaque mois à ma famille et à mes proches parentes.

— Tu recevras aussi tes amies ! Que réclames-tu encore ? Parle, je transmettrai ta demande.

La jeune fille avait renversé sa nuque contre les faïences persanes. Ses mains brûlantes collées aux froides céramiques, elle évoqua son rêve d'une vie libre avec un homme comme le lieutenant Daville et elle répondit sombrement :

— Mon père, qu'il soit fait suivant votre volonté.

Si Bou-Okkaz avait croisé les bras et considérait avec pitié sa fille. Les paupières closes et les lèvres

serrées, Nefissa imaginait Chewki solennel et onctueux comme un cheikh de la grande mosquée.

— Ainsi, tu l'acceptes, dit enfin Sadok.

Elle acquiesça de la tête avec langueur, puis soudain elle reprit avec vivacité :

— Je ne l'accepte qu'à la condition d'être sa seule épouse.

— C'est entendu.

Sadok se retirait lentement lorsqu'en passant devant la porte sur la rue, celle-ci fut poussée et un jeune homme apparut. Il en fut si étonné qu'à la première seconde il s'imagina qu'il se trouvait en présence de Chewki. Quoique celui-ci fût appelé à devenir son gendre, il l'eût frappé s'il avait voulu pénétrer dans le harem.

Hassen le saluait.

Son émotion avait pâli Sadok. Se penchant vers l'étudiant, il lui parla précipitamment à l'oreille et le laissa stupéfait. Les larges sourcils de Si Mokrani remontèrent sur son front. Enfin, il leva la main d'un air de pitié dans la direction du vieillard et il s'achemina vers l'appartement de ses cousines.

A la vue de son fiancé, les yeux de Nijma scintillèrent de bonheur et elle lui dit :

— Oh ! toi ! toi ! Hassen. Enfin ! Réveille la morte. Ressuscite-là ! Il la pressa tout entière dans ses bras, ce qu'il n'avait jamais osé, et la laissa palpitante comme une hirondelle tombée dans la main d'un oiselleur.

— Mais qu'as-tu? Qu'as-tu, dit-elle, lorsqu'elle remarqua l'air accablé de son fiancé?

— Ce que j'ai, petite Etoile? Dois-je te le dire? Tout à l'heure, Si Sadok, au moment où je pénétrais dans le patio, a paru si effaré de me trouver devant lui qu'il m'a chuchotté :

— Fais tes adieux à Nijma. Sa sœur va se marier. Il n'est plus bon qu'un homme entre dans mon harem.

Apitoyée par le saisissement de sa sœur, Nefissa expliqua qu'elle pensait connaître le mobile de cette interdiction. L'autre matin, Hanifa, croyant être plaisante, avait dit à Si Sadok combien Hassen lui semblait fier et beau et elle le félicitait d'avoir un tel gendre. Tandis qu'elle causait, Si Bou-Okkaz avait changé d'expression. Sans aucun doute il redoutait en Hassen un rival possible. Et Précieuse, sceptique, ajouta :

— Hanifa, oisive et égoïste, n'aime de son mari que les cadeaux qu'elle reçoit. Notre pauvre père le sait et se défie d'une aventure possible.

— En tout cas, ce ne sera pas avec moi, répondit Hassen en souriant. Je suis d'ailleurs certain que si, pour gage d'amour, je demandais à Lella Hanifa de m'aimer comme une Française, en proclamant sa tendresse à mon bras, dans la rue, elle aurait vite fait de me renvoyer. Mais nous, Nijma, c'est ainsi que nous nous aimerons!

Toujours adossée aux céramiques de la muraille, Précieuse eut une expression d'incrédulité :

— Pour vivre comme tu le réclames, il faudrait se séparer des siens.

Le jeune homme s'était redressé brusquement. Il fixa sa fiancée et répartit :

— Si ma famille voulait m'empêcher de vivre comme un civilisé, eh bien ! je me séparerais d'elle.

— Ia machoukti ! machoukti ! Oh ! mon amour ! mon amour ! Que dis-tu, s'écria Etoile, à la fois désolée et transportée. Elle allait saisir les mains de Mokrani et les baiser dans la paume quand il les retira vivement :

— Oh ! non ! Non ! Pas ce baiser de servage, mon amie, et il posa ses lèvres sur le front de Nijma. Précieuse les regardait l'un et l'autre et elle dit encore :

— Vous n'avez pas encore compté avec l'opinion publique. Voyons, Hassen, feras-tu sortir Nijma costumée comme une Parisienne dans les rues à la face des milliers de musulmans ?

— Je sais qu'en agissant ainsi je serai l'un des premiers hommes de ma race à donner cet exemple. Mais il faut qu'il soit donné, fait résolument l'étudiant en médecine.

— Tu parles ainsi parce que tu sais qu'il se passera plus d'un an encore avant ton mariage.

— Entendrais-tu par là que je fais à Nijma des promesses irréalisables, proteste le jeune homme ?

— Non ! tu parles selon ton cœur, mais ne tentes-tu point une révolution impossible ? Les préjugés d'un peuple qui insulte une musulmane dès qu'il lui aperçoit la figure me font craindre pour Nijma les pires outrages. Sache-le, quand nous sortons en landau et qu'un hasard soulève le rideau, les arabes du commun, que dis-je, même des beldis des meilleures familles, pris de fanatisme, sautent à la portière et nous crient :

— O chiennes ! O les dernières des dernières ! cachez-vous !

Tu ne peux l'ignorer, Hassen, nos coreligionnaires, si réservés avec les européennes, ne savent pas toujours nous respecter quand nous passons voilées dans les rues.

-- Je connais les tares de notre société, avoue tristement l'étudiant.

Encore si les maris accompagnaient leurs femmes voilées, ils les préserveraient des insultes. Mais, chose admirable, un époux bien élevé ne peut pas marcher à côté de sa femme dans la rue. Ce serait la désigner à ses amis et exciter leur curiosité malsaine. Non, il faut, lorsqu'un couple doit se rendre dans une maison de parents, que l'homme chemine de son côté et la femme du sien, afin de satisfaire à l'usage.

Les mains levées, Hassen attestait l'absurdité de toutes ces coutumes. Habitué à parler librement avec

ses cousines élevées dans la franchise des choses de l'amour, comme toutes les musulmanes, il reprit :

— Je sais aussi que la séparation absolue des sexes développe une vraie folie passionnelle chez quelques jeunes gens. L'amour est leur seul but, leur seule obsession. La vue d'une mahométane sous ses haïcks les met hors d'eux-mêmes. Ils se forgent aussitôt un roman. De leur côté, les femmes s'ennuient dans la solitude des harems désertés par les maris pendant le jour. Les yeux collés aux moucharabiehs, les moins honnêtes voient dans les jeunes hommes qui passent des amants possibles qui rompraient la monotonie de leur journée de paresse. Aussi, quelquefois, une vieille femme complice se trouve-t-elle sur le chemin d'un musulman de noble prestance et lui fait comprendre que sa maîtresse serait heureuse de le voir.

Pendant ce temps, les maris, occupés à leurs affaires, sont rassurés par la réclusion de leurs épouses. En tout ceci, il n'y a pas l'ombre de la sincérité. La noble confiance des européens pour leurs femmes nous est un sentiment inconnu.

... Nijma se blottissait contre son fiancé lorsqu'un nuage voila le soleil. Le patio devint gris et des gouttes d'eau tintèrent sur le dallage. Les pigeons de la mosquée dérangés par l'averse allèrent s'abriter sous les roses et roucoulèrent langoureusement.

— C'est l'automne ! Comme nous voilà loin déjà des jours radieux de Bou-Hadida, où je me parfu-

mais avec les limons que tu me cueillais, regrette Nijma.

— Encore un hiver, encore un printemps, et nous serons l'un à l'autre pour toujours, dit l'étudiant en saisissant les petites mains de sa fiancée. Il les porta à ses lèvres et s'écria :

— Jamais fleurs n'embaumèrent comme elles.

Les jeunes filles rirent de bon cœur en songeant à l'âtre fehouche d'Esther Bouiakim, répandu si libéralement sur elles.

— Pourquoi vous moquez-vous de moi, demandait-il étonné?

Elles ne voulurent pas lui avouer le motif de leur hilarité. Etoile lui dit seulement :

— Nous ne te savions pas si poétique. La science des médecins, d'ordinaire, n'emprunte pas un tel langage.

La bédouine et la négresse, que les jeunes filles avaient éloignées, reparurent à cet instant. Kemar montrait ses dents éblouissantes et avançait sur ses pieds nus en dansant.

— Puisque tu es un toubib, un savant, Sidi Hassen, enlève-moi le croissant de lune qui marque mon front.

— C'est malheureusement impossible, Kemar. Tout ce que je puis te conseiller, c'est de faire tatouer, au-dessus du croissant, une étoile. Ainsi tu porteras les armes heylicales sur ton front.

La bédouine éclata de rire et reprit :

— Tu saurais peut-être mieux blanchir Belle-de-Nuit. Non ! Pas même cela ? Pourquoi retournes-tu donc à Paris, ô Seigneur ?

Hassen modeste lui répondit :

— C'est vrai, Kemar, ma médecine peut encore bien peu de chose, mais peut-être Paris pourra-t-il davantage sur moi-même. C'est cela que j'ai été apprendre.

Comme Lune ne comprenait pas, elle rit plus fort. Soudain une ombre passa devant la porte et une voix gronda ,

— Fais silence, Kemar !

S'étant retourné, l'étudiant aperçut M^{me} Pure. Déjà la vieille dame fuyait, pelotonnée dans ses haïcks. Chaussée de bas blancs, elle trottinait derrière les colonnes du patio. Elle se jeta enfin dans sa chambre que vint fermer Fathouma la chouette.

Cette apparition avait glacé les jeunes gens. Enfin Hassen, dont la haute taille dominait sa fiancée, se pencha sur elle avec tendresse.

— Il faut nous séparer, petite Etoile ! Nous séparer pour de longs mois. Dans une semaine, je serai à Paris. Sois vaillante. Nous approchons du bonheur. Adieu !

L'émotion remplissait les yeux de Nijma de grosses perles qui tombaient sur sa blouse à petits bouquets roses.

Une dernière fois Hassen et Nijma s'étreignirent. Précieuse observait mélancoliquement le contraste

de son cousin en jaquette et de sa sœur en ce costume oriental que portaient déjà les femmes de Bagdad sous le khalife Haroun-al-Raschild.

Mokrani sortit à reculons afin de garder plus longtemps dans les yeux l'image exquise de son amie. Comme il allait disparaître, elle tendit ses bras vers lui et son visage devenu blanc comme la soie de ses vêtements, elle lui dit plaintivement :

— O ma vie, tu m'abandonnes !

A son tour, il leva les mains dans sa direction et répondit :

— O mon cœur, je te laisse ici !

Quand Si Mokrani fut parti, il sembla que la nuit obscurcissait le harem, et Nijma et Nefissa pleurèrent.

Les fiançailles prochaines de Nefissa avec Si Nachhal et le départ de l'étudiant rassérènent Sadok. Souvent il réunit ses filles après leur déjeuner, les entretient aimablement et manifeste le désir de leur être agréable.

Si Bou-Okkaz n'est pas un méchant homme. Il aime ses enfants. Il les voudrait heureux, mais suivant les règles de la tradition. La tristesse des jeunes filles le désole. Il ne la comprend guère et il cherche les moyens de les distraire.

— Vous plairait-il de sortir en voiture avec Mademoiselle Daville, leur propose-t-il un jour que leur

institutrice arrivait de son allure rapide pour leur donner sa leçon quotidienne.

— Pourquoi Nijma et Nefissa ne me rendraient-elles pas une visite chez moi, offre Josseline ? Je puis vous assurer, Si Bou-Okkaz, que je veillerai attentivement sur elles.

— Chère Mademoiselle, ma confiance en vous est absolue, répond courtoisement Sadok. Je vous autorise donc bien volontiers à conduire mes filles dans votre maison.

Bien souvent, Nijma et Nefissa avaient désiré se rendre chez Mademoiselle Daville. Jamais elles n'étaient entrées dans un appartement français, et la même curiosité qui attire les européennes dans les harems leur faisait souhaiter l'entrée de la maison de Josseline.

Avec le prompt enthousiasme de la jeunesse, elles oublient leurs motifs de tristesse, remercient leur père et suivent l'institutrice. Leur voiture, après avoir sinué à travers des ruelles blanches, s'arrête place des Moutons, devant une maisonnette crépie de rose. Des poteries de Nabeul rangées sur la terrasse contiennent des œillets rouges dont les gerbes débordent le muret.

— C'est ici, dit Josseline satisfaite.

La porte refermée, les jeunes filles montent pour la première fois un escalier de bois. Accoutumées au marbre et aux céramiques, elles s'amuse-

lement à faire vibrer le chêne en le talonnant. Elles le touchent ensuite et disent :

— Comme cela doit coûter cher ! Nous savons qu'il n'y a pas d'arbres en Tunisie. C'est gai sous le pied. Cela vibre !

Dans la chambre de Josseline, elles s'exclament sur la clarté diffusée par les rideaux de mousseline qu'elles vont toucher. Elles aperçoivent librement le quartier faubourien arabe qui ressemble à un village du sud avec ses maisons à terrasses cintrées et sa mosquée d'el Aoua, de l'Air, dressée au-dessus de la Sebkhra sedjoumi, le chott salé.

— Et vous regardez à votre croisée autant que vous le désirez, questionne Nefissa ?

— Autant que je le veux, non, car je suis très occupée, Précieuse. Songez-y, je suis pauvre et je dois préparer nos repas, travailler pour vous, lire, écrire.

Nijma s'était assise sur une chaise placée entre la fenêtre et prenant sur une table un livre que des signets marquaient, elle dit :

— Je m'imagine que je suis Mademoiselle Daville. Ah ! je serais trop heureuse de donner ma fortune pour vivre à votre manière, Mademoiselle. A cette déclaration, Josseline sourit, embrasse affectueusement la jeune fille et la fait passer dans sa salle à manger. Cette pièce, meublée d'un buffet vaisselier, d'une pannetière provençale, d'une table cirée et de sièges antiques aux dossiers ouvragés, étonne davan-

tage les jeunes musulmanes qu'un salon, car la salle à manger n'existe guère chez les arabes, même les plus aisés. Ils prennent habituellement leurs repas dans leur chambre à coucher.

Des gravures et deux estampes en couleur se détachent sur la tapisserie verte.

Nefissa interdite s'arrête devant une panoplie d'armes de guerre surmontée d'un képi de tirailleur troué par une balle.

— La coiffure de René pendant la campagne du Maroc, explique simplement Josseline.

— Mais il aurait pu être tué, votre frère, s'écrie Précieuse en rougissant d'émotion.

— Ainsi vous dînez chaque jour ici, en tête-à-tête avec M. Daville, dit Nijma ?

— Nous ne sommes pas toujours seuls. Quelquefois des officiers, amis de René, acceptent notre modeste hospitalité.

— D'autres officiers ! Et vous n'êtes pas gênée, Mademoiselle ?

L'institutrice amusée répond :

— Si vous étiez habituées chaque jour à fréquenter les hommes comme ceux-ci sont accoutumés à nous voir, cela vous semblerait aussi ordinaire que d'approcher vos parents.

— Hélas ! Nous sommes de petites sauvages, confesse Nijma.

Elle achève à peine de parler qu'un bruit de pas ébranle l'escalier. Il semble même qu'on saute quatre

à quatre les marches. Mademoiselle Daville se précipite vers la porte et crie :

— N'ouvrez pas, René ! Mais déjà l'officier l'avait poussée. Il s'arrête interdit. La beauté des visiteuses l'émerveille. Il salue profondément.

Sa sœur irritée lui dit :

— Comment ? toi ? Je te croyais à tes marches d'épreuves. J'ai promis à Si Sadok...

— Mesdemoiselles, je vous demande mille fois pardon de ne pas être encore en route sous le soleil et dans la poussière, ainsi que l'espérait ma sœur. Mon indiscretion n'est pas préméditée, croyez-le bien.

D'un mouvement instinctif, Nijma et Nefissa avaient mis le bras devant leur visage. La première, Étoile l'abaisse et il lui semble qu'elle remporte une victoire sur elle-même. C'est la première fois de sa vie qu'elle affronte la vue d'un étranger.

Précieuse est plus longue à descendre ses mains de sa figure. La fausse pudeur développée en elle par les mœurs mahométanes lui laisse croire qu'en montrant sa face, c'est sa nudité qu'elle offre aux regards d'un homme.

Josseline courroucée prie encore son frère de se retirer, mais celui-ci dit gaiement :

— Voyons ! Voyons ! petite sœur, serais-tu devenue plus musulmane que ces demoiselles ? Je suis certain qu'elles n'exigent pas ma retraite. D'ailleurs, ma pauvre Josseline, le hasard a voulu que je les

voie et maintenant il me serait bien impossible d'effacer de ma mémoire des figures aussi exquises.

— Je vous en prie, Monsieur, restez, dit Nijma, en étouffant les battements de son cœur et en se donnant des airs d'aisance.

Mademoiselle Daville, désolée, doit renoncer à chasser son frère.

— Si je savais vous contrarier, Mademoiselle, reprend René en s'adressant à Nefissa si troublée qu'elle maintenait un pan de son haïck devant sa bouche, je partirais immédiatement.

— Pardonnez-moi mon émotion, lui répond-elle. C'est un grand événement dans ma vie de me rencontrer ici pour la première fois avec vous.

— Pauvre petite, pense René, et il se reproche presque sa brutale invasion. Mais Précieuse a relevé la tête et son charme éblouit l'officier. Cette jeune fille suprêmement affinée représente pour René la beauté un peu mystérieuse des orientales. Les héroïnes des légendes arabes, les princesses lointaines de Mossoul ou de Bagdad revivent en elle.

— Je connais votre nom par ma sœur, Mademoiselle, et nul mieux que vous ne le mérite. Maintenant que je vous connais, j'ose l'assurer, vous êtes Précieuse entre toutes, dit le lieutenant en donnant à sa voix de tendres inflexions...

Alors Nefissa ose regarder l'officier. Svelte en son dolman bleu de ciel, la physionomie de René évoque un poète plutôt qu'un soldat. C'est par amour pour

l'épopée qu'il a demandé du service aux tirailleurs. Il s'est promené au Maroc, sous les balles, la cigarette à la bouche, et tandis qu'on le croyait occupé à défendre sa vie, l'épée au fourreau, il s'extasiait sur la splendeur de la campagne africaine. Le soir, de retour au camp, il écrivait à sa sœur des lettres où il parlait en peintre du pays et des hommes, mais il oubliait la guerre.

— J'ai un aveu à vous faire, Mademoiselle Nefissa, dit-il, ce n'est pas aujourd'hui que je vous rencontre pour la première fois. Ma sœur voulait me renvoyer tout à l'heure. Elle oubliait que je vous avais croisée un soir de clair de lune à Beni-Saada et vous n'êtes pas de celles qu'on oublie jamais.

Précieuse ignore les façons galantes d'un Français et naïvement, elle voit une déclaration dans le langage de l'officier. René ne l'a pas oubliée. Il l'aime. Le cœur de Nefissa se gonfle, devient énorme dans son étroite poitrine. Avec la fougue d'une musulmane passionnée, la jeune fille est prête à crier qu'elle aime René. Ce lieutenant ne lui semble-t-il pas représenter tout ce qu'il y a de tendresse, de poésie et de courage dans l'amour ? Elle se contraint pourtant dans son exaltation intérieure. Mais elle lui avoue qu'elle-même l'avait aperçu sans qu'il s'en doutât, quand il venait chercher Josseline à Bou-Hadida. Nijma et elle, cachées dans le moucharabieh, le voyaient sur la route.

— Ah ! par exemple ! Vous m'en voyez tout confus,

répond-il. Ces fenêtres grillagées sont une bien terrible invention pour nous autres, pauvres hommes. Ne nous sachant pas observés, trop souvent nous devons paraître grotesques. D'un autre côté, ces entrelacs nous privent du plaisir d'apprécier les teints de perle ou d'ambre des gracieuses musulmanes.

— Je t'en prie, mon frère, tais-toi, proteste l'institutrice que désole cette conversation.

— Voyons, Josseline, tu ne m'empêcheras pas de déclarer à ces demoiselles que leur claustration a ce merveilleux résultat d'affiner leur beauté. Nos Françaises, avec leurs teints hâlés ou roussottés par le vent, la pluie et le soleil, ne pourraient pas soutenir la comparaison. Et laquelle de mes compatriotes oserait comparer ses sourcils et ses cils à ceux de Mesdemoiselles Bou-Okkaz? Et quelles finesses d'attaches! Les orientales ont des mains de fées!

— Tu m'as beaucoup contrariée aujourd'hui, René, fait Mademoiselle Daville. Puisque la voiture est revenue, nous allons partir.

— Pardonne-moi, Josseline, mais ne m'oblige pas à mentir, ce que je ferais si j'exprimais des regrets pour avoir poussé trop brusquement la porte. J'y aurais perdu un souvenir de beauté ineffaçable. Aussi, mesdemoiselles, je forme des vœux pour que votre société musulmane se modifiant, je puisse aller vous présenter mes hommages. Croyez-le, ce jour-là,

tous les officiers de nos garnisons françaises demanderaient du service en Afrique.

— René! René! je suis de plus en plus mécontente de toi. Tu rends ma tâche impossible, se plaint Mademoiselle Daville, et elle pousse vers l'escalier les jeunes filles amusées par ce différend fraternel.

Le lieutenant incliné serre les petites mains qui s'offrent à lui.

Avec la franchise d'un enfant, Précieuse lui dit : — Je garderai, quant à moi, un souvenir ineffaçable de cette entrevue qui m'a fait connaître un Français... et peut-être le dernier!

— Pourquoi désespérer ainsi, Mademoiselle Nefissa, dit René?

— Pourquoi? Parce que mon père m'a fiancée avec un inconnu que je déteste... surtout après cette après-midi, finit-elle lentement.

Atterrée par cette déclaration, Josseline chasse vivement devant elle ses élèves et commande au cocher de les ramener chez Si Bou-Okkaz.

Demeuré seul, les coudes sur la table et sa tête entre les mains, René songeur ne rit pas de la naïve petite orientale et il répète tout bas :

— Précieuse! Précieuse! Pauvre chère petite Précieuse. Elle sera victime de sa société. Mais que faire pour elle? Rien... non, rien!

Et l'officier rêvant de plus en plus profondément,

des projets chimériques s'échafaudent dans son esprit.

*
**

Aussitôt que les parents de Chewki Nachhal avaient été avisés de l'acceptation de leur demande, ils s'étaient rendus avec empressement chez Sadok. Les hommes réunis avaient écouté la lecture de la Fatha, c'est-à-dire des premières sourates du Coran, et s'étant placés sous cette bénédiction, ils avaient discuté le contrat.

Chewki, sur les récits enflammés de sa mère Aïcha, s'était pris d'une passion violente pour Nefissa.

Précieuse cachait sous une indifférence voulue son hostilité pour Nachhal. Elle savait l'impossibilité d'un mariage avec René Daville, aussi se résignait-elle à subir Chewki. Mais, tandis qu'impassible, ainsi qu'il convenait à une fille bien née, sa mère Zakia la croyait ravie d'avoir bientôt un époux, un feu intérieur la brûlait. Si Chewki avait pu être averti des pensées de la jeune fille, effrayé, il eût retiré sa demande. Mais il ne savait rien ou plutôt sa mère Lella Aïcha, après chacune de ses visites au palais de Bou-Okkaz, lui célébrait la grâce de Précieuse.

Et le jeune homme se mourait d'impatience.

.....
... Deux semaines après le Mouled, la naissance du Prophète, à midi, des chants éclatent dans la rue

Sidi-Mahrez, et Nijma, s'étant précipitée dans le moucharabieh qui formait encorbellement sur la chaussée, aperçut un cortège de servantes voilées et de portefaix en cachabiahs rayées qui portaient des corbeilles. En tête de cette procession, les femmes aux figures cachées par le chembir sombre semblaient des pénitents. Elles brandissaient des khamsas enflammés, de ces cierges symboliques à cinq branches. Les flammes de ces khamsas et les chants lugubres de ces musulmanes anonymes sous leurs voiles, évoquaient beaucoup plus une procession de la sainte Inquisition allant procéder à un autodafé qu'une cérémonie de fiançailles.

M^{me} Pure et M^{me} Tranquillité attendent dans le grand salon à coupole de stuc ajouré l'arrivée des cadeaux traditionnels. Elles ont obligé Nefissa, parée de soie blanche brodée de bouquets d'or, à s'asseoir sur un banc arabe au milieu de la salle. Bientôt les servantes de Si Nachhal montent l'escalier. Elles apparaissent sous les colonnades torsadées du patio, leurs cierges au poing. Elles avancent sur une double rangée en psalmodiant, et semblent des religieuses conduisant en terre une de leurs compagnes. Lella Zakia les invite à entrer. Chacune d'elles dépose le paquet dont elle était chargée. La première va mettre aux pieds de la fiancée une natte de Nabeul roulée et couverte d'un drap pourpre. Au milieu de la natte se trouve du henné en feuilles. Puis quinze domestiques vêtues

de blanc comme des nonnes déposent quinze pains de sucre décorés d'enluminures et de fleurs. Ils symbolisent la douceur et l'abondance des fiancés.

Avec respect une vieille musulmane s'agenouille pour placer sur le tapis une corbeille d'argent contenant un plateau d'or rempli d'une pommade rousse formée avec les feuilles du henné, de l'huile vierge et de l'eau.

Par ce don, Nachhal signifiait à la jeune fille, sa fiancée, qui jusqu'alors s'était abstenue de se colorer les cheveux et de se farder, que dorénavant le droit d'employer les artifices pour plaire à son mari lui appartenait.

Deux fillettes costumées d'azur s'avancent à leur tour avec deux coffrets d'argent d'un travail patient. Les orfèvres juifs ont œuvré ces cassettes ornées d'ogives et d'entrelacs.

Les yeux de Zakia scintillent de curiosité. Ayant ouvert les coffrets, elle trouve dans le premier des takritas lamées d'or, destinées à couvrir les cheveux de Nefissa. Au milieu de ces soieries la vieille dame remarque le don nuptial, quatre mille francs en louis tunisiens.

Ce n'est pas là le prix d'achat de l'épouse, mais une somme accordée à la fiancée même, comme garantie de la constance de son mari. Si Nachhal divorçait, cette somme serait perdue pour lui.

Tranquillité, que son embonpoint alourdit, s'ap-

proche de la seconde cassette en forme de reliquaire. Elle en tâte les arabesques ciselées, soulève le couvercle doublé d'une glace et jette un cri d'admiration. L'intérieur, divisé en compartiments, renfermait des flacons de bohême remplis des essences les plus exquises : rose, jasmin, violette, âtre fechouche. Un casier était garni d'ambre et un petit yatagan d'or, enfermé dans une gaine de velours, devait servir à enlever le henné après son application. Hanifa met à son poing ce ravissant cimenterre qui ne devait jamais traverser qu'une pommade. Aussitôt Kemar la bédouine, Hsina la négresse et Fathouma la chouette, formées en rond autour des présents, claquent en mesure des mains et entonnent un couplet en l'honneur de Chewki :

« Les bienfaits du glorieux Nachhal tombent à grosses gouttes. Le torrent de ses largesses inonde la ville ! Par Allah ! cet homme unique est chargé d'offrandes comme un dattier de ses régimes ! Oh ! que Dieu augmente sa chance ! Lui fortuné, c'est le bonheur pour nous. »

... Lella Zakia est obligée d'interrompre ses servantes. Malgré ses ordres, Lune bondit sur les orteils et pousse des you ! you ! stridents que répètent après elle toutes les domestiques de Chewki. M^{me} Tranquillité remet son yatagan au fourreau et trouve au fond de la cassette des bagues arabes à grosses gemmes et une montre d'or entourée de diamants.

— Est-ce tout, demande M^{me} Pure qui ne semble

pas satisfaite. La vieille dame cherche la pièce d'or de cent francs que les fiancés offraient autrefois. Cette monnaie était placée dans la paume de la jeune fille pendant l'application du henné et, le jour du mariage, l'époux aimait poser ses lèvres sur cette partie vierge de teinture.

— Je ne trouve pas la pièce, dit enfin Hanifa.

— Ia! Ia! J'en étais sûre. Tout se francise aujourd'hui. Je croyais mon gendre un beldi plus respectueux de nos usages. Par Sidi Ahmet-Sakkat, il m'afflige.

Mais la désillusion de M^{me} Pure n'émeut pas Hanifa et paraît plutôt satisfaire Nefissa car un mince sourire éclaire sa figure jusque là inerte. Dieu unique! Serait-il vraiment possible que Chewki fût un musulman modernisé! Oh! elle aurait bien voulu le savoir. Mais qui la renseignerait honnêtement? Peut-être la sœur de Chewki qu'elle attendait aujourd'hui pour la première fois. Elle savait que Fathma Nachhal avait eu une institutrice française comme elle, et elle la pensait intelligente.

De nouveaux applaudissements éclatent. Un négriillon en cafetan groseille venait de poser sur les coffrets des gants de velours cramoisi, brodés d'or. Etoile, qui, contrairement aux usages, a demandé d'assister aux fiançailles de sa sœur, ce qu'on interdit d'ordinaire aux jeunes filles, s'amuse de ces préparatifs et prévient Nefissa.

— C'est là-dedans que tu tiendras tes mains en-

duites de pommade au henné afin de ne pas tacher tes vêtements.

— Quel besoin a-t-on de me teindre la peau en rouge, répond Précieuse maussade.

— Par Dieu ! garde tes réflexions pour toi, riposte M^{me} Pure. Voici qu'il nous arrive des amies.

La vieille dame voit s'avancer une européenne entre les servantes qui chuchotent : une roumia ! une roumia ! Cette grande femme dégingandée est moulée dans une robe en mousseline de soie. Une sorte d'immense abat-jour constellé de petites roses et terminé par des volants, coiffe les cheveux cuivrés de cette étrangère. M^{mes} Pure et Tranquillité, intimidées, contemplent ce visage inconnu, aux yeux de rat maquillés et allongés jusqu'aux oreilles. Une couche de cold-cream a transformé la figure en masque de pierrot. Elle marche en faisant frou-frouter ses jupons et s'arrête devant Zakia, en s'écriant :

— Ia hama-lilla ! Oh ! mère, tu ne me reconnais plus ?

— Ia beni ! Oh ! ma fille ! Toi ! Toi ! Saïda et habillée en roumia ? s'exclame M^{me} Pure stupéfaite. Hélas !

— Il te faudrait maintenant promener cette toilette avenue de France, Saïda, lui dit Etoile.

— Demande-le pour moi à ton frère Chadli, répond Bienheureuse soudainement attristée car le

désir extravagant de faire admirer sa toilette des Français lui est venu.

Pendant ce temps, M^{me} Tranquillité, jalouse de Saïda, faisait un grand accueil à Tedj-Elmolk. Courte, grosse et essouffée, M^{me} Diadème-du-Royaume remplit abondamment son sérual de soie orange et son boléro.

— Je ne puis plus suivre ma sœur, dit Tedj-Elmolk aussitôt qu'elle peut parler. Avec ses habits de chrétienne, Saïda a pris leur diable au corps. Elle va, elle vient, elle se trémousse. Notre Prophète n'a jamais compté une musulmane de sa sorte dans son peuple.

Des servantes s'approchent de Diadème-du-Royaume et, avec la tranquille familiarité des serviteurs arabes, elles touchent son corsage taillé par une couturière sicilienne et garni de rubans verts.

Des enfants noirs, bistrés ou blancs, filles et garçons de ces domestiques maures, soudanaises ou tripolitaines, courent et viennent se jeter dans les jambes de Zakia et d'Hanifa.

— La paix ! La paix, ordonne M^{me} Pure, et, tout à coup, ils s'immobilisent et s'assoient sur le tapis. Les hommes vont arriver. Si Sadok les recevra dans le patio. Nous allons être obligées de monter au premier étage. Dépêchons-nous d'habiller Nefissa

Jetant ses babouches afin d'être plus lestes, la vieille dame chasse les enfants, repousse les servantes

inutiles, ferme la porte sur la cour et appelle à grands cris Lune et Belle-de-Nuit.

La bédouine et la négresse apparaissent par une portière, chargées d'un magnifique costume. Dans sa joie de porter un tel trésor, Kemar danse en avançant.

— Chouia! Chouia! Doucement! gronde M^{me} Pure. Les djins t'emportent, grande sauterelle du bléd.

Précieuse résignée quitte son divan et s'abandonne aux mains de sa mère et des servantes. On lui fait revêtir un seroual léger comme des pétales de rose. Ensuite Kemar l'aide à passer sa farmela. Ce boléro de velours rubis disparaît sous les fleurs d'or brodées à gros relief.

— Quand Sidi Nachhal te verra ainsi, il sera fou. Il tremblera de tous ses membres. Il n'osera te toucher.

— Hé! dit crûment la vieille Hsina en clignant ses lourdes paupières, notre maîtresse Nefissa est encore mieux sans habits. Ses seins sont de vrais coffrets d'ivoire.

Hanifa souriait paisiblement et Lella Zakia semblait fière d'avoir engendré une fille de ce mérite.

Kemar peignait les cheveux de Nefissa et les comparait à une moisson de blé mûr, lorsqu'on cogna la porte avec un bâton et Fathouma la chouette apparut courbée en deux :

— Sidi Bou-Okkaz va recevoir Sidi Chewki et vous

prie de monter à l'étage. Lella Aïcha Nachhal vous attend là-haut.

Lorsque Zakia, Nefissa et Nijma entrèrent dans le salon plafonné de poutrelles peintes de tons turquoise et orange et tapissé de céramiques, une nombreuse assistance féminine était accroupie, assise, étendue ou agenouillée sur les sièges de velours, les escabeaux de Stamboul, les tapis d'Ispahan et les coussins de Syrie. Des parfums d'ambre, de jasmin, de géranium et de verveine se dégageaient de ces dames aux yeux trop noirs, aux sourcils trop épais, aux lèvres trop rouges, aux pommettes trop rosées. Elles chatoyaient comme des cacatoès dont elles avaient emprunté les couleurs éclatantes. Elles étincelaient d'or et d'argent. Tous les reflets des soies, des velours, des moires brillaient sur elles. Leurs bijoux excessifs scintillaient à profusion. Beaucoup de ces femmes, d'une honnêteté irréprochable, trop fardées, évoquaient des prostituées. A chacun de leurs mouvements leurs croupes se dessinaient avec une grossière précision. Quelques jeunes filles seules avaient des démarches d'almées et des teints d'une adorable diaphanéité.

Nefissa indifférente se laissait embrasser et féliciter quand elle tressaillit et montra quelque émotion. Une dame en culotte de soie cerise lui souriait. C'était Aïcha, la mère de Nachhal qui l'avait si bien observée au bain et puis décrite à son fils. Jusque-là, Précieuse méprisante avait tenu ses paupières bais-

sées, elle les releva et elle eut un regard de haine pour sa belle-mère.

— Je suis heureuse de te connaître, Nefissa, disait une jeune femme courte et trapue, mais aux yeux gris d'une aimable douceur. Elle avançait la poitrine et grasseyait avec l'évidente intention d'être distinguée. Je suis Fathma, la sœur de Chewki, reprit-elle en se présentant.

Précieuse la fixa et, obsédée par le désir d'être renseignée sur Si Nachhal, son fiancé, lui dit aussitôt :

— Vous savez le français ! Causons, personne ne nous comprendra. Dites-moi, quel homme est votre frère ?

Abasourdie par cette brusque question, Fathma répartit :

— ...Mais... si vous l'épousez... c'est qu'il vous agrée ?

— Le sais-je ! Je ne le connais pas plus que vous n'avez connu votre mari, vous, Fathma. Alors il m'est indifférent jusqu'ici, comprenez-vous ?

— Je comprends, dit Fathma sérieuse. Je pense comme vous. Et je vous plaindrais, Nefissa, si je ne savais Chewki excellent.

— Comment l'entendez-vous ? Est-il intelligent ? Fréquente-t-il les européens ? Quelle liberté m'accordera-t-il ?

Fathma secoua sa tête ébourriffée, mit les poings aux hanches ce qui alourdit encore sa carrure, con-

sidéra Précieuse frêle comme un bijou et lui répondit :

— Hélas ! Chewki pense comme tous les beldis. Il est trop fier de son passé andalou pour vouloir changer.

— C'est un imbécile, chuchotta Nefissa comme en un rêve et elle se détourna de sa future belle-sœur.

— Oh ! Oh ! put seulement protester Fathma très émue.

Nijma prête à pleurer, car elle comprenait tout ce que renfermait de désillusion et de douleur cette insulte, disait à l'oreille de sa sœur :

— Tu es effrayante ! Tu me fais peur !

D'autres dames se précipitaient en aimable cohue vers la fiancée. Parmi elles, Nefissa aperçut Letifa la petite épouse mariée, à quatorze ans, au vénérable cadi, M. Pur.

— Bonheur à toi, Nefissa, criait presque Malika afin d'être entendue.

Et cette jolie femme, baguée à tous les doigts, faisait tinter les gourmettes d'or de ses poignets.

— Abondance et fécondité pour toi, Précieuse, disait à son tour Cherifa l'épouse de quinze ans, à minois de page dolent.

Aujourd'hui, elle avait remplacé sa chéchia de velours par un toquet de paille rose et, nouvelle extravagance, elle portait une robe à l'égyptienne en soie rayée par dessus ses pantalons bouffants.

— Médémoinelle, je vous présente mes meilleurs compliments !

— Croyez, chère Médémoinelle, combien je prends part à votre bonheur, s'écrièrent coup sur coup, en français, deux dames, une musulmane et une européenne. Et dans une longue personne qui portait sa petite tête citronnée dans les fanfreluches d'un corsage mi-oriental, mi-européen, Nefissa reconnut Djamilia, la musulmane du Sacré-Cœur. Mais l'autre dame, une française, par sa pose et son accent précieux, ressemblait à Djamilia comme une sœur. Quel était ce mystère ?

Mais déjà Fathma et Djamilia présentaient, comme leur professeur, M^{me} de Lousquette du Rochedo, une ancienne élève du Pensionnat de Jésus à Rodez.

— M^{me} de Lousquette du Rochedo m'a donné, pendant deux ans, ses bonnes leçons de français et de civilisation, dit Djamilia avec une contorsion de reconnaissance.

— Ah ! Médème Djamilia ! C'était une telle satisfaction pour moi ; vous êtes si distinguée naturellement !

— Du tout, Médème, je vous dois l'usage du monde. Vous m'avez communiqué un peu de votre cherrime, chère Médème.

A ce moment, Nijma et Nefissa s'aperçurent que, sur un signe de sa noble institutrice, la pauvre Fathma, lourde et sans grâce, venait de coller ses

bras à ses côtés, de cambrer ses reins et de mettre ses lèvres en o afin de communiquer à sa physionomie une expression avenante.

Djamila, Fathma et M^{me} de Lousquette du Rochedo rivalisaient de grâces. L'on se serait cru dans un salon de dames de la petite noblesse provinciale. Agée d'une quarantaine d'années, les yeux passionnés et le nez osseux, M^{me} de Lousquette cachait sous des manières suaves une âme de feu qui lui avait valu, après des aventures, de vivre dans la société musulmane. Fille sans dot d'un petit gentilhomme auvergnat, mariée à un administrateur du sud Tunisien et bientôt lasse de vivre sur la frontière de la Tripolitaine, Eveline de Lousquette du Rochedo s'était éprise du fils de Si Ali Khefaz, le caïd. Elle partait avec lui pour l'Égypte. Ce jeune homme l'ayant abandonnée au Caire, trois mois plus tard, Eveline revenait à Tunis. Là, cette dame commençait d'enseigner les jeunes musulmanes sur les bonnes manières, tandis qu'elle apprenait elle-même, de leurs frères ou de leurs époux, l'amour oriental.

...M^{me} Pure, que les salamaleks et les façons élégantes de ces dames ennuiant, se jette au milieu d'elles, les sépare et leur enlève Précieuse qu'elle conduit à un fauteuil élevé comme un trône. Ce siège à l'italienne est recouvert d'un drap vert. Ne-fissa s'y enfonce passivement, laisse pendre ses bras et paraît s'endormir.

— Léïla la hennena ! la hennena ! s'écrient à cet

instant les servantes en faisant cortège à une grande femme, très semblable à un flamant rose. Sa petite tête pointue est posée sur un cou flexible. L'importante fonction de cette Léïla consiste à passer le henné sur les mains et à parer les fiancées avant le mariage.

D'un ton bref, la hennena commande à l'assistance de s'asseoir. Elle veut que chacun la voie opérer sans bouger de sa place.

Quelques-unes de ces dames se laissent tomber sur les divans mais la plupart s'accroupissent sur les canapés et placent devant elles leurs mules brodées, trop courtes et trop fragiles pour leurs pieds, mules de Cendrillon où des fées elles-mêmes auraient eu peine à loger leurs doigts; chaussures significatives car elles proclament une vie puérile et immobile.

Les doigts prestes de la hennena volent déjà autour d'elle. Elle a fait apporter un tabouret de nacre sur lequel le plateau d'or contenant la pommade de henné et le couteau brillent. En blouse de soie émeraude, la longue Léïla paraît la prêtresse ardente d'un culte de beauté. Avant de commencer l'opération, elle lance un regard circulaire aux spectatrices et celles-ci lui sourient en inclinant la tête. Presque toutes connaissent la hennena qui les assista lorsqu'elles se marièrent.

Fathouma la chouette et Hsina la négresse allument deux Khamsas, cierges à cinq branches entourés de rubans, et elles se placent de chaque côté

de Nefissa. Kemar porte le plateau d'or entre les mains et ne peut s'empêcher de sautiller comme un moineau. La hennena saisit les mains de Précieuse. Elle enduit les ongles et l'extrémité des doigts avec la pommade d'un brun roux en ayant soin de ménager dans la paume une place nette. Comme les mains pommadées souilleraient le costume brodé de Nefissa, elle gante la jeune fille avec les sachets de velours offerts par Si Nachhal. Nefissa semble avoir deux moignons de bras enfoncés dans des sacs.

...Un bruit métallique fait se retourner M^{me} de Lousquette du Rochedo très attentive au spectacle. La servante Baya, affublée, par dessus ses culottes évasées en pattes d'éléphant, d'un peignoir en pilou chocolat, fait circuler un plateau et chaque invitée dépose une pièce d'or. Le produit de la quête est placé aux pieds de Précieuse dont la petite figure crispée semble mépriser les gens et les coutumes.

Léïla la hennena se précipite alors avec des gestes de prestidigitateur sur la fiancée, retire les sachets de velours et vérifie l'état des mains. Le henné adhère et avait pénétré la peau et les ongles. La bédouine lui tend le couteau d'or et Léïla râcle la pommade, essuie les mains, les polit et les dresse en l'air. Elles paraissent trempées dans le sang.

Toutes les femmes applaudissent. Le silence s'étant rétabli, Kemar commence l'éloge de sa jeune maîtresse.

Elle a levé ses bras nus et sur sa figure polie

comme le bronze, les anneaux d'argent de ses oreilles et les sequins rangés sur son front brillent et s'entrechoquent à petit bruit cristallin.

— Ah ! Précieuse, clame-t-elle, tu es le fruit d'une branche glorieuse. Lorsque ton père et ta mère t'ont engendrée on eût dit que le soleil étincelant embrassait la lune !

Les you you exaltés des musulmanes s'élèvent en témoignage d'admiration. La bédouine reprend :

— Lorsque Nefissa s'avance, le zéphyr pousse en avant d'elle le doux parfum, annonce de sa venue. La douce haleine de ma maîtresse apaise la soif.

Regardez-la, son teint est d'ambre et odorant comme lui. Ses jambes et ses bras sont des colonnettes de marbre.

Il y a en elle un océan de vertu et deux rivières : la bonté et l'esprit.

Quel mer reçoit des fleuves pareils ?

... Toutes les mains claquent en mesure tandis que les cris stridents acclament la fiancée. Cependant, Précieuse, les paupières closes, semble lointaine. Ses lèvres serrées indiquent la concentration de sa pensée. A cette seconde, ce n'est pas à Chewki qu'elle songe. Non ! elle se revoit dans la maison de Joseline, son bras devant sa figure, délicieusement angoissée, et René apparaît.

Nijma devine l'émotion de sa sœur. Cachée dans un angle de la pièce, derrière les invitées, elle suit

sur la face d'or de Précieuse, le drame qui se joue dans son cœur.

M^{me} Pure est enchantée de l'attitude de sa fille et elle prend pour de la pudeur son inertie. Comme une grosse chatte, elle va de l'une à l'autre de ses amies, leur ronronnant des confidences et les considérant de ses yeux en lentilles. Agenouillée sur un coussin, la grasse Tranquillité, aux sourcils lourdement élargis, se fait montrer le chapeau de paille de la petite Cherifa et projette d'ajouter des plumes et des aigrettes à sa chéchia. Oui ! Oui ! Elle veut prendre aux Françaises ce qu'elles ont de bon.

Aïcha et Fathma Nachhal étaient venues baiser dans les cheveux Nefissa sans que celle-ci daignât les regarder. Mais Mabrouka, la vieille nourrice de Chewki, s'était placée devant le fauteuil de Nefissa. Elle réclama le silence car elle voulait prononcer l'éloge du fiancé.

— Ecoutez ! Ecoutez ! Chaste et vaillant, Chewki n'a jamais cherché à soulever les voiles des femmes ! Sa générosité répand les bienfaits comme les nuages du printemps la pluie.

Pour quel brave pourrions-nous échanger Chewki ? Aucun n'a son courage. Aussi sera-t-il digne d'être célébré tant qu'une âme humaine se traînera sur la terre ! Tant qu'une étoile brillera dans les cieux ! Tant que le ramier de la forêt appellera sa colombe !

...Heureuse de ces éloges, Aïcha, la mère du jeune homme, vint serrer sa servante dans ses bras, tandis

qu'éclataient les you you de plus en plus enthousiastes des dames, accroupies ou assises à l'euro-péenne, suivant leur degré de civilisation.

Le silence s'étant rétabli, la voix de Mabrouka retentit à nouveau comme une trompette.

— Oh ! Chewki, bientôt, comme un oiseau, Nefissa va étendre ses ailes et voler vers toi, car tu es un arbre aux rameaux verdoyants, et elle se reposera sur toi.

Oh ! Chewki, si ta fiancée avait deux âmes, si avant d'arriver à toi la mort sanglante avait frappé l'une d'elles, sa seconde âme lui rendrait sa vie brisée et elle se jetterait encore dans tes bras.

...Les you you s'élevèrent encore. Or, tandis que l'assistance s'émerveillait sur ces poétiques comparaisons, Précieuse, les mains sur les genoux et la nuque au dossier de son trône italien, paraissait la déesse du Nirvana.

Le silence s'est fait brusquement dans la chambre. Les invitées, emmenées par M^{me} Pure et M^{me} Tranquillité, sont passées dans une vaste pièce à coupole transformée en salle à manger.

Nijma vient baiser affectueusement sa sœur et la réveille.

— Viens ! Viens ! Précieuse. On nous attend.

La fiancée de Chewki paraît sortir d'un rêve et murmure :

— Qui m'attend ? Qui ? Est-ce lui ? lui ?

— Oh ! ma pauvre Précieuse, la plaint Nijma, oublie ! oublie !

— Quand on est dans un cachot et que l'on aperçoit la lumière saurait-on en détourner ses yeux, répond Nefissa.

Soudain une forme blanche s'insinue entre elles. C'est leur mère Zakia. Défiante, elle tourne sa figure cireuse vers ses filles et gronde :

— Par Dieu ! Pourquoi restez-vous ici ?

Et elle les pousse devant elle.

Dans le salon où s'étaient réunies les femmes mariées, des cris, des ordres et des rires se croisaient parmi le cliquetis des argenteries. Sous le dôme de la vaste pièce illuminée par des fnars de bronze, ces lanternes à godets de verre dont chacun renferme une flamme, un repas splendide était servi à l'arabe. Tous les mets étaient disposés à la fois sur la table, et chaque musulmane prenait sans ordre, les unes avec les doigts, les autres avec des fourchettes, la viande des plats ou les fruits des compotiers.

Des hors-d'œuvre variés rappelaient des jardinets. Les olives noires, les jaunes d'œuf, les morceaux de fromage, les piments écarlates, les carottes au vinaigre, les navets, les graines et les épices composaient ces parterres. Plus loin les bricks feuilletés semblaient des tricornes d'or.

Des langues de bœuf baignaient dans une sauce au poivron rouge. Au milieu des nourritures vassales trônait le couscous roi, sur un plat de Nabeul émaillé

et peint d'arabesques. Cette montagne de semoule toisait les assiettes. Sur son cône se tenaient rangés, comme des courtisans, des pilons de volaille, des morceaux de mouton, des courgettes, des artichauts farcis et, dans le haut, autour du cratère, des piments vermillon se dressaient comme des flammes.

M^{me} Tranquillité veillait à la satisfaction des invitées. Sa figure fardée se penchait sur Malika constellée de bijoux. Elle offrit elle-même à Djamila une crème décorée d'angélique et de pistache en poudre. On eût dit une petite pelouse printanière au milieu de la neige.

Lella Zakia présentait à Lella Aïcha des coulis sucrés contenus dans des cornets feuilletés, et la mère de Nachhal acceptait des deux mains. Fathma promenait ses doigts sur les gâteaux fourrés au miel et aux dattes. Des négrillons en petites vestes vertes, que la sueur vernissait comme des bottes de soirée, enlevaient les plats vides et rapportaient d'autres gourmandises.

Des candélabres flambaient au centre de la table, mais Belle-de-Nuit s'acharnait à tenir, jusqu'à extinction de la dernière mèche, son cierge à cinq branches. Aux feux des fnars suspendus et des lampes, les costumes de soie et les bijoux des poignets, du front et de la gorge lançaient des éclairs. Parées de toutes les couleurs du prisme et maquillées suivant des traditions qui remontaient à la Chaldée, une ardente sensualité se dégageait de ces femmes excès-

sives dans la volupté, l'appétit, la jalousie et les quelques sentiments simples qui les faisaient agir, remuer, rire ou rager. Elles représentaient toute la poésie des harems. Mais aussi belles et aussi désirables fussent-elles, pas un homme n'était là pour les admirer !

Les négrillons continuent de tenter les appétits défaillants avec les bananes, les nèfles du Japon, les oranges et les limons doux. Et ces dames mangent, mangent. Cette nuit leurs indigestions les tordront. Elles grinceront des dents, invoqueront Robbi ou leur marabout gardien. Mais ces suites d'excès ne les effraient pas. D'ailleurs il serait grossier de ne pas faire honneur au repas de Lella Zakia. Les senteurs des fruits se mêlent aux parfums des musulmanes. L'air s'alourdit. Dans le salon plus frais qu'elles ont quitté, une musique prélude. C'est une aouada, un orchestre de juifs tunisiens en habits bleus et chéchias rouges. Ces musiciens, tous aveugles, peuvent être introduits dans les harems. Ils recréent les femmes sans les voir.

A côté d'eux, sur un banc, deux danseuses-chanteuses arabes étaient accroupies. L'une bouffie et blanche rappelait en cette posture un oing de suif qu'on eût maquillé en noir. Elle portait sur la tête deux petites cornes dorées. La seconde danseuse, hiératique et pâle, portait sur sa chevelure crépue une chéchia feuillagée d'or. Ces femmes commencèrent à

chanter, accompagnées par les tams-tams à grelots, les guitares et un violon.

Ces chanteuses étaient des courtisanes. Des musulmans riches les entretenaient. Les honnêtes dames accoururent vers elles et leur causèrent amicalement. Cherifa vint leur soumettre son idée de coiffure. La chanteuse maigre cessa de clamer pour admirer le bonnet de paille ornée de roses artificielles. Sa grosse compagne riait aux éclats en racontant ses dernières aventures à Lella Aïcha.

Le chef de l'aouada frappa sur sa darbouka, cette poterie vernissée sur laquelle il avait tendu une peau d'âne, et le concert arabe commença. Il devait être monotone comme le désert, comme le vent, comme la mer ou comme une prison. Les chanteuses, la langue collée au palais et les narines pincées clamaient du fond de la gorge. Leurs chants en triolets se déroulaient comme des spirales. En les écoutant, il semblait que le compositeur maure avait réalisé avec des notes les entrelacs de la sculpture andalouse, sans commencement et sans fin.

Congestionnées de nourriture et pourtant souriantes, les musulmanes acceptaient cette musique comme une douche bienfaisante. Sa monotonie même leur rappelait le sanglot des jets d'eau dans leurs patios.

Le lendemain de ces fiançailles, Etoile et Précieuse montèrent au pavillon vitré qui couronnait leur ter-

rasse. Bienheureuse et Diadème-du-Royaume les accompagnaient. Tranquillité s'y était refusée, car elle était encore lasse et elle voulait dormir longtemps afin d'effacer une ride naissante. Occupée de son petit ménage particulier et redoutant l'essoufflement des étages, M^{me} Pure avait recommandé à Saïda de veiller sur Nefissa et Nijma.

Quand elles arrivèrent au lanternon, disposé de telle façon qu'on pouvait dominer Tunis sans être vu, le soleil à son déclin projetait ses ailes d'or sur la ville. Tunis étalait comme une traîne sa blancheur jusqu'à la Méditerranée d'un bleu de saphyr. Près du palais de Si Bou-Okkaz, les foutahs bariolées d'un bain maure flottaient dans le vent comme des drapeaux et, sur le toit, un chameau tournait avec recueillement une noria. Les centaines de coupoles des mosquées, des zaouias, des marabouts et des hammans réfléchissaient les irisations du ciel. Au loin des flamants roses se doraient dans l'air en poussant leurs clameurs fatales.

Bienheureuse, qui s'accommodait philosophiquement des jours bons ou mauvais de son existence, attira Nefissa sur ses genoux et penchant sur elle sa tête blanchie au cold-cream, lui demanda si elle était contente de se savoir bientôt mariée au riche Beldi Nachhal ?

— Ah ! le mariage, le mariage, c'est la condition souhaitable d'une femme, approuva à son tour Tedj-Elmolk. Puis elle soupira et s'assit pesamment sur

un escabeau car la montée de l'escalier l'avait suffoquée. Le regret accentuait son profil sémite et elle disait tout bas :

— Ah ! un bon époux ! un bon époux ! La femme ne doit pas rester seule.

Impatientée, Saïda lui dit :

— Regretteras-tu donc toujours ce mari qui t'a divorcée si vilainement, ô ma sœur ?

— Hélas ! fit Diadème-du-Royaume, Ferid est un grand coupable, mais Ferid savait le moyen d'être adoré !...

— Et de répudier, riposta Bienheureuse. Quand je pense que pour un changement de lune ou son caprice, un musulman peut renvoyer sa femme immédiatement dans sa famille, cela me met en colère. Ah ! Diadème, comment peux-tu songer à Ferid après ce qu'il t'a fait souffrir ?

— 'Edj-Elmolk, fit Nijma, pourquoi nous as-tu toujours caché le motif de ton divorce ?

— Parce que vous étiez des enfants, mais maintenant que vous êtes fiancées toutes les deux, je veux vous mettre en garde. Ecoutez-moi donc.

...M^{me} Diadème-du-Royaume respira avec force et lissa avec ses mains son seroual en cotonnade à rideaux. Elle jeta un regard aux minarets de Tunis qui sortaient du chaos des maisons blanches pour porter dans le firmament leurs galeries d'entrelacs, et parla ainsi :

— J'ai été mariée trois fois et pourtant je n'ai

connu qu'un seul homme, Si Ferid el Khadra. Comment cela s'est-il fait, c'est ce que je vais vous expliquer.

Un jour, une khatba, une juive entremetteuse, entra dans notre maison et me regarda longuement. Je compris qu'un jeune homme cherchait épouse et, à partir de ce moment, je soignai mes vêtements et peignai mes cheveux. Bien m'en prit. La semaine d'après, une vieille dame, ses deux cousines et une bouffonne payée par elle vinrent me voir. Je pris l'attitude timide et stupéfaite de circonstance. Les visiteuses me regardèrent attentivement. Comme je baissais la tête et ne bougeais pas, la bouffonne, une petite vieille appelée Gamrah, commença ses farces. Par ses apostrophes, elle m'obligea à remuer et à répondre. En ouvrant la bouche, elles virent que j'avais de belles dents; en causant que j'avais un timbre agréable, en marchant que j'avais le pied fin. Tandis que les cousines m'examinaient par devant et supputaient l'abondance de ma gorge, la mère m'observait dans le dos. Enfin, elles partirent, ravies.

Bientôt après je fus mariée à Si Ferrid el Khadra, le grand agriculteur. Je partis avec lui pour son enchir de Bir-Bou-Rekba.

Un an s'écoula, il paraissait aussi content de moi que je l'étais de lui-même, quand, à l'anniversaire de mon mariage, il me dit :

— Mon cher Diadème-du-Royaume, malgré l'entremetteuse, malgré ma mère, malgré mes cousines,

je n'ai jamais été aussi bien renseigné sur toi que par moi-même. J'avais demandé une femme mince et souple et tu ne l'as jamais été. Or, tu manges et tu grossis chaque jour. Me voilà donc dans la nécessité de te répudier.

Je pleurai et je lui dis :

Sidi ! Sidi ! Moi, je t'aime et ne veux pas me séparer de toi. D'ailleurs si je voulais me séparer de toi, je ne le pourrais pas car la loi coranique accorde cette faculté au mari mais ne le permet pas à la femme. Pour Dieu ! ne me divorce pas.

Malheureusement Ferid s'étant mis en colère, le lendemain, après une domestique qui avait cassé un plat de terre, lui cria :

— Aussi vrai que je le déclare, si tu brises encore une assiette, je répudie ma femme.

A partir de cet instant, je ne vécus plus. Je surveillais les doigts de cette malheureuse. Je lui défendis la cuisine. Mais, à la nouvelle lune, comme épuisée par mes tourments, je m'étais relâchée dans mes précautions, cette servante laissa tomber un plat de couscous sur les babouches neuves de mon mari. Cette fois Ferid clama :

— Je l'avais prononcé, Tedj-Elmolk, hélas ! te voilà répudiée.

Et le soir je fus reconduite chez ma sœur Saïda et mon frère Hamed.

... Plus tard, j'eus quelque doute et je pensai que cette domestique avait lâché le couscous sur l'ordre

de Ferid. Néanmoins, je ne pus m'empêcher de sangloter et je regrettai ce bel homme. Mais le vendredi suivant Ferid repentant me faisait demander et je rentrai triomphante dans ses bras. Quelques mois passèrent encore. Lorsque mon mari me regardait son humeur s'assombrissait. Le médecin qui le visita lui conseilla de ne plus fumer. La nicotine l'empoisonnait. A son avis, c'était la source de ses idées noires. Il se soumit mais il ne se rassérénait pas. Enfin, il n'y tint plus et dit :

— Je souffre mille tourments en m'abstenant de ma cigarette. Et pourtant lorsque je fume cela m'est nuisible ! Aussi, je le jure devant Dieu, si jamais je touche au tabac que ma femme soit répudiée !

Le lendemain matin, Ferid, étendu sur les coussins, aspirait son narghilé. Il m'accueillit bien et parut ne se souvenir de rien. Mais je tremblais si fort qu'il me demanda ce que j'avais. Enfin mon chagrin éclata et je l'aidai à recouvrer la mémoire.

Il en parut désespéré; mais fidèle à son serment il me fit reconduire chez mes parents.

La solitude l'obligea bientôt à se parjurer. Il me fit supplier par sa mère, ses quatre sœurs, ses trois tantes et encore deux cousines de rentrer au logis. Comme je commençais à m'irriter de ses caprices, je fis quelques difficultés. Il ne fallut pas moins que l'éloquence de ces dix dames réunies, parlant du lever au coucher, pendant une semaine, pour me décider à revoir Ferid. Et cependant, ah ! le mé-

chant, aussitôt que je l'aperçus, toute ma rancune fondit comme les grêlons en avril et je fus trop heureuse de m'attiédir sur sa poitrine brûlante. Nous vécûmes heureux pendant les quarante jours de jeûne du Rhamadan. Moi, j'en souffrais beaucoup, étant accoutumée à faire mes quatre bons repas dans la journée. Véritablement, je dépérissais, mais Ferid me prouvait par ses caresses qu'il m'appréciait encore. Que dis-je, ma maigreur croissante, — encore que relative toutefois, — paraissait le transporter d'aise. Il parut déconcerté quand la période des festins de famille ayant succédé à l'abstinence, je repris mon embonpoint. Je surprénais mon époux pensif et sans appétit. Autant il dépérissait, autant je profitais.

— Comment veux-tu que nous vivions jamais en bonne harmonie, me dit-il avec chagrin. Ton épaisseur et ta lenteur irritent tout ce que j'ai de nerfs dans le corps.

En vain, je m'efforçais à plus de vivacité dans mon allure et je me privais d'aliments. Malgré cela mon époux devenait de plus en plus exigeant. Était-il à l'étage, il fallait que je volasse à sa fantaisie pour lui porter le café. Se trouvait-il au rez-de-chaussée et moi sur la terrasse, il m'appelait d'une voix si terrible que je me laissais glisser le long de la rampe. Malgré ma célérité, il ne m'aimait plus. Il avait pris l'habitude de vivre hors de chez lui. Je ne l'apercevais plus, aussi je commençais à pleu-

rer. Quand il rentrait, mon visage gonflé lui déplaisait tellement qu'il me dit enfin :

— Oh ! Diadème-du-Royaume, sois répudiée à tout jamais si je te vois encore ces yeux coulants !

Je m'efforçais de rire. J'y parvenais quelquefois, mais les absences de plus en plus fréquentes de Ferid et son dédain pour moi provoquèrent des crises qui se terminaient en pluie de larmes. Je me cachais de lui. Un jour il me surprit, s'apitoya et me dit avec une apparente affliction : C'était écrit !

... Cette fois, je quittai cette maison pour n'y plus revenir. J'étais furieuse. Si El Khadra, criais-je, vous êtes un fantasque, un maboulh, une tête de gerboise, et vos amours sont aussi mobiles que les lèvres fendues des chameaux.

Et je me réinstallai chez Si Hamed, mon frère. L'ennui ne tarda pas à me rendre visite. Habituee aux émotions même pénibles, je souffris de ma quiétude. Trois mois s'écoulèrent. Puis encore un autre. J'appris que Ferid vivait comme un saint marabout, chérissant ma mémoire et disant à ses amis qu'il était un grand pécheur.

Tant pis pour lui, répondis-je, il n'est que juste qu'il se repente ; moi je ne le verrais plus de ma vie. Il s'est joué trois fois de moi. C'en est trop.

Jugez de ma surprise et de ma colère quand la mère de Si El Khadra osa reparaître devant mes yeux et me parla de la sorte :

— Sans doute mon fils était malade du cerveau

lorsqu'il vous a répudiée, car à toutes mes questions il répond : je la trouvais trop forte du corps et maintenant, Dieu me pardonne mon erreur, lorsque je vois les autres femmes si maigres, je les compare à des trépièdes de charpente posés debout. Non, non, jamais je n'aimerai une autre épouse que Tedj-Elmolk. Qu'Allah me pardonne ma folie !

A ce récit, je fondis en larmes parce que j'avais encore ce traître dans le cœur. J'eus pourtant la dignité de répondre :

— Puisqu'il m'a renvoyée trois fois, il ne peut pas me reprendre. La loi le défend. Il est puni.

La bonne dame semblait préparée à cette répartie :

— Il y a quelques arrangements avec le Coran, me dit-elle. A la vérité, un homme qui a répudié trois fois une femme ne peut reprendre la vie commune avec elle parce que notre Prophète a voulu prévenir les abus et il a bien fait. On verrait des époux renvoyer leurs femmes après chaque couscous brûlé et les reprendre à la nuit. Mais, heureusement, nous avons d'habiles docteurs dans notre religion ! Que Dieu en soit remercié ! Ces docteurs ont inventé le Tayas, c'est un mariage fictif. Ferid va donc vous prier de vous marier à un époux de paille et, après divorce, vous vous remarierez avec mon fils. Vous le voyez, c'est simple comme bonjour !

— Pas tant qu'il vous paraît, répliquai-je, peu soucieuse de prendre un deuxième maître intérimaire qui, peut-être, m'eût joué le tour de me garder. D'ail-

leurs ces formalités juridiques m'épouvantent. Je m'y perdrais.

— Ne vous préoccupez pas, chère Diadème, me dit la vieille femme. Votre mari, qui vous adore, va s'occuper lui-même de vous trouver un époux. Après la cérémonie habituelle, vous passerez une nuit blanche avec cet homme et, le lendemain, on vous divorcera. Alors un remariage sera possible avec Ferid.

— Par Dieu ! m'écriai-je, j'ai de plus en plus peur de cet inconnu. S'il allait me prendre à tout jamais ?

— On veillera à ce qu'il n'use pas de ses droits, dit la mère de Ferid en s'enfuyant.

Le jour suivant, une entremetteuse juive vint me trouver et me proposa un choix varié d'époux.

— Le veux-tu jeune ou vieux ? me demanda-t-elle.

J'avais l'horreur des vieillards, mais, dans la crainte de tomber sur un jeune gaillard entreprenant, qui m'eût gardée, je répondis que je préférais un octogénaire.

— Je n'en ai pas à t'offrir, dit la Khatba. Je puis cependant décider un vieux chaouachi de soixante-dix ans ou son petit-fils de quatorze ans. Celui-ci est doux, mais le vieillard ne manque pas de prestance et te fera honneur.

— Au diable ces maris, c'est mon honneur que je veux conserver, dis-je en colère.

— Dans ce cas l'un et l'autre sont bons, je les garantis, s'écria l'entremetteuse.

Elle disparut comme je réclamais le vieillard le plus âgé qu'elle pourrait trouver et n'importe lequel, pourvu qu'il fût ruiné de corps et d'esprit.

Le chaouachi Mohamed Moghrebi fut mon mari fictif. On passa l'acte de mariage comme s'il s'agissait d'une union sérieuse et la cérémonie d'usage ne manqua pas de pompe.

Le soir, je me trouvais en tête à tête dans la chambre nuptiale avec Mohamed, un septuagénaire si cassé que j'avais peur de le voir tomber en morceaux dans la place! Ah! Ferid l'avait bien choisi! Mais combien je fus flattée, puis effrayée, lorsque ce bon vieillard ressuscita à ma vue, put marcher quelques pas sans l'appui de ses bâtons et voulut me baiser sur le front.

— Ah! Diadème du Royaume, s'écria-t-il, je me suis marié bien des fois dans ma vie déjà longue, car j'ai possédé jusqu'à quatre femmes ensemble dans ma jeunesse, mais jamais je n'ai vu une houri de ta beauté.

Je repoussai Mohamed Moghrebi. Cet honnête homme voulut bien s'asseoir et se contenter de me regarder. Harassée par toutes les émotions de la journée, je m'étais étendue. Il voulut s'étendre à mes côtés, en tout bien tout honneur, prévint-il!

Mais je n'étais pas rassurée. Je le trouvais singulièrement ingambe à ce moment. Un jeune homme

ne se serait-il pas maquillé en vieillard, pensais-je épouvantée ? Dans mon obsession je passai ma main sur la barbe blanche de Mohamed, et je la tirai avec force. Elle résista. Le chaouachi prit ce geste pour une caresse. En échange, il voulut mettre ses doigts dans mes cheveux. Je le repoussai si brutalement qu'il tomba du lit sur les nattes. Je le crus mort. Je m'étais levée, car il se plaignait.

— Voici bien la huitième fois que je me marie pour une nuit, me dit-il, mais, par les marabouts, je n'ai jamais rencontré une compagne de ta violence... Je comprends que Sidi-Ferid t'ait répudiée. Par Sidi-Abd-el-Kader, tu m'as tué !

Je l'apaisai. Il se calma.

— Couche-toi, me conseilla-t-il, il est tard.

Je ne voulais pas m'étendre, car je craignais de dormir. De son côté, Mohamed s'obstinait à veiller. Afin de raccourcir cette nuit pénible, il me conta ses ennuis avec ses quatre femmes.

— Ceci remonte au règne de Sadok-Bey, me confia-t-il. Aïcha, Zorah, Emina et Fathma étaient mes épouses et aussi mes servantes, et aussi mes ouvrières, car elles brodaient à la maison. A tour de rôle et ainsi que l'exige notre sainte loi, je tenais la balance égale entre elles, car je passais une nuit avec chacune. Si j'achetais un cadeau pour Aïcha, j'en donnais trois semblables aux autres femmes. Je mesurais la nourriture. Je mesurais mes paroles, mes sourires et même, quand je n'avais pas à réprimander

Fathma ou Emina, je les injuriai toutes quatre ensemble, afin qu'aucune ne pût m'accuser d'un traitement de faveur. Malgré ma justice, la discorde entra dans mon quadruple ménage à propos d'une grappe de raisin.

— Comment cette chose est-elle possible, chaouachi ? m'écriai-je.

— Oh ! impatiente ! Oh ! remuante ! Tais-toi et écoute.

Il reprit :

— C'était l'été. J'avais acheté une grappe de raisin. Elle était magnifique. Je la leur montrai. Holà ! dis-je, prenez chacune un grain, rien qu'un grain à la fois !

Je suspendis à bout de bras la grappe entre elles et, aussitôt, comme des moineaux, elles picorèrent. Une seconde, une troisième, enfin un certain nombre de fois, à mon commandement, elles avançaient leurs doigts et elles retiraient le grain qui leur revenait. Moi, j'eus pour mon dessert la queue, mais j'étais content. J'avais résolu un cas difficile. Hélas ! j'avais compté sans la malice des femmes. Le soir, pendant la nuit réservée à Fathma, celle-ci me dit :

— Pourquoi m'as-tu tourné la grappe du côté vert ? Ce n'est pas juste.

Le lendemain, Aïcha se trouvant près de moi, se plaignit :

— Pourquoi, Mohamed, m'as-tu tourné la grappe du côté trop mûr ?

Le surlendemain, Emina gémit :

— Pourquoi, Sidi, as-tu tourné de mon côté les grains piqués des oiseaux ?

Le jour d'après, Zorah sanglota véritablement, car elle avait gardé quatre jours sur le cœur sa rancune, et me cria :

— Ah ! Seigneur, pourquoi m'as-tu offert le côté de la grappe où les grains étaient petits comme du mil ?

... C'en était trop, je les divorçai d'un seul coup et je m'en trouvai bien.

... Ainsi parlait le vieux Mohamed pour nous faire oublier à tous deux cette longue et ennuyeuse comédie d'un mariage fictif. Enfin, le jour parut et des servantes nous délivrèrent.

Le soleil ne s'était pas couché que j'étais divorcée par mon chaouachi et, quelque temps s'étant écoulé pour les formalités, je redevins à nouveau, après un mariage solennel, la femme de Ferid, assagi et repentant.

Il n'aurait tenu qu'à moi de vivre jusqu'à ma mort avec El Khadra si, l'année suivante, je n'avais cru soupçonner une intrigue entre l'une de mes servantes et mon époux. Chaque fois que j'allais voir ma sœur Saïda, en mon absence, cette coquine devait prendre ma place. La maigreur croissante de mon mari et sa froideur à mon égard, me renseignaient éloquemment. Je lui fis une scène terrible et j'en appelai au Cadi de mon bon droit. Alors

Ferid se montra sournois. Ce fut lui qui m'accusa de provoquer sa jalousie en tenant mon ajar de soie noire relevé, quand je me promenais dans les rues. Je niai. Il insista. Je jurai qu'il mentait. Il jura qu'il disait vrai. Je le traitai de menteur. Il me traita d'effrontée. Le Cadi garda son sang-froid et déclara ceci :

— Comme il m'est difficile de savoir qui a raison ou tort de vous deux, je vais faire enfermer Diadème du Royaume et je vous mettrai en surveillance tous les deux. Ensuite je rendrai mon jugement.

Je protestai. Je tempêtai. Rien n'y fit. Chez nous les femmes ont toujours tort, même quand elles ont raison. On me conduisit au Dar-Sokna-bhosna, la maison d'habitation gracieuse. Quelle ironie ! Cette demeure appartenait à une veuve de mœurs austères qui avait la charge de me surveiller. Elle m'assigna une chambre au premier étage. Je n'en devais sortir sous aucun prétexte. C'était une prison et pas plus gracieuse qu'il ne convenait. Le Cadi adjoignit un djïed, c'est-à-dire un témoin, à la djïeda, mon hôtesse. Ainsi le voulait l'usage. Ce djïed marchait sur ses quatre-vingts ans. Il se nommait El Amine, M. le fidèle. C'était un ancien moueddeb de kouttab. Ce maître d'école coranique logeait à droite de ma chambre et la djïeda à gauche. J'étais bloquée. Chaque soir mon mari venait passer la nuit avec moi. Il y était condamné. S'il s'en était abstenu on eût prononcé le divorce contre lui. Or, depuis ces

derniers événements, un singulier revirement semblait s'être produit en lui. Il avait renvoyé la servante et il me témoignait d'autant plus de déférence qu'il se savait observé. Car, lorsque Ferid entra dans ma chambre du Dar-Sokna-bhosna, il n'ignorait pas que les murs avaient des oreilles.

En l'occasion ces tympanes se trouvaient être ceux de M. le Fidèle et de l'hôtesse Lella Emina, M^{me} l'Honnête, qui avaient charge de nous espionner au nom du tribunal. Les rapports de ces témoins devaient servir à éclairer la religion du Cadi.

Quand mon mari se présentait, il me souhaitait affectueusement le bonsoir.

— Tu peux bien faire l'aimable après m'avoir répudiée trois fois et t'être livré à la débauche avec cette servante.

— Je t'assure que tu te trompes, Diadème, tu fus toujours la rose unique de notre royaume.

— N'essaye pas de m'abuser. Je t'ai surpris et mille observations m'ont permis de t'accuser sans erreur.

— O mon ange, je ne t'en veux pas de tes calomnies et je t'aime.

— Monstre d'ingratitude ! Homme moins fidèle que le chien, n'était-ce donc pas assez de m'obliger à un mariage fictif pour te revenir, si tu devais m'accuser de coquetterie, lorsque c'est toi qui m'as abusée ?

... A ce point de mes reproches, je sanglotais, et

quand mon mari s'approchait de moi afin de me consoler par les moyens éternels et naturels, justement indignée de sa fourberie, je le repoussais.

— Par Dieu, s'écriait-il d'une voix d'officier à la parade, Tedj-Elmolk, te refuserais-tu à moi ?

— Oui, scélérat !

Aussitôt, l'on entendait un soupir à droite et une petite toux à gauche. Nos vénérables surveillants s'amusaient trop de nos scènes pour en rien perdre.

Cette séquestration dura un mois. Elle aurait pu se prolonger un an. Vous le saurez, mes chères Nefissa et Nijma, dans notre société musulmane on met en prison les femmes pour les motifs les plus variés : visage découvert dans la rue, refus à l'époux, mauvaises paroles, et cela peut entraîner une détention préventive sans autre limite que l'humeur du Cadi.

... Enfin les rapports de El Amine et de Lella Emina conclurent à la parfaite courtoisie, à la pureté de mœurs et à l'humeur égale de Ferid. J'avais tous les torts et je fus condamnée à être enfermée à perpétuité au Dar-Jouad, à la prison des femmes. Mais le magnanime Ferid demanda ma grâce en s'écriant :

— Qu'elle rentre dans sa famille et que je ne la revoie plus de ma vie.

C'est ainsi qu'après m'être mariée trois fois et n'avoir eu qu'un mari, je n'en ai plus du tout.

... Ayant ainsi parlé, Diadème-du-Royaume,

pensive, se tut. Elle avait mis son coude nu sur le rebord d'une fenêtre protégée par des rideaux et ses sombres yeux regardaient Tunis bleuis par le crépuscule. Sur les terrasses des femmes du peuple, à qui l'ombre naissante permettait enfin de sortir des patios, couvertes de leurs foutahs rayées, semblaient de grandes tulipes. Elles se courbaient, se relevaient et ramassaient des draps mis à sécher ou bien arrosaient des fleurs. Vers la mer, les reflets du ciel unis à ceux de l'eau mettaient des feux de bengale sur les maisons chaulées. Des lueurs brûlaient sur les façades aveugles que clôturaient des moucharabiehs.

— Ah ! pauvre Diadème, tu le regrettes donc toujours, dit Saïda en venant poser sa main sur le front de sa sœur.

Comme Tedj allait répondre, les muezzins en robes de soie rose, lilas, blanche ou cerise, apparurent dans les galeries des minarets. Leurs voix tourbillonnantes célébraient l'unité d'Allah et la gloire de son Prophète.

Étoile et Précieuse, serrées l'une contre l'autre, méditaient sur Mahomet, ce grand apôtre de la nature qui aima les femmes et s'embauma de tous les parfums. Pourquoi donc avait-il ordonné aux musulmanes de se voiler le visage et les mains afin que plus tard ses commentateurs, dépassant ses préceptes, inventassent la réclusion ?

... A cet instant Nefissa frémit dans les bras de

sa sœur et manqua jeter un cri. Elle avait aperçu, sur une terrasse pavée de faïences, éclairée par des lanternes suspendues qu'allumait un tirailleur, des officiers étendus dans des fauteuils de rotin. Un lieutenant était resté debout. Mélancolique, il regardait vers la médina.

— Le vois-tu ? Le vois-tu ? chuchota Précieuse à sa sœur.

Nijma chercha, mais ses yeux dépassèrent le but et rencontrèrent à l'horizon le phare de Sidi-Bou-Saïd. Son regard éclatant marquait la route de la haute mer, la route de la France, la route des pays où la famille est unie dans la liberté.

Et Etoile fit voler son cœur à travers la Méditerranée nocturne jusqu'à Hassen.

*
**

Depuis l'irruption de René dans la salle à manger de son appartement, Mademoiselle Daville, lorsqu'elle donnait ses leçons, gardait un mutisme farouche en dehors de ses dissertations littéraires. Elle n'avait pas été sans remarquer l'impression produite par René sur Nefissa et elle regrettait amèrement cette entrevue fortuite. Il ne lui fallait pas moins de toute sa froide énergie pour résister au triple assaut que lui livraient, son frère, afin d'avoir des nouvelles de Précieuse ; Nijma, pour

savoir si Messaoud avait écrit au lieutenant, et Nefissa, la troisième, de qui les regards et les brèves questions s'informaient sans cesse de René.

La sage Josseline rougissait maintenant quand elle rencontrait Si Bou-Okkaz. Il lui semblait qu'elle avait manqué à ses devoirs vis-à-vis de ce père. Mademoiselle Daville se rendait pourtant justice. Jamais elle ne s'était départie de sa prudence, mais elle était trahie elle-même par les grands écrivains français qu'elle commentait.

Un besoin de lumière, de liberté et de raisonnement hantait de plus en plus les jeunes filles. Le français devenait chez elles le véhicule de l'idée. Et comment en aurait-il été autrement ? Tout ce qu'elles lisaient leur représentait les mœurs du grand peuple qui avait policé les nations européennes, leur avait imposé ses styles, sa galanterie, ses usages et son adoration de la femme. Oui, tout dans la littérature française exaltait la compagne de l'homme, en faisait la récompense suprême des héros.

Un sombre désespoir prenait Nijma et Nefissa lorsqu'elles envisageaient la situation des musulmanes parquées dans les harems. Dans l'Islamisme, les cerveaux des femmes restent dans une nuit que jamais les pensées n'ont éclairée. Les mahométanes peuvent être des fleurs, mais comment auraient-elles des âmes ? Les hommes, de toute la pesanteur de leurs lois, se sont efforcés à ne leur laisser que des

corps. Et encore, presque toujours, la réclusion anémie ces corps.

La décadence de l'Islam n'avait pas d'autre cause que la condition des femmes.

Ainsi s'entretenaient Etoile et Précieuse lorsqu'elles étaient seules, car elles n'osaient plus même s'épancher devant Josseline. Les yeux froids et les manières sèches de leur institutrice arrêtaient leurs confidences. De son côté, Mademoiselle Daville, inquiète, s'interrogeait. Les professeurs comme elle ne préparaient-ils pas une génération de déracinées ? Quand elle allait jusqu'au bout de sa pensée, Josseline estimait que les musulmans avaient tort d'instruire leurs filles s'ils ne voulaient pas leur accorder les droits que cette instruction européenne proclamait. L'ignorance de leurs droits avait permis aux mahométanes de vivre en paix. La connaissance en ferait des épouses malheureuses ou des révoltées.

Josseline était bien obligée de s'avouer qu'elle travaillait inconsciemment à la révolution qui se produira dans la société musulmane. Inévitablement, au contact des Européennes et instruites comme elles, les musulmanes, dans un siècle peut-être, feront éclater l'organisation de leur famille.

... Accoudée pendant de longues heures devant les grillages des moucharabiehs qui l'emprisonnaient, Nijma songeait à Hassen. Il était là-bas, dans ce

grand Paris. Il achevait de s'y faire une âme civilisée et un esprit généreux.

Quelquefois Précieuse venait rejoindre sa sœur. Depuis quelques semaines elle ne parlait plus. Elle demeurait toute droite dans les rideaux de soie jaune de la fenêtre et ses yeux énigmatiques, à peine visibles sous leurs paupières mi-closes, semblaient se rappeler un grand souvenir. Quelquefois aussi elle se laissait tomber sur un divan et elle s'enfonçait dans les coussins afin d'éviter l'image qu'elle se forgeait de Chewki-Nachhal, Chewki, le Désiré ! Son mépris pour lui croissait chaque jour. Elle se rendait pourtant compte de son injustice. Peut-être cet homme était-il bon ? Peut-être cet homme était-il juste ?

Depuis quelques semaines, Si Sadok entrait souvent chez ses filles. Les mains nouées derrière le dos, le fez penché sur l'oreille, ce vieillard cachait son autorité sous la douceur. Il s'arrêtait devant Nefissa, l'obligeait à le regarder et lui vantait le charme de son fiancé. Il lui avait causé la veille et il en rapportait les propos remplis de sagesse. Nefissa écoutait son père sans manifester ses sentiments.

Une après-midi que Si Bou-Okkaz avait été particulièrement élogieux, le mutisme de Nefissa le fâcha.

— Jamais, déclara-t-il, une fille mariée à l'homme le meilleur, le plus riche et de la plus ancienne famille de Tunis, n'a montré une telle insensibilité. Qu'as-tu ? Je t'ordonne de me répondre.

— Richesse, famille ne me sont rien, osa-t-elle répliquer. Si je l'avais choisi moi-même, peut-être me verrais-tu une autre expression, mon père.

— Mais, par Dieu, tu sais bien qu'il m'est impossible que tu le fréquentes ? Si je proposais une telle chose à Chewki, il serait le premier à te mépriser.

— S'il en est ainsi, il est jugé, répliqua-t-elle.

Sadok bondit sur elle, lui serra les poignets à les briser et lui cria :

— Qui a pu te donner de pareilles idées ? Est-ce Mademoiselle Daville ? Je la renverrai.

— Ah ! rassurez-vous, mon père, dit Nijma effrayée en intervenant. Notre institutrice entre trop bien dans vos vues. Si elle l'osait, elle vous prierait, je crois, de limiter maintenant jusqu'à nos lectures.

— Je parle ainsi parce que j'ai réfléchi, répartit Néfissa.

Au son de cette voix vibrante et en présence de cette révolte qui s'avouait, Si Bou-Okkaz lui lâcha les mains, croisa les bras et gronda :

— Malheureuse ! Tu as appris la science du désordre, mais tu as oublié ta religion. Le Coran te l'a enseigné ; Malheur à l'enfant qui encourt la colère de son père. Tu mériterais mes imprécations ; mais j'ai pitié de toi, je veux t'épargner dans l'autre vie où tu serais jugée sur les paroles que j'aurais prononcées contre toi.

J'avais été élevé autrement. Je ne savais peut-être pas tant de littérature européenne, mais lorsque je

voyais mon père, c'était de tout mon cœur que je lui disais :

— Puisses-tu toujours conserver ta main sur ma tête. Ce que tu décideras, je m'y sou mets d'avance. Voilà ce qu'enseigne notre livre divin; mais toi, malheureuse! tu sembles en avoir perdu le souvenir. Eh bien! je te rappellerai que dans notre société, un garçon, fût-il l'aîné, n'a pas le droit de montrer son impatience devant son père. Et c'est toi! toi! une fille! une fille! Rien qu'une fille! Tu oses! tu oses! Ah! combien j'ai de peine à retenir ma malédiction... Sadok méprisa du regard Nefissa puis il partit en disant :

— D'ailleurs, bientôt tu vas quitter ma maison et tu trouveras le maître qui mettra ta folie à la raison.

La négresse Ouarda, accroupie devant un kanoun de terre, souffle avec ses grosses joues bitumineuses le charbon. Cette cuisinière habillée de rouge, aperçue dans l'obscurité de sa cuisine, paraît être elle-même un gros morceau de houille en combustion.

Sur la tuile de métal, l'huile grésille. Ouarda prend la pâte de semoule et fait cuire les fines crêpes qui serviront à la préparation des feuilletés à la viande ou à la crème.

Ainsi commencent les préparatifs du mariage de Nefissa.

Chaque jour Esther Bouiakim apparaît et disparaît avec des coupons de soie, des parfums, des bro-

deries. Elle est si chargée que son nez pointu ressort à peine d'entre les étoffes qu'elle met sur ses épaules.

Fathouma la chouette, Lune la bédouine, Hsina la négresse, trottent du matin au soir sur leurs kobkabs et les bruits argentins de ces sandales de bois se mêlent au fracas des pilons de cuivre écrasant les fards ou les épices.

M^{me} Tranquillité ne mérite plus son nom. On la voit, passionnée pour sa toilette, qui discute avec des couturières. Toujours silencieuse et active, Lella Zakia surgit devant les servantes paresseuses ou maladroitesses qu'elle fascine de ses énormes yeux. Les enfants d'Hanifa, transportés d'enthousiasme à la vue des pâtisseries en préparation, courent à travers le patio jusqu'au jet d'eau de la vasque et leurs bonds effarouchent les pigeons qui trottaient sur leurs pattes de corail et se déployaient comme des soieries dans la lumière.

A chaque moment aussi ce sont des terreurs dans le harem. Chadli Bou-Okkaz, le mari de Saïda, vient voir M^{me} Pure, sa mère. Sur l'ordre de Si Sadok, jaloux de son fils, Lella Hanifa doit se cacher à la hâte. Mais parfois des amies viennent visiter M^{me} Tranquillité pendant que Chadli se trouve dans l'appartement de sa mère. Alors le jeune homme doit rester bloqué jusqu'à ce que Hsina ait préparé la fuite des étrangères.

Sadok lui-même a-t-il une communication pressée pour l'une de ses épouses, il doit s'en abstenir, car

il ne peut entrer chez elles lorsque des musulmanes leur tiennent compagnie, et, d'un autre côté, la politesse arabe exige qu'on attende patiemment leur départ.

Un vendredi, jour férié pour les Croyants, deux négociants juifs se présentèrent avec un chargement de petites mules brodées en vue du mariage. Ils venaient les soumettre au goût de ces dames. Après les avoir étalées dans le salon, ils se retirèrent dans une autre pièce où on les enferma. A travers la porte Zakia et Hanîfa discutèrent avec eux sur les prix. M^{me} Pure et M^{me} Tranquillité se retirèrent. Les juifs, ayant revu leurs marchandises, s'aperçurent qu'il y avait eu erreur dans le choix et dans les prix donnés. Ils s'emportèrent et réclamèrent leurs chaussures. Un serviteur noir, Salah, les pria de passer à nouveau dans un cabinet qu'il clôtura. Lella Zakia rentra dans la pièce où les mules étaient étalées. Elle dut mettre de côté celles qu'elle retenait. Les négociants furent rappelés. Une seconde fois ils protestèrent qu'on ne les comprenait pas et ils menacèrent de tout emporter. Désolée, M^{me} Tranquillité pria Fathouma d'aller s'expliquer avec les juifs, car le nègre Salah désespérait de jamais débrouiller ce trafic de souliers pour les femmes. La vieille servante, dont le nez touchait au menton, prise de susceptibilité, refusa de parlementer avec les juifs avant d'avoir couvert son visage avec son voile noir.

Enfin, masquée de son chembir, elle voulut bien affronter les marchands.

Ces préparatifs et ces allées et venues de mercantis irritaient Si Bou-Okkaz et l'inquiétaient. Une fois que Hsina revenait de faire une commission, elle laissa la porte sur la rue largement ouverte. Sadok rentrait. De la chaussée il aperçut dans son escalier Tranquillité, si passionnée pour les objets rapportés par la négresse qu'elle ne pensait pas à rentrer dans le patio. Furieux, Sadok apostropha la négligente Belle-de-Nuit.

— O tête d'âne, tu mériterais pour ta punition que je t'expose, le visage nu, à la foule de la rue.

Et l'horrible négresse aux paupières clignottantes, prise de peur à cette éventualité, implora son pardon.

La mélancolie de Nefissa croissait avec les semaines. Elle demeurait de longues heures la tête penchée, insensible au mouvement des êtres. Un matin elle voit entrer dans sa chambre une femme maigre à longues jambes. Avec ses vêtements roses, elle ressemble à un flamant du lac El Bahira. La jeune fille reconnaît Léïla la hennena, et celle-ci s'annonce ainsi :

— Salut, ô Nefissa, je ne te quitte plus de ces sept jours. Après cela, tu seras mariée.

Hautaine et indifférente comme elle l'avait été lors de ses fiançailles, Précieuse s'abandonne aux mains de cette femme. La tradition arabe, qui

remonte aux époques anté-islamiques, ordonnait cette longue préparation. Trois jours avant la cérémonie, les cheveux châtain de Nefissa, vierges de teinture jusqu'ici, furent trempés dans la sabgha, une mixture au charbon de pin, à l'antimoine et aux clous de girofle. Toute la journée Précieuse dut conserver sur la tête ses cheveux trempés dans le colorant qui avait maculé son front et son cou.

Vers le soir la hennena et M^{me} Pure conduisirent Nefissa au hammam. Elles y retrouvèrent Saïda vêtue d'un petit costume trotteur qui ravissait d'aise une douzaine de musulmanes parentes ou amies.

La mince Léïla écarta ces dames et commença par débarrasser la chevelure de la patiente de son excédent de sabgha. Dans une boîte d'argent elle prit du tefal, une sorte de savon fabriqué avec de l'argile marocain qu'on avait suspendu dans un sachet avec des fleurs de roses et de jasmin, tout un été. L'arome avait pénétré les pierres et maintenant ce tefal fondu dans de l'eau d'oranger ruisselait sur la gorge de Nefissa. Quand la tête eut été essorée, Précieuse se regarda dans une glace. Ce n'était plus elle. Elle avait une chevelure d'encre et elle ressemblait maintenant aux autres femmes qui la regardaient.

Le bain maure avait été loué par Lella Zakia et les dames invitées par elle s'étaient accroupies par groupes sur les nattes ou les bancs comme dans un salon. Elles mastiquaient des pâtes odorantes ou

mangeaient des gâteaux à la farine de pois chiche parfumés à la rose.

Enfin l'arrivée de Kemar la bédouine, qui rit en apportant les foutahs et les serviettes, permet à la hennena de dévêtir Nefissa et de lui nouer autour des reins un voile bariolé. Bienheureuse se récrie sur la perfection des formes de sa belle-sœur. Les autres parentes considèrent la jeune fille comme un objet d'art, et elles la complimentent sur sa beauté. Léïla fait descendre Nefissa dans l'étuve. Le charmant corps rose disparaît dans les vapeurs de l'eau aromatisée. Puis elle reparaît et on l'étend sur une natte. Deux robustes négresses, les poings gantés de khessas, sachets en poil de chèvre enduit d'argile, frottent la jeune fille.

Enfin, la hennena s'écrie :

— Arrêtez ! la peau est lisse comme de la soie.

Penchée sur sa patiente, Léïla enduit maintenant le visage de Nefissa avec un sirop de sucre et de citron et elle dépose sur le corps un mélange de soufre et de chaux. Elle épil Nefissa. Et la statue humaine, lorsqu'elle sort des mains de Léïla, semble faite d'un pur marbre de Paros. La bédouine bondit de joie, puis elle plaisante hardiment sa jeune maîtresse sur ses charmes. Ces allusions grossières ne parviennent pas à émouvoir Nefissa, mais enchantent les dames présentes. Elles éclatent de rire. L'amour ne les a jamais effrayées. Elles ont toujours été accoutumées à l'envisager comme une excellente

chose dont on doit parler souvent, franchement et sans rougir.

La hennena oblige la jeune fille à se mettre debout et elle exprime son admiration avec emphase :

— La peau de Nefissa c'est de la nacre, ses dents des perles, ses cheveux de l'ébène, ses jambes des colonnes de marbre, ses yeux des diamants noirs.

Des you you éclatants saluent ces louanges. Les servantes noires ou blanches, massées au fond du hamman, commencent d'entonner une mélodie sauvage. Elles scandent leurs ritournelles avec les coups sonores de leurs tams-tams.

Léïla aide la jeune fille à se revêtir, tandis que ses parentes s'abattent comme une volée de pierrots devant une provende de gâteaux à la semoule, aux pistaches et au miel. M^{me} Pure offre le bonbon des grands jours, le rahat-lokoum à l'amidon parfumé, à ses invitées, puis aux domestiques. Kemar danse comme une cigale et sur son front brun son croissant de lune se raccourcit ou s'élargit suivant ses grimaces. Les servantes réjouies accompagnent les sauts de Lune avec leurs tambourins et leurs chants s'élèvent de plus en plus véhéments. Les vapeurs de l'étuve aromatique fument encore et grisent les cerveaux. Dans la haute salle peinte de vert et de vermillon les musulmanes parlent et rient toutes ensemble. Les hommes qui traversent la rue retardent leur marche en passant devant le bain. Ils écoutent et comprennent qu'on prépare une jeune

hourî pour l'amour. Dévotement ils serrent leurs mains sous leurs burnous et ils remercient Dieu de permettre que de telles joies soient réservées aux hommes.

Le front au grillage du moucharabieh, Nijma et Nefissa, enlacées, regardaient s'éloigner dans la rue le cortège du djehaz, du trousseau. En avant-garde un groupe de meskines et de portefaix vêtus de cachabiahs en poil de chameau et coiffés de chéchias ceintes de mouchoirs jaunes, dansent d'un pied sur l'autre en claquant des mains. Des domestiques de Nachhal, en vestes brodées et en culottes bouffantes, chantent l'hyménée et imitent les danseuses juives. Mais un vieil arabe entonne un air victorieux. A ce signal les jeunes gens se passent les bras autour du cou et commencent de s'avancer en répondant à cette sorte de chef de chœur sur un air de plain-chant.

C'est pour conjurer le mauvais sort que ces serviteurs psalmodient et dansent d'après un rite mi-religieux, mi-burlesque. A leurs voix les démons du souci, de la haine et de l'envie s'enfuient épouvantés.

Derrière ces portefaix, des servantes voilées de laine blanche portent sur leurs têtes les corbeilles chargées de vêtements et d'étoffes. Leurs lèvres strident comme des cigales. Une cavalerie multicolore de mulets et de chevaux harnachés de larges caparaçons brodés suit les piétons. En travers des « bar-

das » ⁽¹⁾ de ces animaux, est flanquée la literie. Des housses et des traversins d'un vif orange éclatent au soleil, maintenus par les cavaliers en vestes azur ou écarlate.

Quelques garçonnets luisants comme des scarabées ont jeté sur leurs épaules des rideaux d'un jaune canari et semblent des personnages de féerie dans le soleil qui rend leurs contours lumineux.

... Tout bas Nijma dit à Précieuse :

— Cela ne te fait rien de voir partir ainsi ton « farch » ⁽²⁾ pour la maison de ton mari ?

Nefissa hausse dédaigneusement les épaules.

— Quand tu retrouveras cet ameublement, tu seras déjà mariée.

A cette pensée, Précieuse s'arrache à l'étreinte amicale de sa sœur pour aller s'agenouiller dans un fauteuil. Là, elle laisse tomber sa tête dans ses bras sur le bord du dossier.

— Ne pleure pas, ma petite Précieuse, fait Etoile. Un grand bonheur t'attend peut-être ?

La voix sourde de Nefissa répond :

— Je ne pleure pas.

— Oui ! le hasard te sera peut-être merveilleux, Précieuse. Il t'aimera ! Tu l'aimeras.

— Ne parle donc pas ainsi, Nijma. J'avais entrevu mon bonheur. Il était d'une réalisation impossible. C'était écrit. Tant pis pour moi !

(1) Sortes de bâts indigènes recouverts de tapis.

(2) L'ameublement de la mariée.

— O fataliste, qu'en sais-tu encore ?

D'un bond Nefissa se relève. Elle ne veut pas entendre les clameurs de la rue. C'est pour elle que cette bande d'hommes et de femmes sautent, chantent et emmènent son mobilier vers le palais du riche négociant Nachhal. Pourquoi son père ne l'a-t-il pas mariée à un Maghzeni, à un fonctionnaire ? Épouser un marchand l'humilie tout à coup.

Une idée soudaine la redresse et la rapproche de sa sœur.

— Si Chewki sait-il seulement le français ? Notre père ne nous l'a jamais dit.

— Ce doit être probable, Précieuse.

Cependant Nijma doute. Un Mahométan versé dans la langue française est accessible à beaucoup de sentiments inconnus des autres Tunisiens retranchés dans leur arabe, château-fort de leur immobilité intellectuelle.

Les cris s'affaiblissent enfin et les jeunes filles, émues à sangloter, s'embrassent. Il semble à Etoile que la foule de la rue veut lui enlever sa sœur et elle la retient dans ses bras.

... En arrière-garde du cortège, des armoires à glace se promènent. Des hammals herculéens les portent par le moyen d'une courroie passée autour de leur front. Chaque portefaix s'avance courbé, tandis qu'autour de lui des rondes sauvages s'organisent. Enfin ils atteignent le palais de Si Nachhal et ils se déchargent.

Danseurs, chanteurs et hammals se rangent alors dans la cour. Ils regardent ardemment une porte fermée, en face d'eux. Chewki paraît. Il lève la main. Cette porte brusquement poussée claque de ses deux battants. Serviteurs et portefaix se ruent dans un envollement de bras et de jambes sur une midah chargée de gâteaux. Des hurlements mêlés au fracas de la vaisselle brisée retentissent. On s'assomme, on se pousse, pour mettre dans sa bouche et dans ses mains les pâtisseries. Enfin chaque homme s'en revient gavé. Nachhal, solennel, s'approche et constate avec satisfaction qu'aucune assiette n'a été épargnée.

Alors son vieux domestique Ettaïb lève les mains vers le ciel et s'écrie :

— Sois remercié, mon Dieu ! Le mauvais sort ne pourra plus atteindre les nouveaux mariés.

Ayant distribué de la monnaie à la racaille qui envahit son palais, le digne Chewki la renvoie d'un grand geste. Des jeunes gens, amis de Nachhal, se présentent. Ils vont disposer eux-mêmes la chambre des mariés comme le veut la tradition, un lit étant placé à chaque extrémité de la pièce en longueur. Trois armoires à glaces se touchent. L'abondance de ces meubles signifie la magnificence. Elles viennent d'ailleurs de chez le meilleur ébéniste parisien. Leur moderne style s'effarouche un peu des tentures d'un jaune canari.

Comme le crépuscule descend sur la ville blanche, les musulmanes conviées au mariage de Nefissa commencent d'arriver au palais de Nachhal. Pour cette cérémonie, Chewki a fait ouvrir sur une ruelle une porte ordinairement condamnée. Elle permet d'accéder directement à l'appartement des femmes, situé au premier étage. Les fantômes de soie blanche commencent donc d'ascensionner les marches. Arrivées dans les pièces illuminées et fleuries, les musulmanes dépouillent leurs haïcks. Leurs visages fardés et barrés de sourcils en forme de cintres noirs éclatent aux flambeaux.

Lella Aïcha, la mère de Nachhal, reçoit en souriant M^{me} Tranquillité si odorante qu'elle semble porter sur elle tout un jardin. La jeune épouse de Sadok a revêtu un sérual en crêpe de Chine. Son boléro saphyr transparait à travers sa blouse de gaze blonde constellée d'astres. Sa takrita est un poème d'or et de diamant sur ses cheveux obscurs. Étoile, invitée exceptionnellement au mariage de sa sœur, apparaît à son tour. Fathma, brusque et trapue, s'avance au devant d'elle et s'exclame devant sa toilette d'azur brodée d'argent.

Saïda, impétueuse, promène de groupe en groupe une robe de bal à la parisienne qui excite l'étonnement et surtout la réprobation des dames assemblées.

La bonne M^{me} Diadème-du-Royaume, en costume

fleur de pêcher, essoufflée par les allures boulevardières de sa sœur, la suit avec peine.

Lella Aïcha fait mille politesses à M^{me} Tranquillité et veut la présenter à la future famille de Nefissa. Elle l'emmène dans un salon dont le plafond de bois emprunte la forme d'un grand parapluie rouge sur lequel on aurait peint des arabesques bleu et or. Chaque angle de cette salle est occupé par une console dorée et quatre pendules de bronze marquent à la fois l'heure sans pouvoir jamais s'accorder entre elles. Aux céramiques de la muraille sont suspendues de vieilles lithographies italiennes. Elles représentent des héroïnes romaines et des Adonis à cheveux frisés.

Deux femmes obèses, aux petits fronts surmontés par des chéchias d'or, sont assises sous ces gravures. L'une d'elles a replié ses jambes sous ses reins et appuie son coude sur l'un de ses genoux. Sa compagne laisse pendre un mollet informe, énorme saucisson chaussé de rouge.

— Mes cousines Tijania et Chadlia, présente Lella Aïcha.

M^{me} Tranquillité s'incline trois fois, la main sur le cœur.

Habillées de costumes en soie feuille-de-lierre brochée d'énormes motifs blancs, Tijania et Chadlia se balancent et déclarent qu'elles sont ravies, ravies, ravies !

Hanifa croit devoir les saluer à nouveau. Aussitôt

elles reprennent leurs oscillations et précipitent un flot de compliments. Aïcha arrache ces dames à leurs effusions, car elle voit passer la tante de Chewki, Lella Ouarda, et elle jette M^{me} Tranquillité dans ses bras. Ouarda étreint Hanifa et Hanifa presse tendrement Ouarda. Puis elles s'embrassent, très vite, à petits bécots. Ensuite elles se retirent l'une de l'autre, se considèrent amoureusement et ne peuvent résister au plaisir de s'enlacer encore. Enfin, Tranquillité déclare combien elle est heureuse de savoir une pareille tante à Nefissa. Lella Ouarda, M^{me} la Rose, clame que c'est un bonheur inappréciable pour Chewki d'entrer dans la famille si vertueuse des Bou-Okkaz !

... Avant d'être une épouse honnête et considérée, Lella Ouarda avait été une courtisane. Elle dansait et chantait au milieu des hommes. De son ancienne profession, Ouarda gardait d'ailleurs peu d'agrément. Sur sa face triangulaire une grosse mouche noire décorait sa joue gauche. Ses yeux, trop souvent peints, semblaient usés et dépolis. A force de prendre des remèdes de sorcier pour devenir féconde après son mariage, — de même qu'elle s'était droguée dans sa jeunesse pour le motif contraire, — M^{me} la Rose s'était déformée. Sa tête touchait ses épaules et sa poitrine sa tête. Son corps paraissait un accordéon et l'on s'attendait à la voir rentrer en elle-même. Afin de dissimuler ses infirmités, elle s'était vêtue à l'égyptienne d'une robe en tissu raide qui

s'écartait d'elle comme une tente tendue sur ses piquets. Des cheveux courts et rares s'échappaient d'une petite calotte dorée qu'elle posait sur l'oreille par un dernier reste de coquetterie. Ouarda, avec son maquillage outrancier des paupières et des lèvres, semblait un pauvre vieux clown. Elle souriait à Lella Hanifa, mais son sourire lui coupait les joues jusqu'aux oreilles.

Fathma Nachhal avait pris Nijma sous le bras et la conduisait à sa sœur aînée Soleïma. Cette jeune femme au fier profil sémite, aux yeux en amande ombrés par des sourcils frisés, rayonnait de beauté. Elle avait l'incomparable sveltesse des femmes de l'Hedjaz, au teint clair comme leur ciel aux regards profonds comme leurs nuits, aux gestes libres et ailés comme les cavales de leurs douars. Trois broches en diamant formaient diadème au-dessus du front lisse de Soléïma et ses cheveux s'épandaient librement sur ses épaules. Elle était vêtue d'un costume blanc et or et ses mains étaient couvertes de mitaines ajourées.

Elle se jeta sur un canapé d'un style Louis XV arabisé de croissants et couvert d'une étoffe jaune: Deux jeunes mariées en pantalons de soie brochée s'approchaient. Entre leurs figures vernissées vint s'insinuer une sorte d'oiseau aux yeux cruels. Cette vieille femme au nez en bec et au cou ridé de vieux marabout avait sur l'occiput une touffe de duvet, son reste de cheveux. C'était Abiba,

la grand'mère de Chewki. Lorsqu'elle vit Nijma, elle gronda qu'une jeune fille bien élevée ne devait pas assister à un mariage.

Etoile reconnut encore, parmi une rangée de dames vulgairement assises, jambes ouvertes, dos rond et épaules de travers, Lella Malika, dont la poitrine couverte de bijoux tunisiens, français, turcs ou égyptiens, semblait un éventaire de joaillier. Sur une chaise basse qui faisait remonter ses genoux, Djamila, avec des grâces rééditées des salons d'Auvergne, entretenait une dame d'expression lamentable qui cachait mal sous une djebba abricot une grossesse de huit mois. De son serre-tête de soie verte, quelques cheveux, guère plus importants comme quantité que des mèches de fouet, descendaient derrière ses oreilles tirées par des pendants massifs. La bouche en bénitier de cette bonne personne écoutait avec ravissement, sans les comprendre, les périodes raffinées de Lella Djamila.

... Dans la grande salle, une douzaine de vieilles femmes sont accroupies en cercle sur le tapis. Au milieu de cette assemblée Etoile rayonne de pureté. Son teint de gardénia que n'a souillé aucune teinture, ses yeux intelligents, la vivacité de ses mouvements en harmonie avec la souplesse de sa pensée, font d'elle la vivante image de la nouvelle génération musulmane. Souvent Nijma s'approche d'une fenêtre sur la ruelle. Elle attend l'arrivée de sa sœur Nefissa. Lella Zakia doit l'amener avec solennité

dans la maison de son époux. Elle écoute, mais elle n'entend que le brouhaha des hommes invités par Nachhal. Ils emplissent les appartements du rez-de-chaussée. Aussitôt arrivés, ils font honneur au repas magnifique servi à l'arabe dans le patio protégé par un velum tendu sur les terrasses. Soixante plats différents, parmi lesquels le méchoui, le couscous, la chekchouka et la méloukria, fument vers le ciel et excitent à dévorer.

Les narines délicates de Cherifa et de Letifa, les petites épouses, ont flairé l'odeur de ce festin et elles viennent regarder à travers les grillages de la galerie leurs maris attablés. La saveur des épices chatouille les papilles de ces chattes. Elles tirent leurs langues roses et reniflent délicieusement.

Lorsque ces Messieurs auront dîné, on servira ces dames.

A ce moment les servantes reviennent dans le salon en criant :

— Haiät-En-Nefous ! Haiät-en-Nefous ! La Vie-des-Ames ! La Vie-des-Ames ! Les bras levés, elles précèdent la plus célèbre danseuse de la Régence, qui vient rendre visite à Lella Aïcha et à ses invitées. Ces dames regardent avec passion cette jolie créature. Lorsqu'elle paraît, les musulmans les plus religieux sentent le péché entrer en eux. Elle semble l'almée, la houri unique, l'ange promis aux meilleurs des croyants. Autour de son cou et de ses bras elle porte plusieurs fortunes. Chaque bracelet est un trophée.

Il signifie la défaite d'un riche. Quel arabe saurait résister à son sourire et à l'ondulation de ses hanches harmonieuses ?

— O miracle de grâce, lui dit Tranquillité, lorsque nous te voyons, nous tremblons toutes. S'il te plaisait de me prendre mon mari, tu le cueillerais comme avec la main. S'il te plaisait de l'effeuiller, tu l'effeuillerais. S'il te plaisait de le faner, tu le fanerais !

Vie-des-Ames se rengorge et roucoule :

— Sois sans crainte, ô Tranquillité, ton mari Sidi Bou-Okkaz n'aime que toi. Si pour te taquiner il te raconte qu'il aime toutes les beautés qu'il voit, ne le crois pas. Sa bouche est une corne d'abondance. Il parle facilement, mais ses propos légers ne viennent pas de son cœur. Il garde pour toi le miel de son âme, termine la courtisane en pressant tendrement les mains de Tranquillité.

Cherifa et Letifa se font présenter à Haïat-En-Nefous. Enchantées de la connaître, elles lui disent :

— Tu es un diamant. Aucune de nous ne brille comme toi. Nous sommes des pierres.

Lella Aïcha oblige la courtisane à s'asseoir. Elle lui sert un sirop de rosata et elle manifeste une joie sincère de voir les lèvres professionnelles de Vie-des-Ames, qui tant de fois burent à d'autres coupes, toucher le verre de cristal qu'elle lui offre. Mais Diadème-du-Royaume se précipite vers Etoile et lui dit :

— Ta sœur nous arrive. Ecoute !

Les you ! you ! vibrent dans l'escalier, mêlés à un chant religieux d'un rythme lugubre. Au milieu d'un flamboiement de khamsas en cire dont les cinq branches allumées brillent, Lella Zakia, en bonnet d'or pointu, trotte devant une femme enlinceuillée. Fathouma la chouette soutient ce paquet vivant. D'autres servantes suivent avec des cierges enrubbannés qui répandent des larmes brûlantes.

Les musulmanes accroupies dans le salon se sont relevées. Elles acclament avec frénésie l'entrée de la jeune épouse arrêtée au seuil du salon. Mais une négresse en cotonnade rouge s'avance avec un bassin de cuivre et une aiguière. Elle s'agenouille devant Nefissa, verse l'eau parfumée et lave les semelles des petites mules brodées de la mariée. Par ce gracieux usage, il est signifié à la jeune femme qu'elle ne doit pas apporter la moindre souillure dans la maison de son époux. Pendant cette ablution, Précieuse, toujours cachée par les soieries noires qui font d'elle un catafalque, est soutenue par deux servantes à l'allure hiératique. Enfin l'on entraîne Précieuse vers la chambre nuptiale. Les portes se referment et des clameurs retentissent. Elles avertissent les dames invitées qui ne sont pas les proches parentes de Chewki Nachhal de s'enfuir dans les autres pièces. Un homme va venir, le marié. Elles ne doivent pas être aperçues de lui. Les servantes courent et organisent le sauve-qui-peut.

Chewki paraît en haut de l'escalier. C'est un homme de haute taille et de forte corpulence. Ses cheveux et ses moustaches, d'un noir brillant, tranchent sur son teint presque blême. La régularité de son profil maure le ferait peut-être appeler beau, si son visage, réédité à des milliers d'exemplaires dans les pays musulmans, ne le banalisait. Sa démarche trahit la mollesse de l'homme accoutumé aux longs accroupissements. Une djebba en moire d'azur et un turban indou à broderie d'or le vêtent. Il s'avance avec un calme imposant. Aucun de ses gestes ne trahit l'impatience amoureuse. Il sait Nefissa enfermée au bout de la galerie, mais la politesse veut qu'il s'arrête au passage devant sa mère Aïcha qu'il baise respectueusement. Sur le front de ses sœurs, Fathma et Soléïma, il pose ses lèvres. Deux vieilles femmes surprises par lui en train de dresser une table s'interrompent et cachent pudiquement leurs visages avec leurs bras reployés. Nijma, curieuse, voulait voir le mari de sa sœur; aussi n'a-t-elle pas suivi Tranquillité dans sa déroute. Elle s'est cachée derrière une tenture qu'elle écarte afin de regarder Chewki. Tout à coup celui-ci aperçoit ce charmant visage, mais avec une suprême dignité, il feint de ne l'avoir pas vu et continue pompeusement sa route.

— Oh ! ma pauvre, pauvre petite Précieuse, gémit Nijma, tandis que les you ! you ! éclatent frénétiquement dans les pièces remplies par les musulmanes.

D'une main assurée Chewki pousse la porte et se trouve en face de celle qu'il ne connaît pas, encore qu'elle soit sa femme.

Nefissa est assise sur un fauteuil à grand dossier d'or. Toute vêtue de rose brodé d'argent, dévoilée, les mains sur les genoux, muette, immobile, la face morte et les paupières baissées, elle se laisse regarder avec une souveraine indifférence. Chewki baise au front sa femme, puis il prie : Dieu fasse que tu sois mon épouse dans ce monde comme dans l'autre !

Mais est-ce bien Précieuse, la suave petite Précieuse au visage ciselé comme un bijou ? Qui donc l'a défigurée ? Qui donc reconnaîtrait Nefissa dans cette idole sauvage, aux cheveux noirs et huileux, aux sourcils épais comme des cintres, au teint crépi comme une maison ? Toute sa grâce a disparu derrière ce badigeon barbare.

Les gros yeux de jais de Chewki vacillent et il murmure des compliments. Il déclare qu'il n'avait jamais demandé à Dieu un tel présent. Il s'assied près de Nefissa et essaie de la faire parler. Mais elle ne daigne pas jeter un coup d'œil à l'homme qui est devenu son époux.

— O Précieuse, dit-il bouleversé, je sens que je t'adorerai après Dieu. Tu seras mon paradis, le parfum de ma vie, le flambeau de mon esprit. Jamais une gazelle n'a fait peur à un homme, Nefissa, et pourtant tu me vois trembler devant toi. Maintenant, tu es ici la maîtresse. Ce palais sera le tien

et je n'y vivrai qu'avec ta permission. Ce que tu me demanderas, tu l'obtiendras.

A ces derniers mots, Précieuse sourit amèrement, puis elle paraît s'endormir. En vain Chewki se fait aimable, passionné. Elle oppose l'inertie d'une statue à ses transports.

Lella Aïcha arrive avec une coupe remplie d'eau et la tend à Nefissa, qui appuie sa bouche fermée sur le bord du verre. Après elle, Chewki y boit. Les époux signifient par là que désormais ils seront deux en un seul être. Aïcha estime l'entrevue suffisante et veut renvoyer son fils. Mais lui s'obstine. Il voudrait obtenir une réponse de sa femme à ses compliments. Lella Zakia est accourue. Cette lutte galante l'amuse. Enfin elle doit elle-même renvoyer Chewki, d'autant plus excité que Nefissa demeure mystérieuse.

Lorsque Nachhal sort, sa belle face andalouse est altérée. Il craint de n'avoir pas plu. Peut-être a-t-il été maladroit dans ses éloges ? Il sait Précieuse très instruite et il redoute d'avoir paru un sot. C'est vrai, il est ignorant. Elève de la grande mosquée, sa tête est farcie de scholastique creuse et voici qu'il a pris pour épouse une fille versée dans la littérature européenne. A-t-il bien fait ? Une inquiétude subite le ronge. Il adore déjà Nefissa. Cette jeune femme régnera sur lui. Mais il la redouté. Il sent qu'il ne sera plus le maître. S'il avait pu la connaître, peut-être se serait-il retiré, mais à présent elle le tient

tout entier. Oh ! Précieuse la bien nommée, pense-t-il, toute ma fortune ne vaut pas une de tes petites mains.

Si Nachhal enfiévré d'amour va rejoindre les hommes dans le patio. Sous le calme auquel il s'efforce, il s'irrite contre la traîtrise de ce cérémonial qui n'a qu'un but : exalter le désir. Or, il le sait, ce n'est que demain soir qu'il lui sera permis de retrouver sa femme.

Lorsque Chewki a disparu, Nijma s'avance et peut aller se jeter sur la poitrine de sa sœur. Elle lui dit en français :

— Je l'ai vu. Il est beau. Peut-être pourras-tu être heureuse avec lui.

Nefissa secoue lentement sa tête et il y a une telle désespérance dans son attitude que Lella Aïcha interroge :

— Qu'y a-t-il ? Serais-tu malade, ô ma fille ?

Etoile répond que sa sœur ne se plaint pas, mais la mère de Chewki, inquiète, s'éloigne et observe de loin Nefissa.

— Elle pense toujours à René, hélas ! songe Nijma en se mettant aux pieds de sa sœur. Puis la jeune fille imagine son mariage avec Hassen.

— Me peindra-t-on aussi la face et serons-nous obligés à cette entrevue ?

Cette idée la distrait. Elle voit Hassen en habit noir venant écarter le rideau, lui sourire et mimer

toutes les expressions d'un homme qui n'a jamais vu sa fiancée.

La nuit s'avance. Quatre servantes noires viennent enlever la mariée de son fauteuil et, sans la déshabiller, elles l'installent sur les coussins brodés d'un lit de parade.

— Ne bouge pas, mon enfant, vient lui recommander Lella Zakia. Ne bouge pas, tu froisserais les soieries de ta toilette.

A tour de rôle les parentes de la mariée viennent prendre ses mains et lui causent afin d'abrégé la longue veillée nocturne.

C'est ainsi que Lella Tijania, l'une des cousines de Chewki, mariée à un professeur de théologie de la mosquée de l'Olivier, vient lui narrer ses malheurs conjugaux.

— Oh ! Nefissa, cette nuit me dévore car elle me rappelle les délices perdues. Moi aussi j'ai été exposée comme toi. Mon mari m'avait vue et malgré les convenances j'avais osé relever mes paupières sur lui. Ses regards étaient chargés de caresses et ses paroles avaient le parfum du jasmin. Il m'enivrait. Je compris que je l'adorerais. Cet homme de Dieu était descendu tout exprès du ciel sur la terre pour mon bonheur. Et puis, jour affreux, il s'éprit d'une jolie servante. Maintenant, je suis obligée de supporter cette seconde femme dans ma maison. Certainement il ne peut la voir qu'à la dérobée, mais juge de ma

douleur lorsque je rentre. Parfois ils se sont aimés sur mon lit, car cette femme n'a le droit qu'à un grabat. Ah ! ce grabat, je l'envie, car il contient les rêves de la femme aimée de Si ben Saïd.

Mais toi, Nefissa, plus heureuse que moi, tu garderas un mari soumis. Oh ! ne souffre jamais les feux qui me consomment. Bientôt je ne serai plus que le charbon de moi-même et je mourrai.

L'insensible Nefissa considère Lella Tijania qui, pour être carbonisée, offre néanmoins les apparences de l'obésité. Ah ! comme elle ferait crier la femme du cheick si elle lui racontait sa propre histoire. Que lui importe Chewki esclave, Chewki à ses genoux ! C'est un Français qu'elle aime et avec lui l'amour au soleil ! Mais si elle ouvrait son cœur, quel scandale ne ferait-elle pas éclater ! M^{me} Pure, Tranquillité, Aïcha et Fathma la maudiraient. Nachhal viendrait la divorcer. Elle rentrerait dans sa famille prisonnière et cette fois Sadok lui crierait qu'il la ferait enfermer au Dar-Jouad, à la prison pour les femmes indignes.

Il vaut mieux se taire ! Qui sait ce que l'avenir lui réserve ? Sans doute, elle n'aimera jamais Chewki, mais elle le réduira au servage. Ce sera déjà la vengeance de la recluse contre le maître. Ensuite... ensuite... Des aventures s'esquissent et Précieuse tremble en les évoquant.

— O Nefissa, aurais-tu froid, lui demande Etoile en se penchant sur sa sœur ?

— Oui ! Oui ! Petite Etoile, encore que je brûle de fièvre, j'ai froid, si froid au cœur. La neige fond dans mes veines.

Des larmes apparaissent aux cils de Précieuse et se teignent de khoheul.

— Hélas ! Ce sont des perles noires, dit Nijma en les recueillant sur son mouchoir.

... Derrière les grillages qui fermaient la galerie au-dessus du patio, les musulmanes invitées écrasaient leurs visages afin d'apercevoir les hommes rangés sur des chaises pour le concert arabe. Elles écoutaient la musique et remplissaient leurs yeux de la vue des visages masculins. Des passions secrètes s'ébauchaient. Des épouses comparaient leurs maris aux jeunes hommes et, volontiers, elles eussent troqué leurs vieux époux pour ces éphèbes aux burnous rejetés fièrement sur les épaules.

Les heures s'écoulaient maintenant trop lentement au gré des femmes admises à contempler seulement de loin les réjouissances de leurs maris.

Djamila, assise sur un fauteuil rococo, voulait conserver son attitude digne, la poitrine avancée, les coudes à la taille et les mains pendantes. Elle ne put résister à sa fatigue et sa tête oscilla au bout de son cou comme un citron sur une branche balancée par le vent. Devant elle, sur un banc, une négresse colossale, accroupie sur ses cuisses recouvertes d'une foutah à bandes jaunes et rouges, tenait un bébé qu'elle venait d'allaiter de ses énormes

mamelles. Cette Soudanaise à la face pointue, exhaussée d'un hennin doré, écoutait le son des tams-tams et rythmait la mesure avec son corps. La musique l'intéressait au point qu'elle avait oublié son enfant. Elle l'abandonnait, la tête en bas, et ce nourrisson, à crâne en noix de coco, continuait à ronfler, insensible à ce renversement.

Des garçonnets et des fillettes dormaient enroulés dans les haïcks de leurs mères, jetés sur les tapis. Ne pouvant vaincre son sommeil, Djamila s'étendit habillée sur un lit, près de Malika constellée comme un ciel d'été par ses bijoux. Dans chaque coin, sur des divans ou des matelas couverts d'un seul drap à la manière tunisienne, des invitées s'allongeaient. On apercevait leurs formes bleues, roses ou vertes dans le clair obscur. De temps à autre, Lella Zakia passait discrètement entre leurs rangées et allait soulever la tenture de la chambre nuptiale.

Étalée sur son lit de parade, Nefissa apercevait dans l'ombre les yeux ronds de sa mère qui luisaient dans sa face cireuse.

Dans le patio, que des céramiques persanes décoraient, des beldis et des maghzenis tunisois en djebbas de toutes les nuances des aurores et des couchants, composaient un parterre harmonieux. Les plis de leurs toges n'eussent pas déparé des statues grecques. Chewki, le turban indou sur la chéchia écarlate, veillait à la bonne ordonnance du spectacle.

Des garçonnets en petites vestes poudrées d'or ou brodées d'arabesques en soie passaient dans les rangs des spectateurs et offraient de l'eau glacée. Des serveurs noirs faisaient circuler sur les plateaux de Stamboul les tasses de café maure. Derrière eux, des fillettes engoncées dans des pantalons soyeux dont les cordelières les serraient sous les aisselles, tenaient des corbeilles de pâtisserie arabe.

A l'un des angles du patio sont accroupies, sur des bancs à fuseaux dorés, la divine Haiat-En-Nefous, au teint de lune, aux yeux de soleil, aux dents de grelons, et une autre musulmane hiératique qui semble une courtisane exhumée d'Antinoë et ressuscitée pour ce soir d'hyménée. Dans sa face morte à nez court, les yeux semblent des meurtrissures et ils expriment toutes les affres de la damnation. Cette femme semble une possédée de l'amour, et tout en cette prêtresse crie qu'elle en meurt : ses joues creuses, la fièvre des pommettes, la stupeur de l'attitude. Une chéchia de velours rouge feuillagé d'or surmonte ses cheveux lourds comme la houille dont ils ont le luisant.

Devant ces danseuses-chanteuses, un service d'argent est disposé sur une table décorée de roses sur un fond d'émeraude. Sur les assiettes, des découpures de céleri et des carottes au vinaigre côtoient des olives noires, des dattes, des nèfles du Japon, des œufs durs et des tranches de pain de semoule trempées dans l'eau vinaigrée.

Les musiciens tunisiens ou égyptiens, à croppetons sur des bancs, sont placés en face de Haïat-En-Nefous et de sa compagne. En habits bleus et le fez sur la tête, ils tiennent entre leurs genoux leurs cithares antiques et leurs darboukas, ces poteries coiffées à l'une de leurs extrémités d'un résonateur en peau. L'un des artistes de cette aouada joue du tam-tam avec une virtuosité qui lui permet de jeter son tambourin en l'air et de le faire crépiter sous les doigts avant qu'il ne retombe. Puis, d'un coup de poing, il le fait tonner à nouveau en le renvoyant en l'air.

Soudain l'expression délicieuse de Haïat-En-Nefous change. Cette jolie fille ouvre largement sa bouche, colle sa langue au palais, rétrécit ses yeux et nasille affreusement. Zorah, sa compagne, montre un visage bestial, aux narines dilatées, au front ridé par l'effort du chant. Devant cette assemblée de musulmanes impassibles, qui ne manifesteront ni plaisir, ni ennui, les douze airs monotones de la liturgie matrimoniale vont se dérouler. Les darboukas détonneront, les cordes des guitares et des cithares grinceront sans que le débit mugissant des chanteuses diminue d'intensité.

... Toujours courtois, Chewki, pendant les prises de respiration de Vie-des-Ames, complimente ses hôtes et parfois les emmène dans l'un des quatre salons ouverts sur la cour. Là, assis sur des divans orange et dans une atmosphère toute dorée par les

tentures, les glaces vénitiennes, les consoles cambrées, les étagères à fuseaux et les grandes enluminures coraniques, ils fument des cigarettes, noblement, paisiblement, sans causer.

Qu'auraient-ils eu à se dire? Il eût été grossier à ces invités d'entretenir Chewki de sa femme. Ils semblaient donc l'ignorer. Lorsqu'ils avaient consommé leur tabac, ils buvaient un verre d'eau glacée que leur offrait un garçonnet costumé comme un oiseau de paradis, puis ils regagnaient leurs places dans le patio et ils continuaient d'ouïr béatement une suite de concert très semblable à son ouverture. Et l'air du Maya succédait au Saba; et le Rasd venait après le Mazmoum; et l'Asbahan tonitruant suivait la Naoua hurlée.

Ces poèmes lyriques voulaient raconter la vie d'une femme, sa fraîche adolescence, son amour et sa mort. Devant ces hommes recueillis, les courtisanes Vie-des-Ames et Zorah-Vénus célébraient les captives que leur honnêteté condamnait à la prison perpétuelle.

Enfin les chanteuses entonnèrent la romance de la bédouine qui a perdu son amant. C'était l'effrayant sanglot d'une musulmane à qui il ne reste qu'un bien, la tendresse de son ami, et qui s'en voit dépouillée. Obligée désormais à l'existence dégradante d'une servante dans le douar, bête de somme qu'on attache à la charrue, bête de somme qui va chercher l'eau et le bois, bête de somme qui peinera jusqu'au

dernier souffle, méprisée des autres hommes qui lui déniaient une âme, cette bédouine ne sera pas admise dans le paradis et jamais, ni dans ce monde, ni dans l'autre, elle ne jouira de l'allégresse réservée aux amants. Les darboukas et tams-tams accompagnaient cette plainte de leurs roulements, de leurs crépitements, de leurs fusillades.

Haïat-En-Nefous, les cheveux éparpillés sur le front, semblait une gorgone, une furie. Elle clamait à cette foule égoïste les tortures de la musulmane qui a perdu la volupté, la seule aumône consentie à la femme, car, en vérité, jamais l'amour, ce sentiment idéaliste qui exige le dévouement dans la liberté et la communion complète devant la vie, ne peut exister dans la société musulmane.

... Cette musique brisante commence d'agir sur les nerfs paisibles du corpulent Chewki et l'image de Nefissa l'obsède. Mais il doit bien vite secouer ses préoccupations, car il veut faire un grand accueil à quelques Français qu'il a invités. Ce sont des clients de son bazar, quelques officiers parmi lesquels le lieutenant Deville. Il serrait la main de René lorsqu'un cri retentit derrière les grillages du premier étage. Si Nachhal et les officiers relèvent la tête et ne savent que penser.

... Or, Nijma avait ainsi crié lorsque, s'étant approchée du grillage, elle avait soudain aperçu René.

Le front appuyé sur la menuiserie, Etoile suit

l'officier et ses amis dans leur traversée de la foule en fête. Elle les voit s'arrêter devant le banc des musiciens. Le lieutenant Daville s'adosse aux céramiques et tourne vers l'assemblée son visage blond.

— C'est vrai, il est beau, songe Nijma. Une expression de tendresse dans le courage émane de lui. Heureuse la femme qu'il aimera! Ah! Précieuse! Précieuse, pourquoi l'as-tu connu? C'est un homme qu'on ne saurait oublier.

Un des camarades de René s'était levé et lui disait :

— Qu'as-tu ce soir, mon cher, tu me sembles tout mélancolique? Ce mariage aurait-il le don de t'attrister?

— Eh bien, oui, répondait Daville, la séparation des sexes en ce soir d'union conjugale me paraît un défi au bon sens. Ensuite...

— Ensuite, voyons, continue, mon cher?

René soucieux avait croisé les bras. Il ajouta doucement :

... Ensuite cette cérémonie me navre particulièrement parce que je connais la jeune mariée.

— Toi! Comment! Quel est ce roman?

— Oui, un roman et très exquis. Sache seulement qu'un hasard m'a permis de la connaître et de l'entretenir. C'est une délicieuse créature et dont le Français le plus difficile serait fier.

— Diable! Diable! Tu t'échauffes, mon ami. En serais-tu amoureux?

— A quoi bon, mon ami, ce serait en pure perte. Les musulmans, tu le sais, croiraient attenter à leur Prophète en nous accordant leurs filles. Et je n'aime pas les amours malheureuses.

— En es-tu bien sûr? Saprستي! Daville, tu me racontes cela avec une voix attendrissante.

— Si ma voix s'attendrit, c'est sur le sort de cette gracieuse enfant instruite à la française et naïvement enthousiasmée par ce que notre civilisation renferme de franchise et de bonté. Je ne puis m'imaginer cette charmante femme devenue la propriété de cet énorme Nachhal. Parmi tant de jeunes Tunisiens distingués, elle aurait pu mieux choisir. Que dis-je! c'est son père qui l'a livrée à ce gros marchand. Quelle pitié!

... Le lieutenant Daville s'était tu et tandis que Vie-des-Ames, blanche comme la lune, dansait sur une estrade une danse qui n'était qu'une ondulation lascive, la vive imagination de René lui rappelait Précieuse avec une intensité qui le mordait au cœur.

Quand l'orient se remplit de rose et que la blanche ville arabe se dore aux jeunes clartés du soleil, les derniers chants expirent devant les derniers spectateurs. Déjà les domestiques descendent dans le patio afin d'organiser l'exposition de la mariée. Chewki s'est rendu dans son appartement de garçon et s'efforce d'y sommeiller un peu.

L'une des premières parmi ces dames, Diadème-

du-Royaume, s'étire sur son matelas, se met à genoux puis se dresse. Elle lisse la soie de sa toilette et va réveiller Bienheureuse, qui a passé la nuit assise dans un fauteuil afin d'éviter des faux plis à sa robe de mousseline. Malgré cette précaution, dans les mouvements du sommeil, un gland de perle s'est détaché et elle en manifeste une vive contrariété. Letifa et Cherifa, les petites épouses, prient Baya, la servante en peignoir de pilou, de rafraîchir leurs visages avec des fards de couleur. Lella Aïcha passe entre les sourcils de Malika, la belle femme constellée de gemmes, le maroued, l'aiguille d'aloès trempée dans le khoheul.

Léïla, la hennena, s'empresse d'aller noircir à nouveau les sourcils de la mariée.

— Il faut descendre, c'est l'heure, commande Lella Zakia à sa fille. Soutenue par Kemar et Baya, Nefissa est conduite dans le patio. On l'assied sur un fauteuil d'apparat, presque un trône par son élévation. Ses pieds reposent sur le coffret d'argent repoussé offert par Nachhal.

Léïla a recoiffé ses cheveux noircis et leur a donné l'aspect d'une tiare assyrienne. Depuis sa chéchia d'or jusqu'à ses mules brodées, tout étincelle dans Nefissa. Rigide et muette, elle a pris une attitude de Bouddha. Ses parentes et ses amies, rangées autour d'elle, semblent l'adorer.

Des musiciens juifs aveugles sont introduits. Leur chef commence d'improviser un chant en l'honneur

de la mariée et des personnes les plus illustres de sa famille. Ces vers sont psalmodiés sur un air arabe que les joueurs de darboukas accompagnent. Pendant cet éloge musical, interminable, car les mêmes vers sont modulés sur douze rythmes différents, Lune, glorieuse d'appartenir à une maison aussi célèbre, gambade en chassant avec un éventail de paille les mouches du visage fardé de la mariée.

Les portes du palais de Nachhal, libéralement ouvertes, permettent aux faubouriennes en haïcks rayés et aux bourgeoises blanches d'admirer la jeune épouse. Des bédouines de passage, leur corps de bronze à peine voilé de la lefha gros bleu, viennent s'émerveiller devant le spectacle de cette richesse. Ces paysannes tatouées d'étoiles ou d'ancres portent à califourchon sur leur dos des enfants nus, beaux comme des cuivres dont ils ont l'éclat. Des petites touffes de cheveux laineux se hérissent sur leurs crânes ovoïdes.

L'encens fume dans les dagghars, ces somptueux brûle-parfums, et ces bédouines le reniflent avec la volupté atavique des peuples du soleil pour les aromates. Encore accablées par la nuit, les dames musulmanes, Djamila, Tranquillité, Fathma, Ouarda, Letifa et leurs amies s'assoient ou s'accroupissent. Des servantes tassées en boule s'endorment sur les tapis et les paysannes évitent de les réveiller avec leurs pieds nus. Une jeune Française s'avance. Elle marche rapidement, en maintenant sa tête blonde,

aux sourcils et aux cils pâles, très raide sur son cou. Elle s'approche de la mariée et pose tendrement sa bouche sur son front.

A ce contact, Précieuse dit seulement :

— C'est vous, Mademoiselle Josseline. Merci. Puis ses paupières comme appesanties par l'antimoine de la hennena retombent.

Le supplice de Nefissa dure jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Etoile, presque aussi émue que sa sœur, l'embrasse alors si longuement que Lella Zakia et Hanifa s'étonnent et la réprimandent :

— Eh bien ! Que signifie ? Nijma serait-elle jalouse de Nefissa ? Oui ! oui ! Sans doute, elle l'envie d'être mariée la première.

Aïcha, Fathma, Letifa et jusqu'à Djamilia, la musulmane du Sacré-Cœur, gloussent comme des poules et plaignent Nijma, tandis que les domestiques réveillées jettent des you ! you ! perçants.

De vieilles femmes plaisantent à haute voix la mariée et leurs propos licencieux soulèvent des rires.

Précieuse se lève et debout sur son coffre d'argent, plus haute que la foule féminine, elle la toise superbement. Puis Léila l'emmène. Sans courage pour cacher son chagrin, Etoile s'est jetée à genoux et pleure tout bas le grand rêve que l'épais Chewki va dévaster.

... Pendant cette nuit, brûlée par la fièvre, Nijma sortit de sa chambre et vint enlacer la vasque de marbre où tournaient les poissons rouges. Au-dessous

d'elle les rosiers et les jasmins pâles fleuraient. Au-dessus d'elle les astres brillaient dans un divin ciel d'Afrique.

Le silence n'était rompu que par le sanglot du jet d'eau et Nijma lui disait :

— Oh ! oui, pleure, pleure, fontaine ! Précieuse n'est plus là ! Tu ne la reverras pas. Précieuse ne reviendra jamais. Précieuse est morte.

Ah ! Hassen ! Hassen ! quand donc viendras-tu me délivrer ?

*
**

— O mes yeux ! Jamais palais ne vous a paru plus beau, s'écrie Kemar.

Elle court sur ses longues jambes et, parfois, elle bondit en criant de joie comme un enfant.

— Par Sidi Ahmet Sakkat, mon marabout, s'écrie-t-elle en portant pieusement les mains à ses tempes, je suis heureuse d'avoir été appelée à suivre Lella Nefissa dans la demeure du Sidi Nachhal.

— Mais qu'a donc notre maîtresse, questionne Abiba, une mulâtresse à larges oreilles allongées par le poids des boucles d'or. Tu l'as connue jeune fille. Était-elle aussi muette ?

— Non ! Non ! Abiba ! mais laisse l'oiseau s'habituer à sa cage et il chantera. Tiens, aussi vrai que ces pinsons et ces bouvreuils sont joyeux, Neïssa rira !

Kemar montre des petites mosquées en fil de fer doré, suspendues aux claveaux du patio à galerie, et reprend :

— Comment en serait-il autrement, ô délice de mes songes, je n'avais jamais rêvé une pareille maison ! Rien ne manque ici pour le bonheur d'une femme.

La bédouine s'était arrêtée devant la bit-el-khaoua, la chambre pour le café, un cabinet mosaïqué avec un fourneau de marbre noir.

Zorah-Vénus, une négresse réjouie, poussait ses godets de cuivre dans la cendre chaude.

— Pour qui ce moka, lui demande Lune ? Lella Nefissa dort encore.

— N'en bois-tu jamais toi-même, répond Zorah ? Celui-ci te fera du bien.

— Mais si Chewki savait ?

— Par Dieu ! notre maître est un bon maître, affirme la mulâtresse, et il est riche à ne pas s'occuper de ce que nous buvons ou mangeons.

— Oui, l'or remplit ses caisses comme la caillasse les routes, prononce avec emphase la cuisinière Vénus.

— J'en suis charmée, fait Kemar en sautant et en claquant ses hanches. Sidi Bou-Okkaz ne m'avait pas accoutumée à cette abondance. Oh ! Oh ! qu'est-ce que j'aperçois en face ? Ne serait-ce pas un bit-kad ?

— Tu l'as dit, une salle de réunion pour les amies de Madame.

Après un coup d'œil jeté à cette pièce joliment meublée à la mode syrienne, Kemar était déjà revenue dans le patio dont les corniches en tuiles vertes appuyées sur leurs corbeaux azurés, la ravissaient. Des bananiers géants d'un vert frais se mariaient aux céramiques en camaïeu.

— Ia haïati ! O mon existence, je te passerais ici dans l'allégresse s'il y avait seulement une darbouka sur une étagère, dit Kemar en soupirant.

— Voici la mienne, répond Abiba, et elle va chercher la poterie tendue d'une peau vibrante.

La course légère de la mulâtresse fait tinter les anneaux d'argent de ses chevilles et les triples boucles de ses oreilles s'entrechoquent.

Kemar s'empare de la darbouka, la lève à bout de bras et tourne sur les orteils en tapant sur l'instrument. Elle chante en nasillant :

— Sidi Chewki Nachhal Rabbi ikaoui sâadek !
Rabbi ikaoui sâadek.

Seigneur Chewki Nachhal, que Dieu augmente à l'infini ton bonheur ! ton bonheur !

— Chutt ! Silence ! crie Zorah en sortant sa tête de la chambre du café. Tu vas réveiller Lella Nefissa !

— On ne pourrait en craindre autant pour Sidi Nachhal. Il est encore sorti dès l'aube. Ah ! il sait mener de front l'amour et le commerce ! Faut-il qu'il soit fort, s'exclame la mulâtresse.

— Et Lellati, notre maîtresse, n'est-elle pas

unique, dit Kemar. Non, jamais homme n'a mis un diamant plus étincelant sur son cœur!

La grosse cuisinière Zorah taquine les pointes de sa takrita rouge en grognant et Abiba bougonne entre ses lèvres.

— Qu'as-tu, Zorah! Qu'y a-t-il, Abiba? N'est-ce pas la vérité?

— Hé! Hé! sans doute, notre maîtresse est un joyau comme jamais bijoutier n'en cisela, mais son caractère! Ah! Ah! son caractère. Oh! Oh! Macache! Macache!

Zorah, accoutumée à s'exprimer franchement, dit avec vivacité :

— Le jour de son contrat de mariage, Lella Nefissa a dû oublier de mettre dans sa bouche une perle et du sucre. La perle, elle pouvait encore s'en passer, car elle est belle; mais le sucre lui aurait donné de la douceur.

— Lorsqu'elle aura mangé les quinze pains de sucre envoyés par Si Nachhal, elle sera bien améliorée, remarque la mulâtresse conciliante.

— Quel était le marabout de ta maîtresse quand elle était jeune fille, interroge Zorah? Elle devrait bien lui demander une humeur plus souriante.

— Elle n'avait pas de marabout, avoue Kemar honteuse.

— Oh! Oh! C'est impossible.

— J'en suis certaine. Un jour, une derviche noire qui se rendait dans les harems afin d'en expulser

les djïns qu'ils infectaient, l'avait demandé à Nefissa.

— Je ne crois pas aux saints, avait-elle répondu.

— Je vois ce que c'est. Tu as le démon en toi, s'était écriée la derviche, et elle voulait organiser une séance de musique pour le faire sortir du corps de Nefissa à coups de tam-tam.

— Oui, c'est une chose bien connue, les djïns ne résistent pas à certains airs, dit craintivement la mulâtresse. C'est pourquoi je n'aime pas jouer et chanter moi-même. J'ai toujours peur de les attirer.

— Si j'étais Sidi Chewki, reprend la grosse cuisinière, je ferais boire à ma femme de l'eau du puits de Zemzem, celui d'Agar, en Arabie. Les pèlerins, au retour de la Mecque, en vendent à Tunis, j'en suis certaine. L'eau de Zemzem rend les femmes amoureuses.

— Amoureuse ! Lella Nefissa n'a pas besoin de ton eau, proteste Lune offensée en agitant tête, bras et jambes.

— Si ! Si ! Ia benti ! Oh ! ma fille ! Je sais ce que je dis. Notre maîtresse me paraît aussi glacée avec Sidi Nachhal qu'un turban de cimetièrre. Elle ne l'aime pas. Il en est très malheureux.

— Lui, malheureux, riche commé il l'est, dans un palais comme le sien, fait la bédouine incrédule ! Je ne remarque pas qu'il maigrisse. Il occupe bien toute la place dans sa djebba !

— On peut engraisser en se mourant d'amour, remarque la mulâtresse.

— Tais-toi, Abiba. J'entends remuer. Allons voir si Lella Nefissa n'a pas besoin de nous.

Avec la paisible aisance des servantes arabes, elles entrent toutes trois dans la chambre qu'un plafond de cèdre sculpté et peint décore.

Les rideaux diffusent la lumière et par la chemsia, ce vitrail multicolore placé au-dessus de la porte centrale, des rayons rubis et topaze tombent en diagonale sur les céramiques.

Au sortir de la pleine lumière, les servantes aveuglées ne distinguent d'abord rien dans l'ombre. Elles s'approchent doucement, sur leurs pieds nus, d'un grand lit arabe à fronton composé de bouquets sculptés en plein bois et de panaches dorés. Des colonnes torsadées soutiennent le chalit orné d'une frise de raisins. Sous une courtepointe de soie, illustrée de pêcheurs gracieux dont les petites fleurs roses se répandent comme le printemps sur la neige du tissu, Nefissa dort. Son visage ambré, d'une finesse de bijou, provoque les gestes d'admiration muette des servantes. Elles saluent, se prosternent, se relèvent et se jettent des coups d'yeux éloquents qui signifient :

— Non, il n'y a pas dans la Tunisie une colombe pareille !

A côté du lit, un rechaka, une glace arabe à porte-manteau, supporte encore le turban de Si Nachhal.

— Ia ! Ia ! Oh ! oh ! pensent-elles toutes à ce

témoignage d'intimité, notre seigneur est venu ici !
Ia ! Ia ! Il a aimé Nefissa. Elle est bien lasse, la
pauvre !

Et elles se retirent pieusement.

Aussitôt dans la cour, Lune bondit de joie, et, imitant avec ses doigts le bruit des castagnettes, elle chante en tournant sur elle-même :

— La gazelle qui tient le lion captif n'a pas besoin d'apprendre au monde sa conquête. Les filles bien nées cachent leurs victoires sous les airs soumis des chamelles quand celles-ci répondent à la voix de leurs maîtres.

La cuisinière Vénus et la mulâtresse conviennent qu'elles se sont trompées.

Tandis que Zorah va allumer le kanoun dans sa cuisine afin de confectionner une méloukria aux épinards onctueuse comme un miel, Abiba se rend à la salle de bain tapissée de faïences et Kemar va broser les sièges du grand salon oriental où toutes les merveilles de Syrie, de Stamboul et du Moghreb sont réunies.

... Pendant ce temps, Chewki Nachhal s'acheminait vers les souks. Ce n'était pas un négociant ordinaire. Homme de goût, il commanditait un vaste bazar qu'il fournissait de meubles orientaux. Nul mieux que lui ne savait acheter en Asie-Mineure et en Turquie les précieux vestiges de l'art de Bagdad ou d'Is-pahan. Il avait même été chercher aux Indes les

châles précieux que le Bach-Mufti et les cadis du Divan lui payaient au poids de l'or.

Mais depuis son mariage, ses employés le remarquaient, Si Nachhal n'apportait aucun goût dans son négoce. Préoccupé, il renvoyait au lendemain les démarches urgentes et, pendant de longues heures, il s'enfermait dans le cabinet tendu de tapis de Mossoul qu'il occupait au premier étage de son musée.

Et les vendeurs chuchottaient :

— Notre maître est trop heureux. Son amour le tient tout entier. Laissons passer les semaines et ses yeux brilleront comme par le passé lorsque nous lui soumettrons une vente avantageuse.

...Or, ce matin-là, Chewki, encore plus absorbé que la veille, refusa d'entendre ses employés. Il les renvoya et se retira dans sa chambre qu'il ferma à double tour. Puis, s'étant étendu sur un tapis Mergoum à dessins entrecroisés, il rêva douloureusement.

Une djebba de moire à broderies d'argent patiné, le vêtait magnifiquement. Le noble visage andalou de Nachhal reflétait la mélancolie. Des cernes agrandissaient ses yeux de jais. Les rides marquaient son front bombé et la naissance de son nez aquilin. Il porta les mains à son visage et soupira affreusement.

Combien j'ai été mal inspiré de demander la fille de Bou-Okkaz ! Voici huit jours que nous sommes mariés et Nefissa me repousse. Cette nuit j'ai bien compris qu'elle m'avait en horreur. A mon approche elle a tremblé, puis lorsque j'eus retiré de ma tête

mon turban et que je l'eus posé sur le Rechaka, manifestant ainsi ma volonté d'être son époux, ses cris et ses gestes m'ont prouvé ses sentiments. Ce n'est pas de la pudeur. C'est l'homme qui ne lui plaît pas. Et cependant, je le sais, beaucoup de jeunes musulmanes eussent été heureuses de m'épouser. J'ai trente-cinq ans. Depuis quinze ans, toutes les entre-metteuses de Tunis me harcèlent et, je le crois bien, elles m'avaient proposé presque toutes les filles de beldis. Moi j'avais toujours refusé parce que ma mère, Aïcha, m'avait dit : Patience, attends ! Je veux pour toi une jeune fille qui les dépasse toutes comme une rose triomphe parmi les marguerites des jardins. C'est Précieuse, la fille de Si Sadok. Jamais un tel joyau n'a tenu dans les mains d'un musulman. Jamais un croyant n'a mis à son doigt un tel anneau d'or. Elle est encore trop jeune. Prends patience. J'ai attendu ; j'ai laissé passer les printemps. Maintenant Précieuse atteint ses dix-huit ans. Et, c'est vrai, ma mère ne s'est pas trompée sur le charme de Nefissa. Même quand elle me boude, cette femme l'emporte sur toutes les mahométanes que j'ai connues. Si elle me jette un regard de ses prunelles dorées, je sens mon désir s'affoler. Ah ! cette Nefissa, il y a des minutes où j'ai envie de la tuer ou de la divorcer ! Mais non, je ne pourrais pas même me passer de sa présence hostile. Il me la faut dans mon palais, même ennemie.

...Chewki s'était retourné sur son divan en gémissant.

sant. A cet instant, un de ses vendeurs vint frapper à sa porte. Il fallait traiter un marché urgent. Cet homme impatienté cria que le bazar irait à la ruine si le maître laissait commettre des erreurs qui pouvaient se chiffrer par des milliers de francs. Nachhal le renvoya en criant :

— Laisse-moi aujourd'hui, je te l'ordonne.

Le gêneur parti, il gronda :

— Ah ! les pertes d'argent ! Qu'est-ce que cela en comparaison du bonheur ruiné ! Ah ! Dieu, autrefois j'affectais une sérénité ridicule et je proclamais l'amour un passe-temps, une distraction après les affaires. Aujourd'hui, je vois combien les propos des sages sont fous ! Quand l'amour tient un musulman, tout s'obscurcit dans sa vie sauf sa passion. Non, les européens, blasés par la vue constante de toutes les femmes, ne peuvent s'imaginer le paroxysme de notre besoin d'aimer. Chacun de nous ne voit que ses épouses. Lorsqu'il est dans la rue, parmi la foule masculine et qu'il pense à son harem, à l'aimée qui l'attend, un éblouissement le prend. Il songe qu'il tient le paradis entre les murs jaloux de sa maison et l'allégresse soulève ses pas. Ah ! Précieuse ! Précieuse ! que t'ai-je fait ? J'ai été tendre et généreux pour toi. Je te donne plus que tu ne demandes. J'ai même surpris sur ton visage un peu de satisfaction lorsque je te fis visiter mon palais pour la première fois. Il y avait aussi de la gratitude dans tes yeux quand je t'avertis les premières nuits que tu pour-

rais reposer en paix comme la tourterelle en ton nid sans que l'aigle vînt te surprendre. Hélas! Hélas! J'ai multiplié les marques de tendresse. J'ai fait taire ma passion pour toi afin de mieux te mériter. Mais enfin, hier, j'ai exigé mes droits. Je t'ai d'abord implorée. Je me suis agenouillé au pied de ton lit, moi, le maître, moi le seigneur d'après notre loi. Et tu n'as eu qu'un cri : Va-t-en! Va-t-en! Va-t-en!

Si je ne t'avais pas adorée, je t'eusse prise de force ou je t'aurais répudiée. Pourquoi ne t'ai-je pas répudiée ?

Chewki s'est relevé. Son beau visage se convulse.

— Aimerais-elle un autre homme ? Là serait la raison de son dégoût.

Quel est cet homme ? Il faudra que je le sache ?

Le négociant marche de long en large. Malgré son agitation, il veille à ce que son turban reste posé dignement sur sa tête. Seuls les fous ou les gens de mauvaise vie offensent le Prophète en se décoiffant dans leurs moments de colère. Ils donnent ainsi à Dieu le témoignage de leur âme mauvaise. Après un moment Nachhal s'apaise et songe :

— J'ai fait une supposition stupide. Je connais assez Si Bou-Okkaz pour savoir qu'il a su préserver sa fille de toutes les aventures. Alors qui faut-il accuser de ce terrible malentendu ? Elle ou moi ? Je ne suis cependant pas un monstre. Assez de vieilles femmes m'ont accosté dans la rue et m'ont déclaré que leurs maîtresses après m'avoir vu passer

sous leurs moucharabiehs désiraient me connaître.

Nachhal parcourt son cabinet et cherche à épuiser par la fatigue sa douleur. Son pas brusque jette sur le sol un rebâa, un coffret de nacre blanche. Il ne se soucie pas de le relever. Appuyé contre la porte, les pcings clos et l'expression terrible, il gronde :

— Si ! Si ! Il doit y avoir un homme entre nous. Toute autre supposition est incertaine. Celle-là seulement m'explique la répulsion de Nefissa. Elle en aime un autre. Je ne puis plus en douter. Mais si elle l'aimait comment a-t-elle accepté un mariage avec moi ? Ma tête se perd. Je ne comprends plus. On ne force pas une fille chez nous à prendre un époux malgré sa volonté. Pourtant, que dis-je, n'est-ce point l'usage dans les premières familles de marier les filles sans leur demander leur consentement ? A sa naissance, on promet une fillette à un jeune garçon. Sans doute Nefissa m'a accepté sur le récit qu'on lui a fait de ma fortune mais je l'ai désillusionnée. Mais moi je l'aime, je l'aime, je l'aime. J'eusse divorcé sur l'heure toute autre femme qui m'eût résisté, mais sa lutte contre moi-même me la rend plus adorable.

A ce moment, une idée traverse l'esprit de Chewki. Il ouvre brusquement sa porte et appelle :

— Ettaïeb ! Ettaïeb !

Un vieux musulman, qu'un vaste burnous drapé autour du cou, monte l'escalier et demande :

— Qu'y a-t-il pour ton service, seigneur ?

— Sans perdre un instant, Ettaïeb tu vas te rendre avenue de France. Chez le libraire tu achèteras les nouveaux livres français et dans le grand magasin européen tu acquerras ce qui te semblera joli et inconnu en Afrique. Tu feras porter tout cela à ma maison. Va.

— Ça va bien, Sidi, répond le musulman et il s'éloigne à larges enjambées sur ses belras syriennes qui lui font des pas d'or.

— J'ai cru comprendre que Nefissa souffrait de manquer des objets européens qu'elle était accoutumée à voir autour d'elle. Je serais heureux de la voir sourire à son réveil.

Enfin, Précieuse descend de son lit à fronton sculpté. A la manière arabe, elle ne s'est pas entièrement dévêtue. Elle a conservé un séroual et une blouza en lingerie. Elle se dresse sur ses couvertures de Djerba imagées de frises naïves, théories de chameaux et passages de bédouins. Elle écoute. Dans le palais c'est le silence que troublent seulement les pinsons, les canaris et les perruches des volières en forme de petites mosquées. La jeune femme respire plus largement et un petit râle de satisfaction lui échappe.

— Il n'est pas là. Il est sorti. Tant mieux, murmure-t-elle.

Au seuil du patio, elle entoure une colonnette de ses bras et refroidit sa joue en appuyant sa tête sur

le marbre. Précieuse est vêtue de soie mandarine, la couleur qu'elle affectionne. Depuis son mariage elle s'est refusée au maquillage. Son visage d'un or mat s'harmonise à son costume. Elle a lavé ses cheveux pour les débarrasser de leur teinture. Elle les laisse flotter librement sur son dos et, quelquefois, elle les soulève à deux mains pour les emplir d'air et les rendre légers.

Mais ses yeux s'écarquillent peureusement. Dans la rue on frappe l'huis décoré d'arabesques en clous forgés. Chewki rentrerait-il inopinément ? Elle se sauve sur la pointe des pieds et va se jeter pantelante sur un fauteuil. Son cœur bat fort. Non, elle n'est pas encore en sûreté.

Elle va se cacher dans une des deux maksouras qui forment cabinets de chaque côté de sa chambre. Là maksoura de gauche est couverte de faïences italiennes vertes qui évoquent le printemps, et celle de droite de céramiques rouillées où pleuvent des feuilles d'automne.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! Ce Nachhal ne la laisserait-il pas tranquille le jour ? Il avait pris la coutume de partir le matin et de ne rentrer qu'à la nuit. Chaque instant accroissait en Nefissa sa haine de Chewki. Cet homme l'avait arrachée à son rêve d'une autre vie. Il était le tyran. Son amour exclusif le lui rendait plus odieux. Il aimait sa femme avec une jalousie qui lui faisait refuser l'entrée de son harem même à ses proches parentes. Depuis une semaine,

Nachhal avait éloigné jusqu'à sa mère Aïcha et sa sœur Fathma. S'il avait eu quelque possibilité de chasser les servantes, il l'eût fait.

Comme une pauvre souris guettée par le chat, Nefissa est allée se blottir derrière les tentures de la maksoura et des pleurs s'effilent sur ses joues.

— Nijma ! Nijma ! Hassen ! enlevez-moi d'ici. Emportez-moi.

Des pas retentissent dans le patio puis dans les pièces. Elle reconnaît la voix de Kemar. On l'appelle. Elle ne répondra pas. Si son mari la veut il faudra qu'il la trouve. La bédouine s'éloigne. Mais à son tour la mulâtresse Abiba fait claquer ses anneaux et ses boucles dans la chambre à coucher et crie :

— Lella Nefissa ! Lella Nefissa !

— Il m'envoie chercher. Je ne veux pas répondre. son visage me paraîtrait encore plus affreux à la lumière du soleil, songe Précieuse.

Pleine d'épouvante, elle s'accroupit, se tasse, se diminue. Elle voudrait bien n'occuper pas plus de place qu'une hirondelle. Une demi-heure se passe. La jeune femme n'entend plus rien. Elle étouffe sous les lourdes étoffes de Syrie dont elle s'est recouverte. Elle va sortir de la maksoura quand elle se rejette en arrière. Dans son émoi elle va s'allonger derrière un grand fnik, un coffre à bijoux pour les voyages.

— Précieuse ! Précieuse, où te caches-tu ?

— Dieu unique ! Dieu unique ! Chewki m'envoie prendre.

Et elle s'écrase et se courbe.

— O petite enfant peureuse, que fais-tu là, demande une voix en français ?

— Nijma ! ma chère Nijma, répond Nefissa qui se relève. C'était toi ?

— O ma triste Précieuse, fait Nijma les larmes aux cils. En es-tu arrivée à cet état de crainte que tu te caches dans les coins ?

— Cet homme me fait horreur.

— N'est-il pas doux et tendre comme on l'assure ?

— Peut-être est-il ce que tu dis, mais j'aime René, je l'aime, entends-tu ! Ah ! pourquoi ai-je rencontré cet officier ? Je l'adore et cela me rend insensée. J'en ai le vertige.

— Oh ! ne parles pas ainsi Précieuse. Tu me fais trembler pour toi. Si Nachhal aurait-il été brutal avec toi ?

La jeune mariée secoue la tête, oblige sa sœur à s'asseoir près d'elle, appuie sa tête sur son épaule et lui dit tout bas :

— Non ! Non ! Je serais injuste en l'accusant de violence. Mais quel homme est Chewki ! Quel homme ! Tu vas en juger.

Le jour de notre mariage, nous venions d'être seuls. Je le vis se prosterner. Il fit sa prière qu'il termina par cette invocation à notre Prophète :

« Ce que tu as fait sous l'inspiration divine je le conserverai et j'y emploierai toute ma force et

ma vie ». S'étant relevé, il me regarda et me dit avant toute tendresse :

— Et toi, pries-tu ton Dieu ?

— Je ne sais pas prier, répondis-je, mon père ne m'a pas fait instruire dans le Coran.

Je le vis blanchir et il me cria :

— O Précieuse, si tu n'étais pas une enfant ignorante, je me fâcherais. C'est donc moi qui t'apprendrai les sourates.

— Et moi, Sidi, je t'enseignerai ce que les ouvrages français m'ont appris.

— Ta vaine science ne donne ni certitude, ni paix, riposta-t-il.

— Et la tienne, Sidi, si elle donne le repos, c'est celui du néant.

Sur cette répartie, je le vis encore pâlir.

Dans ses yeux noirs, on pouvait lire son âme. Il s'épouvantait d'avoir épousé une femme qui avait une pensée à elle et lui tenait tête.

Comme Nijma se tait, Précieuse reprend :

— Lorsqu'il m'eut contemplée longtemps, sans parler, je compris, hélas ! que je lui plaisais malgré mes paroles impies. Déjà ses énormes bras m'enlaçaient, quand j'eus la force de lui crier :

— Si tu le veux bien, Sidi, tu me laisseras seule cette nuit.

Ses lèvres tremblèrent de dépit. Pourtant il me dit après une longue prosternation :

— Il sera fait suivant ta volonté, parce que je t'adore, Nefissa. Et il se retira.

Et depuis une semaine, je combats pour retarder l'heure de ma défaite. Voilà ma vie depuis que je t'ai quittée.

— Oh! pauvre chère Précieuse, fait Etoile, et son embrassement convulsif exprime sa désolation. Mais, voyons, cette situation ne pourra durer. Il faudra bien que tu te rendes à ses désirs. Tu ne peux demander le divorce contre lui. Quel motif invoquerais-tu? Le Cadi te condamnerait et te renverrait humiliée à ton époux. Cette fois il faudrait bien que tu deviennes sa chose. Crois-moi, ne pousse pas Si Nachhal à bout. Oublie René Daville. Ton mariage avec lui était impossible. Jamais notre père ne t'aurait accordée à un officier français. Efface-le de ta mémoire comme il t'a oubliée lui-même.

Nefissa pousse un cri sauvage et met la main sur la bouche de sa sœur.

— Ne blasphème pas. Je vais tout te dire. Tout! René pense à moi. Il me plaint. Tu vas lire! Tu vas lire! finit-elle en traînant Nijma vers sa chambre.

— Comment! Comment! fait Nijma stupéfaite, tu es unie à Chewki depuis à peine une semaine et tu as déjà correspondu avec M. Daville. O folle! folle!

Précieuse jette une clameur rauque et son visage exprime un transport féroce.

— Si j'ai accepté le mariage avec Nachhal c'est pour être plus libre, comprends-tu ?

— Ah ! malheureuse ! Et qu'as-tu fait ?

— J'ai envoyé Kemar chez Mademoiselle Josse-line sous le prétexte de lui demander des livres. Ma servante a pu glisser mon billet à René qui se trouvait avec sa sœur. Il m'a répondu. Je vais te lire. Ecoute ! Ecoute !

Nefissa court dans la maksoura, ouvre le fnik, le coffre à bijoux et, sous un collier d'ambre, elle prend un feuillet.

— Regarde ! Regarde, Nijma, dit-elle haletante, c'est Chewki lui-même qui a déposé ce collier, son dernier cadeau, sur la lettre de René que j'avais cachée là. J'ai cru que j'allais mourir quand il a fait cela.

— Lorsque mon mari a été parti, j'ai dansé de haine satisfaite, comprends-tu ?

La passion de sa sœur épouvante Nijma. Un amour arabe capable d'aller jusqu'au crime pour conquérir ce qu'il croit être son bonheur, remplit le cœur tumultueux de Nefissa.

Elle déplie le billet et elle lit :

« Madame,

J'avais été invité à votre mariage. Je savais que je ne pourrais pas vous voir, mais il me plaisait de penser que dans cette foule d'hommes il en existait

un qui vous connaissait et vous savait digne d'adoration.

Cette nuit-là, j'ai souffert assez pour connaître la profondeur de mon regret.

Après les sentiments que vous m'avez exprimés, je vous plains de toute mon âme. Tout ce que vous me demanderez, je l'accomplirai, madame ».

...Nefissa extasiée avait arrêté sa lecture.

— Ce lieutenant est aussi déraisonnable que toi, ma pauvre Précieuse, dit Nijma. Si vous n'y veillez point tous les deux, vous courrez à une catastrophe.

— Quelle catastrophe ? Chewki nous surprenant, tant mieux ! S'il me chassait, tant mieux encore. Cette fois rien ne m'empêcherait de me donner à René Daville.

— O petite insensée ! Ton ami n'est qu'un lieutenant. Il doit compter avec son monde, ses chefs et Mademoiselle Josseline dont il perdrait la situation. Je crains les pires aventures et je ne veux pas que Précieuse soit une victime.

Nefissa s'arrache de la poitrine d'Étoile et prononce farouchement :

— Mon sort s'accomplira. C'était écrit !

— Pour Dieu ! tais-toi, supplie Nijma. Ceux qui parlent ainsi meurent. Rappelle-toi !

Nefissa baise la lettre de René et la voix sourde répond :

— Mourir quand c'est écrit, rien ne peut l'empêcher !

Comme elle voit la désolation mouiller les yeux de Nijma, elle lui prend la main, l'emmène dans le patio, s'efforce à la gaieté et la questionne :

— Qui t'a conduite ici, ce matin ?

— Hsina ! Mon père, curieux d'apprendre de tes nouvelles, m'a accordé assez facilement la permission de venir. Notre mère et Lella Hanifa te rendront visite demain. Elles admireront ce palais. Quelle splendeur ! Montre-moi ton salon. Si Nachhal a raconté à notre père qu'il avait meublé lui-même cette pièce en ton honneur, afin que tu t'y fasses jalouser par tes amies.

Les sœurs, enlacées, sortent de la cour et pénètrent dans une vaste salle dessinée en forme de T, suivant les principes de l'architecture andalouse. Malgré leurs préoccupations Nefissa et Nijma éclatent soudain de rire. Au milieu du koubou, l'alcôve centrale, entourée de divans et surmontée de précieuses glaces vénitiennes, une couronne mortuaire en verroterie est fixée au mur.

Nefissa peut y lire en perles blanches :

A MA FEMME AIMÉE.

A BIENTÔT.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Cet objet n'était pas là hier soir. Est-ce une plaisanterie macabre de Chewki ? Je vais le savoir ! Kemar ! Kemar !

... La bédouine accourt en gambadant. Pleine d'enthousiasme, elle s'écrie :

— Ettaïeb, le gérant de Sidi, m'a apporté cela tout à l'heure. Il m'a raconté que Si Nachhal l'avait prié ce matin d'aller acheter de beaux cadeaux français qui puissent être agréables à Lella. Voilà le premier.

Cette fois, Nefissa rit durement et s'écrie :

— Cette couronne mortuaire est digne de son amour. Enlève cela, Kemar!

— Mais, Lellati, cette magnifique couronne est le plus beau joyau de ce salon, fait la bédouine sincèrement émerveillée par la verroterie.

— Ote cela, te dis-je. Et qu'est-ce qu'Ettaïeb t'a encore remis pour moi ?

— Vois, là-bas, sur les tables, Lella.

Nefissa s'avance et trouve cinq pendules et un réveil-matin, rangés en bataille. Leurs balanciers s'activent et semblent lutter de vitesse!

— Ah! mon Dieu, dit-elle apitoyée!

Et ceci, ceci, viens admirer, appelle Nijma arrêtée devant un grand filtre allemand en faïence posé à titre décoratif entre un lampadaire de Stamboul et une poterie irisée de Sicile.

— Ce n'est pas tout. J'ai mis de l'argenterie sur la console, prévient la bédouine intriguée par les mines de sa maîtresse.

Parmi des verreries vénitiennes et des flacons d'or ciselé, Précieuse découvre un huilier et un vinaigrier en métal blanc.

— Voilà la première fois que Chewki se montre distrayant, dit Nefissa méprisante.

— Nous allons oublier ce paquet, fait Nijma. Elle l'ouvre et trouve une grammaire, un traité de gymnastique, un guide Joanne et un manuel de serrurerie.

La mulâtresse Abiba accourt à cet instant et demande si Lella Nefissa est disposée à recevoir Esther Bouiakim.

La commissionnaire au nez pointu veut déballer son couffin, mais, du geste, Précieuse l'arrête.

— C'est inutile !

— Je m'en vais donc, fait Esther désolée. Pas de commerce aujourd'hui ? Mon Dieu Cebaoth m'abandonne.

— Au contraire, je prends tout, comprends-tu Esther, dit sèchement Nefissa.

La commissionnaire dilate ses yeux de souris, remonte les bras et s'écrie :

— Pardonne-moi, Dieu d'Abraham et merci ! Toutes les marchandises sont d'ailleurs belles et bonnes. Et je t'accorderai une réduction. Quelle occasion ! Ton mari te remerciera. Tu lui épargnes une grosse somme. Permits-moi d'emporter le couffin ?

— Non ! je le prends aussi. Mais n'as-tu pas quelque chose de plus remarquable à me proposer ?

La juive serre son nez pointu entre son pouce et son index afin de mieux réfléchir au vol qu'elle

médite. S'arrêtant soudain devant sa cliente, elle s'exclame :

— On tisse une pièce de soie inimitable chez Mohamed-el-Abassi. Lamée d'or et d'un dessin dont il possède seul le secret, Mohamed en avait reçu commande du Caïd de Boudris, mais en lui payant plus cher... je m'arrangerai... enfin on pourrait.

— Ce sera payé le prix qu'il faudra, commande Précieuse.

— Dieu soit loué, magnifique Lella. Tu seras obéie à genoux. Ah ! la splendide mariée. C'est un miel d'entrer dans un palais comme celui-ci. L'air chez toi embaume l'or. Que toutes les joies du paradis te récompensent.

— Mais n'as-tu rien comme bijouterie à me proposer, bavarde, réclame Précieuse impatientée ?

— Je te demande pardon, superbe dame. Mardochée Salala le premier orfèvre du souk tient huit bagues prêtes et deux bracelets tout entourés d'émeraudes et de saphyrs.

— Je les achète. Va me les chercher.

— J'y cours, ô Beia ! O princesse ! Esther Bouiakim est ton bien, tu peux en disposer.

Sa chance stupéfait la juive. Elle va pouvoir tromper largement la prodigue. Grâce au ciel il y a des femmes musulmanes sur la terre. Sans elles, la pauvre Bouiakim mourrait de besoin.

— Oh ! Nefissa tu manques de raison, dit Nijma quand la commissionnaire s'est éloignée.

— Je me venge ! Je me venge, répond Précieuse dont le visage resplendit de cruauté, et je me vengerai de Chewki par tous les moyens mis à ma disposition. Ne m'a-t-il pas laissée libre de réclamer tout ce qui me faisait envie ? Voilà ! Je commence. C'est notre arme à nous autres musulmanes de jouer avec la générosité de nos maris. Je n'y manquerai pas. Je me venge, vois-tu !

— Mais, encore une fois, Si Nachhal ne t'a pas offensée ?

— Oh ! ne parle pas ainsi, Chewki m'a fait la plus terrible des injures, il m'a prise sans savoir si je voulais de lui et il m'aime.

Une telle haine convulse Nefissa que sa sœur se tait.

...Les pinsons et les perruches crient dans leurs volières. Nijma voit ces oiseaux voleter dans le soleil tandis qu'accroupies contre une colonne, Kemar la bédouine et Abiba la mulâtresse nasillent une mélodie en se balançant sur leurs torses flexibles. A la fin des couplets, qu'elles reprennent avec force, elles claquent des mains.

Au seuil de la chambre-du-café, la cuisinière Vénus tresse une girandole de papiers versicolores pour la prochaine fête de l'Achoura.

Le huitième soir, Chewki se montra encore plus respectueux et timide devant Nefissa. Il porta la main sur son cœur, salua profondément sa femme

et se retira dans son appartement particulier. Cependant, vers le milieu de la nuit, quand Précieuse se fût endormie dans son grand lit à fronton d'or, Nachhal rampa sur le tapis afin de se rapprocher d'elle.

Lorsqu'il s'était trouvé seul, dans sa chambre, la fureur d'être dédaigné de sa femme transforma ce négociant lymphatique. Chewki rugit. Il se tordit les bras. Il se souvint alors qu'il descendait de ces cavaliers andalous intrépides dans la guerre et les tentatives de l'amour. Des siècles de station dans les patios et les magasins avaient efféminé leur race. Mais sa passion rendit à Nachhal son énergie. A cette minute, il aurait tué pour la satisfaction de son désir. La conscience de son ridicule remplissait de sang ses yeux et mille lueurs papillonnaient dans son cerveau en délire lorsqu'il commença de sortir de son appartement et de marcher vers la pièce où reposait Nefissa.

Au moment de pénétrer dans la chambre, la honte l'arrêta. Un mari ne devait pas voler de l'amour. Il avait le droit d'exiger la bonne grâce de sa femme. Une minute il avait songé qu'en se plaignant de la conduite de Nefissa au tribunal du Divan, son épouse eût été condamnée à plus de soumission. Mais ce scandale devait être évité. Quelle humiliation pour le musulman le plus riche de Tunis d'avouer que sa femme le repoussait.

— Dussè-je l'étrangler dans mes paumes, elle me

cédera, pensa-t-il. Les arabes, mes ancêtres, savaient prendre d'assaut les vierges. Il y a des femmes qu'il faut conquérir violemment pour qu'elles vous respectent. Ah ! Précieuse adorable pourquoi m'oblige-tu à cette trahison ?

Agenouillé sur un coussin de cuir, Chewki reprend sa respiration. En avançant il frappe dans l'obscurité un tabouret de nacre. Au bruit il entend froisser la courte-pointe de soie et il croit que Nefissa a entendu. Il reste écrasé sur la poitrine, presque atterré à la pensée de l'acte qu'il va commettre. Enfin, il se redresse. L'exquis parfum du bey qu'affectionne Précieuse vient remplir sa poitrine. Il en a le vertige. Cette odeur, en cet instant, c'est presque un baiser de sa femme.

Il se releva et, poussant un cri lugubre, il courut à Nefissa et s'en empara violemment.

Depuis cette nuit, l'allégresse soulevait Nachhal. Il se sentait redevenu vaillant. En vain sa femme gardait avec lui un silence hautain et elle affectait de ne jamais le regarder. Il avait sa récompense délicieuse quand l'ombre emplissait son palais. De même que son rapt avait vaincu Nefissa et qu'il la tenait maintenant à sa merci, plus tard il userait sa rancune inexplicable.

Il continuait à la combler de cadeaux et son intuition prévenait jusqu'aux désirs de Précieuse.

Se croyant maintenant sur le chemin de la con-

quête définitive de sa mystérieuse épouse, un grand désir de libéralisme lui était venu. Il voulait qu'elle reçût des amies et qu'elle allât voir ses parentes. Une fois qu'il la pressait ainsi de se distraire, elle s'arrêta de lire ses ouvrages français, ce qu'elle affectait de faire en sa présence afin de l'humilier, et elle le regarda avec des yeux d'idole indoue, un peu bridés vers les tempes. De sa petite voix métallique, elle lui dit :

— Je te remercie et je veux en profiter. Il ne me plaît pas d'aller voir ta mère ou la mienne aujourd'hui, mais s'il te convient que je me promène autour des remparts et dans les faubourgs, je le ferai volontiers.

— Qu'il soit fait suivant ta volonté, Nefissa.

Après un instant de réflexion qui plissa son front bombé, Nachhal reprit :

— Abiba dans la voiture et mon vieil Ettaïeb sur le siège, à côté du cocher, t'accompagneront.

— Pourquoi cet homme, fit-elle avec un rire impertinent. Crains-tu que je m'échappe ? Je te demande au moins, Sidi, d'emmener Kemar avec moi au lieu de ta mulâtresse.

— Tes désirs sont des ordres, répondit-il avec inquiétude.

L'habituel landau fermé de stores en bois et traîné par des mules harnachées de cuivres brillants, de pompons de laine et de cuirs brodés, emmena Précieuse et la bédouine. Près du conducteur en

cafetan soutaché de galons d'argent, Ettaïeb, avec sa tête de licteur romain à forte mâchoire et son gros bâton ferré tenu comme une verge, veillait sur la femme de son maître.

Sur l'ordre de Nefissa, l'équipage sinua à travers des venelles d'une blancheur tantôt dorée et tantôt verdie. De temps à autre, des arceaux s'élevaient entre deux maisons et, sur leurs petits ponts de briques, semblaient passer des cortèges d'anthémis jaunes, de résédas et de soucis. Sur les bords des terrasses de grandes marguerites étincelaient. Les ruelles entières semblaient les allées d'un jardin.

— Place des Moutons, commanda Précieuse.

Le cocher docile remonta vers les fortifications. A travers les stores, la jeune femme aperçut la place triangulaire qu'envahissaient les herbes sauvages. Sur l'un de ses côtés, le minaret de la mosquée, tout en pierre meulière, jaillissait au-dessus des logis cintrés.

— Halte, cria Nefissa.

Les mules secouèrent leurs colliers de cuivre, la portière s'ouvrit et Kemar descendit.

Ettaïeb avait sauté à terre et s'étonnait, mais la bédouine lui expliqua qu'elle avait l'ordre d'aller présenter le bonjour de la part de sa maîtresse à Mademoiselle Josseline Daville, son ancienne institutrice. On apercevait la petite maison crépie de rose à l'extrémité de la place.

Les longues jambes de Lune semblaient ailées et ses voiles bleus flottaient autour d'elle comme des morceaux de ciel. La joie d'accomplir une mission d'amour à l'insu du maître, la faisait parler seule sous son chembir. De temps à autre, elle tâtait les deux enveloppes de format inégal qu'elle avait glissées sur sa poitrine. Sur la plus grande, on pouvait lire : Mademoiselle Josseline Daville ! Et sur la plus petite : M. René Daville.

Nefissa avait été obligée à cette différence dans la grandeur des lettres, afin que la bédouine illettrée put s'y reconnaître. Et suivant qu'elle trouverait l'officier ou sa sœur elle lui remettrait la missive correspondante. Kemar sonna longuement, avec un plaisir enfantin. Le bruit de la sonnette l'amusa car il était nouveau pour elle. Elle eût dansé au son de cette musique si elle n'avait pas craint d'attirer l'attention des rares passants de cette rue faubourienne.

Eh bien ! Faut-il aller vous aider, cria du premier étage une voix sonore !

Mais Lune ne comprenant pas le français carillonnait de plus en plus fort, suivant des rythmes déterminés, lorsque l'huis fut brusquement ouvert.

Le lieutenant furieux criait :

— Tu vas payer cette mauvaise plaisanterie, gamin. Mais il se radoucit à la vue de Kemar. Elle riait avec innocence, montrant toutes ses dents car elle avait baissé son voile devant le Français.

— Esselem Sidi! Le salut de Dieu sur toi, Seigneur, dit-elle en lui remettant l'enveloppe.

Daville eut un frémissement de bonheur.

— Ija Kemar! Viens Lune! Et l'ayant poussée dans le vestibule, il reprit :

— Attends-moi!

Il remonta quatre à quatre son escalier qui tremblait sous ses enjambées et il prit connaissance du billet tendre et désolé de Nefissa. Il répondit en quelques lignes, cacheta et vint donner sa lettre à Kemar!

Celle-ci voulait baiser le coude de l'officier tellement elle avait de joie à songer qu'on l'avait choisie pour aider cet amour défendu. Enfin, elle se sauva. Sa porte refermée, René poussa un grand soupir :

— Pas d'ordonnance pour m'épier! Josseline sortie! Ah! ma pauvre petite amie Précieuse nous avons un peu de chance.

... La bédouine regagnait la voiture. Devant elle, sur la place des Moutons, des fillettes diaprées comme des papillons couraient en déployant leurs haïcks violets ou roses dans la lumière. Plus loin, à quatre pattes sur le sable, des garçonnetts semblaient des insectes dorés. Devant un café des ghadamésiens coiffés d'arekias de laine tricotée, s'amusèrent de la démarche de Kemar. Leurs yeux luirent et ils lui crièrent :

— Oh! amie, viens avec nous! O tendre, tu verras quelle douceur ce sera pour toi!

Sans ralentir sa marche elle riposta :

— O couverts de suie, vous m'enfumeriez si je touchais vos visages !

Quant Ettaïeb eut refermé la portière sur Kemar et que le landau roulait vers le palais de Nachhal, la servante, encore haletante, sortit de sa gorge l'enveloppe et la remit à sa maîtresse en lui chuchottant :

— Il était là !

Et Précieuse lut :

« Je vais m'arranger pour devenir votre voisin, Madame. Si j'osais monter sur la terrasse de ma nouvelle maison, une ruelle à peine nous séparerait. Encore un arceau relie-t-il votre demeure à mon logis. »

Nefissa s'était rejetée au fond de la voiture et ses poings serrés contre son menton, elle grinçait des dents. Le sang avait abandonné ses joues et Kemar s'effraya. Avait-elle apporté une mauvaise nouvelle ?

Comme l'équipage passait sous une voûte obscure, la bédouine en profita pour baiser un douro qu'elle portait enfilé à son cou. Lorsque ses lèvres se portèrent sur ce fétiche, Kemar trembla. Elle trouva à la pièce d'argent un goût de corruption. Ce douro ne l'avait jamais avertie en vain. La mort ! La mort ! Qui donc va mourir dans le palais de Sidi Nachhal ? Ah ! quelle horreur ! Voudraient-ils le tuer, lui, lui qui gênait leurs amours ?

La voiture roulait toujours dans l'obscurité de la

rue couverte et Kemar, fataliste, venait à penser que si c'était écrit : In cha Allah ! A la volonté de Dieu ! Rien ne l'empêcherait.

.....

*
**

— Hassen revient ! Hassen ! mon âme ! ma vie ! Et nous nous marierons avant la fête du Mouloud. Entends-tu Nefissa ?

Dressée devant sa sœur accablée sur un divan, Nijma frémissait. Ses yeux semblaient emplis d'or vif et ses bras légers se tendaient vers la Méditerranée.

Sans remarquer la stupeur de Précieuse, car la joie rend mauvaise observatrice, Nijma allait et venait dans le salon que les tapis persans et les soieries indoues couvraient de leurs chaude magnificence.

— Il revient glorieux, Hassen. A Paris, sa thèse sur la vieille médecine arabe l'a rendu célèbre. Bientôt je serai la femme du docteur Hassen Mokrani. Notre père et notre mère, eux-mêmes, semblent impressionnés par le titre. Je serai madame la doctoresse. Une plaque de cuivre marquera notre porte. Cher Hassen ! Glorieux Hassen ! Et j'attends de lui la réalisation de ses promesses.

Enfoncée parmi les coussins, Nefissa avait l'air de sommeiller. Elle répondit gravement :

— Pourvu qu'il n'ait pas changé d'avis, ton fiancé ?

— Oh ! Précieuse ! Mon petit joyau ! Que dis-tu ?

La jeune femme de Chewki desserra un peu ses cils et un mince liséré brillant apparut. Suprêmement dédaigneuse, elle parla du bout des lèvres.

— Nous devrions toujours douter de nos maris. Rappelle-toi la conduite du colonel Mostafa-el-Abrad. Sorti de l'école de Saint-Cyr, il épouse en Algérie une femme arabe et va tenir garnison en France. Sa femme Léila reçoit chez elle comme une française, aidée plus tard par sa fille Eddia. Mais le colonel prend sa retraite, revient à Oran et enferme à nouveau dans le harem, après dix-huit années de liberté, sa femme et sa fille. L'influence du milieu, vois-tu, ma pauvre Nijma, c'est tout. Hassen te racontera qu'il veut ta libération mais il ne pourra pas s'arracher à sa famille, à la tienne, à ses amis qui, dans notre société islamique forment un réseau inextricable dont les européens ne peuvent se faire une idée. Quand ton cher docteur essaiera de t'émanciper, nos mères, nos pères, nos oncles, nos tantes vous mettront le boulet au cou et vous serez obligés de couler comme moi.

Précieuse se renversa sur le divan, soupira et secoua la tête avec désespérance.

Le cliquetis des anneaux, des bracelets et des boucles d'oreilles d'Abiba se rapprochait du salon :

— Lella Nefissa, avertit la mulâtresse, une dame française et une dame arabe viennent te voir.

Saïda apparut presque aussitôt, charmée d'avoir été prise pour une européenne. Sur une blouse ornée d'un jabot d'Alençon, elle avait passé une jaquette soutachée. Des souliers américains à semelles débordantes la chaussaient. Elle expliqua qu'elle avait renoncé à son chapeau dont les aigrettes s'étaient brisées quand elle les avaient recouvertes avec son haïck. Elle l'avait donc remplacé par la chéchia de paille. Ainsi accoutrée, les yeux noircis à l'antimoine, les joues rosées et les sourcils enduits d'une large couche de brun, Bienheureuse s'efforçait à un trémoussement des reins qu'elle imitait d'une petite couturière parisienne qui avait travaillé chez elle.

— Si j'allais rendre visite à la Résidence de France, personne ne pourrait savoir que je suis une femme arabe, m'assure Chadli?

Cette idée bizarre amusa Nijma, mais Nefissa, maussade, toujours couchée sur son divan de Bokhara, lui dit :

— Il faudrait cacher tes doigts, Saïda. Le henné les rougit comme des branches de corail.

Bienheureuse se tourna brusquement en faisant voler sa jupe et se jetant à croppetons contre un fauteuil, riposta :

— Qu'est-ce que cela fait? On m'assure que des femmes d'officiers et de fonctionnaires commencent

à se maquiller comme nous. Elles ont reconnu la supériorité de nos fards et de nos teintures.

Diadème-du-Royaume était demeurée dans le patio où elle bavardait familièrement avec les servantes. Elle entra lourdement dans le salon. L'obésité l'envahissait de plus en plus. Son pantalon étriqué et sa farmela ouverte sur la gorge ne pouvaient pas dissimuler ses avantages naturels. Le koheul avait noirci si fortement ses paupières que lorsqu'elle fermait les yeux, elle semblait porter une paire de lunettes fumées. Ses pieds, à peine enfoncés dans des babouches minuscules, l'obligeaient à marcher comme une cane grasse.

— Et toi, Tedj-Elmolk, te plairait-il d'accompagner Bienheureuse chez M. le Résident général lorsqu'il donnera un grand bal ?

— Me montrer nue comme les Françaises et être saisie par des hommes qui m'obligeraient, les uns après les autres, à tourner jusqu'à ce que je tombe d'épuisement ? Je refuse, s'écrie tragiquement Diadème-du-Royaume en montant sur le divan.

Après avoir replié sous elle ses grosses jambes, elle continue :

— Je ne suis pas encore folle, Dieu merci !

— Tu as raison, l'approuve Nijma moqueuse. Ces acrobaties sont bonnes pour ces sauterelles d'européennes. Mais toi, ô Diadème, tu es faite pour trôner sur un divan profond.

Tedj-Elmolk grimace de contrariété et sa lèvre

supérieure touche son nez courbe. Après un regard hostile à Etoile, elle prononce avec force :

— Ah ! par Sidi Abd-el-Kader, je ne suis pas de ces musulmanes qui désirent vivre comme les roumias. Tu peux bien vanter ces créatures desséchées, aux jambes de fuseaux et aux corps plus pointus que le jujubier épineux. Comment seraient-elles des femmes, ces créatures qui courent comme des chevaux et sont plus remuantes que des guenons. Non ! Non ! Plus je prends de l'âge et moins je les envie.

— Voilà qui est bien parler, approuve ironiquement Précieuse après avoir bâillé. Nous sommes faites pour manger, procréer et mourir. C'est mon avis.

On entendait une conversation en français dans la cour.

Nefissa s'était vivement assise et Saïda préparait son sourire.

— Oui, Médème, je suis comme vous, Médème, le chant des oiseaux me chârme. Le chant d'un pinson par un beau crépuscule du matin, quelle ivresse !

— Je vous remercie de penser ainsi, chère êmie. Ah ! le chant du rossignol dans la forêt ! C'est si distingué. Médème.

Kemar étant venue soulever les tentures en bondissant comme un cabri, Nefissa vit s'avancer deux

musulmanes en larges culottes. Ces visiteuses se cambraient, serraient leurs coudes contre la taille, avançaient des mains courbées en pattes de chien savant, se pâmaient ou souriaient avec assez d'élégance pour montrer leurs dents jusqu'à la racine. Lorsque l'une d'elles avait parlé, son interlocutrice ravie abandonnait sa tête d'un air mourant.

La bédouine les admirait sincèrement. Elle avertit sa maîtresse :

— Ta belle-sœur Fathma et Lella Djamila viennent te voir.

Djamila marcha soudain à petits pas précipités vers Précieuse. Elle donnait les signes de la plus vive émotion, comme elle l'avait vu faire à son professeur, M^{me} de Lousquette, et inclinant sa petite tête citronnée sur l'épaule, elle s'exclama :

— Ah ! chère, chère Médème ! Combien je suis ravie d'accepter votre invitation. Sidi Nachhal est à Khairouan, je l'ai appris. C'est avec bonheur que je suis accourue vous tenir compagnie.

Courte et trapue, Fathma imitait de son mieux Djamila, mais quelquefois son français s'embarrassait et elle l'émaillait de mots arabes qu'elle prononçait en grasseyant.

Diadème-du-Royaume ne comprenait pas. Elle ricana, puis elle murmura :

— Quelle idée d'imiter les roumias !

Abiba la mulâtresse, la tête couverte d'un serre-tête pourpre, s'encadra à ce moment dans les

rideaux d'une fenêtre que ses bras cuivrés écartaient. Les hôtes de Lella Nefissa excitaient sa curiosité.

— Fais-toi aider par Ferida et apportez-nous les pâtisseries, lui commanda sa maîtresse.

Abiba s'éloigna et reparut bientôt avec une fillette presque nue dans une blouse de coton couleur de soleil couchant.

— Je ne te connaissais pas cette nouvelle servante, dit Nijma à sa sœur, et elle regardait la petite arabe qui entrait dans le salon avec l'attitude d'une reine biblique pénétrant sous la tente d'un prince étranger.

— C'est Ferida. Elle arrive des oasis du Djerid. Quoiqu'elle n'ait que seize ans, elle a été divorcée deux fois déjà par ses époux.

— Pourquoi tes maris t'ont-ils répudiée, Ferida, l'interroge Nijma ?

La petite femme de seize ans dressa sa tête et les poings sur ses hanches fines, elle prononça du fond de la gorge :

— Parce que je suis une arabe des tentes, moi, et que je ne voulais pas servir ces maures, des sacs à farine.

— Apporte-nous la midah, lui demanda doucement Précieuse, charmée d'avoir à son service une révoltée.

La jeune arabe porta la main à sa tempe et après un salut hautain, elle aida la mulâtresse et Kemar à préparer le goûter.

Aux cris de la bédouine, la négresse Zorah sortit de sa cuisine et déposa des assiettes de briks doux, des cornets à la pâte de semoule remplis de fard, une crème à la pistache et au cédrat et de la pâte au miel et aux dattes sur la table basse.

— Par Dieu, mangez, je les ai préparés moi-même. Ils doivent être excellents, assura-t-elle familièrement.

Comme elle parlait encore, le muezzin de la mosquée Sidi-ben-Arous clama du haut de sa galerie, sur une modulation tourbillonnante, que l'heure de la prière de l'Asr était venue et qu'il fallait rendre ses hommages au Dieu unique.

Le visage goudronné de la négresse devint grave.

— Lella Nefissa, tu as entendu. Mon travail est terminé. Je m'en retourne chez moi, où mon mari et mes enfants m'attendent. Tu te feras servir ton dîner comme tu l'entendras.

Zorah posa un petit triangle de coton noir qui se confondait avec sa peau, sur son nez, et elle sortit paisiblement. Précieuse ne songea pas à la retenir. Les cuisinières noires ont coutume de quitter les maisons musulmanes dans l'après-midi, laissant leurs maîtres s'arranger comme ils le peuvent.

Nijma s'offrit avec une joie enfantine à dresser le couvert à l'euro péenne. Il fallait profiter de l'absence de Si Nachhal pour vivre à sa fantaisie.

Les invitées de Nefissa s'étaient approchées de la midah chargée de confiseries. Avec une mine de

chatte dérochant un marron au feu, Djamila avait saisi une cuiller de vermeil et elle goûtait de la confiture de rose en étendant le sirop parfumé sur sa langue mince.

La grosse voix de M^{me} Diadème-du-Royaume retentissait :

— Kemar! Kemar! donne-moi du rosata!

A cet ordre, la bédouine volait à la chambre du café et elle s'en revenait si vite avec l'orgeat réclamé que sa blouza légère se gonflait et palpitait sur son corps mince.

Nijma, gourmande, collait ses dents à un nougat arabe à l'huile de sésame, d'une couleur magnifique. Elle semblait croquer des morceaux d'or. Ferida, la petite divorcée, offrait aux assoiffées du bnifsedj. Cette liqueur à la violette bleuissait le cristal en parfumant les lèvres. La mulâtresse disait :

— Qui veut du saâleub chiffâ? De la boisson de bonne santé. Buvez avec confiance, je l'ai fabriquée moi-même avec de l'amidon, du sucre et du lait.

Abiba semblait satisfaite de sa préparation. Elle allait de l'une à l'autre de ces dames en faisant tinter ses anneaux de cuivre terminés par des poissons porte-bonheur et elle faisait passer sous leurs yeux un liquide trouble.

— Je préfère le saâleub droa, avouait Fathma, dont les cheveux ébourrifiés allaient se coller sur les pâtisseries qu'elle dégustait.

— C'est aussi mon goût, dit Nefissa. Va nous en chercher, Abiba.

Mais Kemar avait déjà bondi sur l'aiguière de cuivre damasquinée d'argent qui contenait cette liqueur au sorgho et la versait dans les coupes.

Lorsque Bienheureuse et Diadème-du-Royaume eurent mangé et bu, elles cessèrent de parler. Djamilia pépia encore quelques instants, mais ayant épuisé toutes les nouvelles à sa connaissance, elle ramassa sa petite tête dans ses épaules remontées et se tut à son tour.

Fathma causait encore à Nefissa de son frère Chewki.

— Restera-t-il longtemps en voyage?

Et Nefissa lui répondait :

— Tu ne l'ignores pas, Fathma, nos maris n'ont aucun compte à nous rendre. Quand ils rentrent, c'est bien. Et quand ils partent, c'est mieux. Hors de leur présence, nous ne savons rien de leur vie et ils nous laissent dans l'ignorance la plus absolue. Que Dieu accompagne Chewki.

Le ton presque insolent de Nefissa frappa la sœur de Nachhal. Depuis le commencement de cette dînette, elle trouvait la femme de son frère fébrile, impatiente. Elle paraissait attendre un événement qui ne se produisait pas. Parfois elle chuchottait à l'oreille de Kemar et celle-ci venait s'asseoir à côté d'elle ou bien partait comme une hirondelle, sa

foutah au vent, rentrait sans bruit et, du seuil, remuait la tête avec dépit.

Enfin la bédouine descendit l'escalier et rapporta en riant et en dansant une pièce de soie.

— De la part d'Esther Bouiakim, annonça-t-elle. Et tandis que ces dames palpaient le riche tissu aux dégradations d'arc-en-ciel, Kemar gonflait ses joues et s'amusait à les taper comme des tams-tams.

Saïda égayée lui réclama la danse du ventre. Kemar la dansait avec impudicité, lorsqu'elle s'arrêta soudain, bras en l'air, sans penser à dégonfler ses joues.

En déployant la soie, sa maîtresse venait d'en faire tomber une enveloppe. Fathma la ramassa sur le tapis et la remit à sa belle-sœur en s'écriant :

— J'ai bien envie de voir ce que cette soierie va coûter à Chewki. Ça doit être la note ?

D'un geste ardent, Nefissa avait glissé la lettre dans son cou et riposté :

— Les générosités de mon mari ne te regardent pas.

Nijma intriguée observait sa sœur. Les paupières de Nefissa battaient et son petit visage avait pris une expression de fausseté qu'elle ne lui connaissait pas. Un doute la poignit. Djamila et Fathma s'étaient éloignées afin de montrer la soie à Tedj-Elmolk, tassée sur son divan. Elle lui murmura :

— Tu me fais peur, Nefissa. Rassure-moi. Dis-moi que je n'ai rien à craindre pour toi.

Nefissa se pencha vers Nijma, lui baisa à plusieurs reprises, d'une brève succion des lèvres, le front, et murmura vivement :

— Ce qui est écrit s'accomplira ! Mais je t'assure, rien ne doit t'inquiéter.

Nijma tint sa sœur contre sa poitrine et lui dit :

— Tu l'aimes donc toujours, l'autre ?

Comme un souffle, la femme de Nachhal avoua :

— Il est le soleil de ma nuit.

— Tu l'as revu ?

— Non !

— Tu le reverras ?

— A la volonté de Dieu !

— Oh ! Précieuse ! Précieuse, tu m'épouvantes. Tu me caches la vérité. Tiens, pendant que je te cause, Kemar me fixe de ses prunelles fauves. Kemar doit connaître le secret que tu ne veux pas me livrer.

Tedj-Elmolk appelait à grands cris Nijma. La jeune fille dut quitter à regret sa sœur et venir discuter avec la grosse musulmane sur les qualités comparées des soies de Sfax et de Tunis.

Nefissa se leva à son tour, courut à la maksoura, et, derrière la porte, elle ouvrit précipitamment l'enveloppe. Un court billet l'avertissait en ces termes :

« J'ai appris le départ de Si Nachhal. Cette nuit, je serai sur votre terrasse et je vous emporterai... en France, si vous le voulez. »

Aussitôt Nefissa froissa la feuille, la porta à sa bouche, la mâcha, la déchira et en éparpilla les bou-

lettes. Puis une joie cruelle resplendit sur son visage d'idole. Elle retourna dans le salon, se renversa sur le divan et s'y détendit comme un jeune tigre.

Accroupie dans la fenêtre, la bédouine souriait méchamment et pensait :

— C'est vraiment un grand plaisir d'aider sa maîtresse à tromper son époux.

Suivant l'usage arabe, les invitées de Nefissa allaient passer la nuit chez elle puisque son mari était absent.

La soirée se prolongea, monotone. De temps à autre, Saïda ou Djamila grignottaient des pâtisseries ou des confiseries. Tedj-Elmolk racontait une fois de plus l'histoire de ses répudiations à Fathma presque endormie. Assise dans un fauteuil, Nijma, lorsqu'elle ne songeait pas avec ravissement à son fiancé Hassen, observait sa sœur rigide comme une statue et elle lui disait :

— Autrefois, j'ai vu dans la chapelle de Beni-Saada, où m'avait conduite Josseline, une image de femme chrétienne qui te ressemblait. Elle avait ton expression obstinée, ta bouche volontaire, tes yeux mystérieux. C'était, il me semble, sainte Perpétue, qui fut donnée aux lions de l'amphithéâtre de Carthage parce qu'elle ne voulait pas sacrifier aux Dieux païens. O ma Précieuse, mon bijou, ma petite fleur, je n'avais jamais remarqué ta ressemblance avec cette martyre.

D'une voix profonde qui sortait du fond de son âme, sa sœur lui répondit :

— C'est qu'on m'a jetée aux bêtes, moi aussi. Mais je ne suis pas une chrétienne comme cette patricienne de Carthage. Je ne veux pas mourir. J'aspire tant à la vie ! Ah ! vivre, vivre d'abord ! O ma chérie, comme on doit bien reposer ensuite dans la mort. Mais il me semble que si je périssais maintenant, je n'aurais jamais de repos dans ma tombe !

Le front entre les mains, Fathma s'était endormie. Djamila cachait sous des grimaces de bienséance les bâillements qui désarticulaient sa bouche.

La mulâtresse et la petite servante divorcée emmenèrent ces dames dans leurs chambres. Nijma coucha dans le lit placé en vis-à-vis de celui de Nefissa, suivant la mode musulmane.

Maintenant la clarté lunaire emplit le patio de marbre et les ombres bleuâtres des colonnes s'allongent sur le dallage. La bédouine, presque nue, se glisse jusqu'à la couche de Nefissa et la bouche sur son oreille, elle lui dit :

— Il est là !

Les petites dents de Précieuse claquent.

— Tu avais donc deviné, Kemar ?

— Quand on est une fille des douars, on sait toutes les ruses de l'amour. Viens.

La bédouine se sauve à quatre pattes. Dans la cour elle se redresse et sa silhouette s'immobilise.

sur un fond de céramiques miroitantes. Enfin elle s'efface. Un silence miraculeux plane sur le palais argenté par la lune.

— Voici donc ce qui était écrit pour moi, songe Nefissa. Elle lève les bras avec un grand geste fatal. Puis elle marche jusqu'au lit de sa sœur et parle très bas afin de ne pas la réveiller.

— Petite Etoile, plus heureuse que moi, tu épouseras un homme suivant ton cœur et ton esprit. Ah ! mon Etoile née plus brillante, tu accompliras une destinée meilleure. Non ! Non ! Baya mentait quand elle assurait que lorsque je fus engendrée on eût dit que le soleil étincelant embrassait la lune. J'aurais été seulement une pauvre musulmane qui, pendant des années, rêva la libre vie des Françaises et que ses parents jetèrent dans un puits. Etoile ! ma petite lumière ! Etoile, mon astre, tu réaliseras dans la douceur ce que j'avais souhaité dans la honte. Moi, je suis obligée de vous tromper tous pour essayer une vie meilleure. Adieu ! petite Etoile, trois fois ma sœur par le sang, par le cœur et par l'esprit. Adieu, je ne puis même pas te donner un suprême baiser, car tu te réveillerais et tu voudrais empêcher ce qui doit s'accomplir.

Sur ses bas de soie, Précieuse s'éloigne. Au seuil de sa porte, elle se retourne encore vers la douce respiration qu'elle entend dans le grand lit à bouquets d'or.

L'idée de trahir Chewki donne une nouvelle force à Nefissa. Elle sort dans le patio et regarde vers le zénith. Sur la terrasse de la maison voisine, une forme ténébreuse se dresse sur le velours bleu du firmament.

Ses bras se dressent vers cette apparition et le cœur battant, elle appelle :

— René!

— Nefissa! répond l'ombre qui grandit sur les astres qu'elle masque en s'avancant.

Tout le sang de Précieuse bout d'amour. Elle ascensionne l'escalier. La voilà qui surgit du lanternon vitré donnant accès sur la terrasse de son palais.

Une venelle séparait l'officier de Nefissa.

— A moi, René, dit-elle encore.

Le lieutenant saute et marche les bras ouverts vers la petite musulmane.

Ces bras noirs et la grande stature de ce jeune homme qu'elle ne connaît que pour l'avoir entretenu une heure dans sa vie, l'épouvantent. Il s'avance en conquérant, en vainqueur. C'est un de ces chrétiens, maîtres de l'Afrique, qui veut prendre à l'Islam son dernier bien, ses femmes.

Alors un tourbillon d'horreur et de désir se partage l'esprit de Précieuse.

— Arrête! commande-t-elle.

L'officier, surpris, lui parle tendrement :

— Oh! ma délicieuse amie, dites-moi ce qu'il faut

que je fasse pour votre délivrance et ce sera accompli.

Mais Précieuse fait une réponse où son âme puérile s'exhale :

— Comme tu es grand ! Maintenant que je te vois si près, tu me fais trembler. Je ne puis plus supporter ta présence. Recule-toi ! Sais-tu que tu veux m'arracher à tout, tout... mes parents, ma sœur Nijma, ma religion, mon peuple, mon pays. C'est épouvantable... épouvantable ! Je n'y avais pas pensé comme à cette minute. Oh ! pitié ! pitié ! Tu es fort comme un Français et moi je suis si frêle ! Tu vas me broyer. Oh ! Dieu, je ne savais pas que tu étais si haut et qu'il me faudrait lever la figure pour regarder tes yeux.

— Ah ! Nefissa, n'aie pas peur. Je m'agenouille devant toi. Nefissa que j'ai vue si peu et que je connais si bien, car depuis notre rencontre tu as vécu tout entière en moi. Vois ! mais vois donc, je reste à genoux ! Parle-moi ! O ma petite Africaine, tes volontés seront exécutées.

— Je voudrais sortir du tombeau. Je veux vivre, René. Approche ! Approche ! Emporte-moi !

Quand l'officier s'élançe, enivré de bonheur, car il croit qu'il va saisir sa joie éternelle, Précieuse s'effraie encore de ce Français, de cet étranger, de cet homme qu'elle désire et qu'elle redoute tout à la fois. Elle recule si vite devant les mains qui serrent déjà sa taille mince qu'elle bute contre le muret de la

terrasse et, perdant l'équilibre, elle tombe de l'étage dans la cour. Son corps touche le dallage avec un bruit mat. Elle a eu la volonté horrible de serrer ses lèvres en se broyant afin qu'on n'entende rien. Mais René Daville jette un cri effrayant et, s'accrochant au mur, il se laisse tomber sur les pieds dans le patio.

Kemar, tapie dans la chambre de repos, s'élança la première sur le corps de sa maîtresse et elle mêle ses clameurs affreuses aux appels de l'officier.

Nijma, Djamila, Saïda accourent avec des flambeaux et sanglotent. Fathma arrive la dernière, les cheveux embroussaillés, l'expression haineuse. Elle comprend le drame, s'approche de René agenouillé, le soufflète violemment et la voix rauque lui crie :

— Chien de roumi! Ah! démon, sors d'ici! Si Chewki eût été là, il t'aurait tué.

Vers le matin, alors qu'on entendait s'élever des ruelles blanches qui entouraient le palais les chants des griots nègres, le claquement de leurs cymbales, les pépiements des pinsons, les appels des petits marchands arabes et les rires des enfants émerveillés, Précieuse entra en agonie. Aucun médecin n'était venu la secourir, parce que les drames d'amour dans les harems doivent rester ignorés des Français.

La douleur avait ciselé délicieusement le visage de Précieuse. Sa statue charmante gisait renversée sur des coussins.

Sa sœur, ses parentes et ses amies sanglotaient en désordre sur elle. Les servantes, désespérées, hurlaient en mesure et se balançaient à chaque lamentation. Elles avaient dénoué leurs cheveux. Après chaque oscillation elles enfonçaient leurs ongles dans leurs joues et elles saignaient sur le marbre.

Dans les maisons voisines, comme chaque jour, des femmes écrasaient avec leurs pilons la poudre de poivron rouge ou de kaoua pour le déjeuner. Ces heurts étaient tristes et lourds de chagrin. Les ahans des recluses les accompagnaient. Plus loin, des stridulations de cigales annonçaient un mariage arabe, l'entrée d'une fille au milieu de quatre murs blancs qui ne la verraient sortir que sur la civière des morts. Et les you you de ces oiseaux humains encagés montaient vers le firmament où vibrait déjà une triomphale lumière.

... Le petit garçon, mince comme une statuette de Tanagra, qui venait chaque matin chez Nachhal chercher les pains de semoule fabriqués par Zorah afin de les emporter au four, poussa vainement ses A O! A O! cristallins! Me voilà! Me voilà! Il dut repartir sans pouvoir déposer sur la planche qu'il portait sur sa chéchia les pains de Chewki-Nachhal.

— Va plus loin! Va plus loin, petit porteur léger! Ici, l'on n'a pas besoin de toi. Va chercher la laveuse des morts. Va chercher les porteurs des cadavres. Ici, dans ce palais mauresque où le bonheur semblait

habiter chez la richesse, une jeune musulmane va mourir brisée par son coup d'aile.

Sur le front de Kemar des gouttelettes de sang ont rougi le croissant de lune de son tatouage. Son douro fétiche sous les yeux, elle se lamente :

— Tu m'avais avertie ! Tu m'avais avertie !

Abiba la mulâtresse, Zorah la négresse et Ferida la fière petite servante divorcée, jettent trois sanglots, se prosternent, renouvellent leur gémissement suivant une gamme montante et s'inclinent à nouveau jusqu'au sol.

Plus tard, si vous les interrogez, elles vous raconteraient mystérieusement :

— Notre maîtresse est morte de la maladie du soleil !

Sur le ciel le vent promène des nuées d'argent et de rose qui semblent des étendards de Zaouias. Les céramiques du patio reçoivent les premiers baisers de la lumière.

C'est un de ces matins d'Afrique où l'on se croit une hirondelle, où l'on voudrait monter dans l'air si pur au-dessus des villes soyeuses. L'on sent aussi dans son cœur des ferveurs et l'on croit au bonheur réalisable de tous les êtres dans cette atmosphère d'extase.

... Tout à coup, Nefissa frémit et ses bras nus et charmants battirent, battirent comme des ailes. Mais ce pauvre petit oiseau ne devait plus jamais s'envoler

et rêver aux libertés infinies de l'espace qu'on lui avait fait entrevoir.

— O Précieuse! Mon adorable petite Précieuse, gémit Nijma quand elle vit se contracter pour le tombeau cette sœur exquise qui mourait pour avoir réclamé sa part des éblouissements de la vie.

Mais jamais plus la petite musulmane ne devait rouvrir ses yeux, et quand le soleil la toucha, Précieuse avait renoncé à comprendre pourquoi les épouses arabes doivent exister et mourir prisonnières de leur mari quand les femmes de toutes les autres civilisations ont la joie d'être des créatures libres et conscientes.

— O ma Précieuse! Ma vie! Ma sœur! Ma petite fleur! Et Nijma sanglotait.

... Les servantes continuaient de jeter en mesure leurs gémissements gutturaux et tantôt leurs fronts touchaient la poussière et tantôt ils se couronnaient d'or quand ils traversaient un rayon.

*
**

La veille de l'Achoura, après le coucher du soleil, de grands bûchers furent allumés sur les collines où se dressaient encore les vieux forts turcs. Les murailles de ces citadelles flamboyèrent et la Méditerranée réfléchit encore une fois du Maroc en Arabie, les flammes musulmanes qui rougeoyaient

en l'honneur de la famille d'Ali, fils du prophète Mahomet.

Dès que le jour éclipsa les derniers charbons ardents, une foule blanche descendit la rue Sidi-el-Bechir et s'achemina vers le grand cimetière maraboutique de Bel-Hassen.

Pour cette fête, toutes les femmes sortaient. L'innombrable procession de leurs fantômes pâles coulait comme un fleuve de lait vers la vallée des morts. Les épouses, lourdes et inaccoutumées à la marche, tanguaient sous leurs voiles comme des canots. Elles entraînaient dans leurs sillages des garçonnets en vestes cerises brodées d'or et des fillettes fines comme des petites danseuses grecques.

Des enfants berbères bronzés, et des enfants maures au teint de lys, s'avançaient par bandes en cognant de petits tams-tams. Sur le parchemin de ces tambourins des tigres étaient figurés en jaune.

A droite et à gauche, sous les arcades des cafés arabes bordant cette rue chaulée, une multitude d'hommes en burnous s'étaient assis devant les petites tables couvertes de poteries d'où surgissaient des fleurs champêtres. Les yeux de jais de ces musulmans suivaient avec passion le défilé des femmes. Parmi celles-ci, les courtisanes aux figures moins voilées, montraient des cous ornés de colliers de perles. Suivant un usage millénaire, apporté d'Arabie, ces vendeuses d'amour portaient, attaché à leur

poignet gauche, le foulard de soie, symbole de leur profession.

Après la traversée d'une porte en arc-de-triomphe couronnée par des merlons pointus, le grand cimetière apparaissait, vert et blanc. Il occupait un vallon et remontait jusqu'à une colline sur laquelle se dressait une zaouia. Cette chapelle à dôme semblait un reliquaire d'argent. Des oriflammes tunisiens rouges à croissant et étoiles blancs la pavoisaient.

Une voiture fermée avait amené Nijma, la vieille Lella Zakia cassée par le chagrin et Tranquillité, dont l'impassible visage, nacré par les soins et l'épilage, exprimait une sérénité vide. Elles traversèrent lentement les allées bordées d'eucalyptus et d'agaves.

Dressés parmi les verdure et l'étincellement des anthémis d'or et des soucis orange, les fantômes féminins formaient une foule paradisiaque. Le soleil diaphanéisait leurs cortèges d'ames qui évoluaient parmi les fleurs nées de la communion du sol et des morts.

Réunies par harem, les femmes, lorsqu'elles avaient trouvé le tombeau de leur père ou de leur époux, s'accroupissaient, et leurs doigts pieux nettoyaient la maçonnerie envahie par les plantes. Plus loin de jeunes mauresques, avec des gestes de prêtresses, jetaient des dattes et des pois chiches dans les hofras, ces écuelles encastrées dans la maçonnerie des tombeaux.

Plus près, une jolie Tunisienne avait rejeté son

voile. Sa farmela dorée scintillait, tandis que debout, face à la lumière, en une attitude sacrée, elle émiettait du pain sur la fosse de son jeune époux. Elle espérait que les oiseaux du ciel, rassasiés par ses soins, s'élèveraient ensuite dans l'air et chanteraient à Dieu les louanges du défunt.

Aux quatre coins d'une tourba maraboutique, qu'un cyprès de bronze effilé annonçait dans toute la vallée, des drapeaux orange et vert étaient disposés en faisceaux comme des bouquets. Quand elles virent ce monument, Nijma pleura, Lella Zakia gémit et le sourire d'Hanifa s'effaça. Elles savaient le tombeau de Nefissa abrité derrière la tourba. Deux pierres témoins marquaient la fosse tournée vers l'Orient. Chaque aurore, Précieuse devait voir le soleil sortir de la mer et frapper d'un rayon rose la zaouia de Bel-Hassen, placée comme un brûle-parfum sur son piton d'argile rousse.

La tombe de Nefissa avait été maçonnée et, suivant la coutume, des peintures décoraient le plâtre des parois. De belles arabesques et des entrelacs la distrairaient pour l'éternité, car en vain chercherait-elle une fin et un commencement à ces dessins aussi énigmatiques que les causes de la vie et de la mort.

Le corps de Précieuse, après avoir été purifié et aromatisé par la laveuse des morts, et cousu dans des étoffes brodées, avait été descendu sur un sable d'or soigneusement ratissé. Sur sa poitrine, on avait

épinglé de petits bouquets aux fleurs composées, boutons de roses entourés de pétales de jasmin.

Les fossoyeurs n'avaient pas écrasé sous la terre le corps exquis de Nefissa. Ils avaient recouvert ce sépulcre avec des dalles. Une plaque de marbre couronnait ce terre-plein maçonné. En écriture arabe si décorative, les graveurs tunisiens avaient inscrit une sentence philosophique : « Avant d'entrer ici, j'aurais bien voulu connaître mon kiosque dans le ciel. »

— Ah! Précieuse! ma petite Précieuse! pense Etoile, as-tu trouvé la paix? Oh! Précieuse, dis-moi, comment les musulmanes comme toi sont traitées là-haut?

La pauvre vieille M^{me} Pure s'était accroupie et frappait son front contre la dalle en gémissant :

— Ma fille! mon adorée petite fille! Ma petite gazelle, tu courais légèrement dans le jardin de mon cœur! Ma petite fille, ton visage était soyeux et ton teint plus clair que l'aurore. Oh! Nefissa, quand je te voyais si gracieuse, mes lèvres se rappelaient encore avec quelle extase je t'avais créée.

Je revois tes yeux, ma Précieuse. Ils avaient l'éclat de l'acier. Mieux que les poignards ils eussent traversé tous les cœurs des hommes. Ah! ma petite victorieuse, tu avais vaincu Si Chewki-Nachhal. Pourquoi donc la mort a-t-elle été plus forte que ta victoire? Non! Non! Tu vis encore! Je veux soulever cette pierre! Je veux te bercer encore comme

lorsque tu étais une fillette et tu répondras à mes baisers.

Lella Hanifa, amusée par le spectacle de la foule en marche, s'était tournée vers le cimetière, mais aux cris de Zakia, cette jolie créature crut bon de se balancer et ce mouvement l'aida à trouver de petits piailllements qui voulaient regretter la morte.

Nijma avait mis ses mains devant son visage. Lorsqu'elle les retira, elle aperçut à quelques mètres devant elle un grand homme drapé dans son burnous. Il tournait le dos à la tourba maraboutique.

— Chewki-Nachhal, gronda la jeune fille avec colère.

Puis, à la réflexion, elle s'adoucit. Il n'était pas coupable, il était victime, lui aussi. Courbé sous le poids d'une immense douleur, le mari de Nefissa tenait sa tête si basse que seul son turban indou dépassait ses épaules arrondies. Il avait aperçu Hanifa et Nijma et, par bienséance, il ne voulait pas s'approcher.

Le chagrin de Nachhal se doublait d'une jalousie affreuse. Le tragique accident de Nefissa lui semblait incompréhensible. Fathma lui avait répondu singulièrement qu'elle croyait à une chute sans pouvoir d'ailleurs rien assurer, car elle ne s'était réveillée que pour trouver sa belle-sœur agonisante. Kemar, la servante, lui raconta qu'au milieu de la nuit sa maîtresse, incommodée par la température, était montée à la galerie pour mieux respirer. S'étant

penchée afin d'apercevoir la voie lactée au-dessus de sa tête, elle avait perdu l'équilibre et s'était tuée.

L'angoisse de Chewki croissait avec les jours. Ce récit, trop vraisemblable, ne le satisfaisait pas, d'autant plus que la bédouine, pressée chaque jour par ses questions, avait disparu mystérieusement. Ferida et Abiba dormaient lorsque le malheur avait eu lieu. Elles ne savaient rien. Un pressentiment avertissait Chewki qu'on lui mentait. Quand il se rappelait la répugnance de Nefissa à se donner à lui, il commençait à se croire responsable de cette mort.

Une nuit qu'il criait de regret, une idée horrible l'avait hanté : le suicide de Nefissa. Elle avait profité de son absence pour se libérer de la vie. L'avait-elle donc haï ? Il le croyait et sa douleur s'en augmentait. Puis la jalousie, innée au cœur de tout arabe en possession d'une femme, mordait à nouveau Chewki. Qui l'assurait de la fidélité de son épouse ? Nefissa, accoutumée à fréquenter ces Françaises impudiques pour qui les relations masculines sont un attrait, avait peut-être connu jadis un autre homme ? La rage débordait alors Nachhal et il injuriait la morte. Mais ces crises se dénouaient dans les larmes et le repentir. Non ! Non ! lui seul était coupable ! Il avait brutalisé sa femme. Il l'avait acculée à la mort. Et il délirait, se frappant la poitrine, se tordant les mains. Il finissait par s'abattre sur la courte-pointe

de soie où les pêcheurs offraient leurs bouquets roses au bout de leurs branches grêles et, sur ce lit conjugal, il sanglotait jusqu'au matin.

— Précieuse! Ma petite fille! reprenait Lella Zakia. O délices de mes prunelles! O jeunesse de mon âge déclinant! Quand tu courais comme une gerboise, j'en étais allégée d'autant! Quand tu parlais, ma gorge se rafraîchissait! Quand tu me regardais, les rides de mon front s'évanouissaient! O Précieuse, une seconde fois j'étais une jeune femme quand je te contemplais. Et lorsque ton mari t'aima, c'était en moi une résurrection de l'amour et mes lèvres en étaient plus rouges.

... Chewki, enveloppé comme un pleureur dans la laine de son burnous, s'était éloigné, mais un grand jeune homme, vêtu à l'européenne et coiffé d'un fez grenat, s'avavançait délibérément. Son visage avait une expression inconnue des Tunisiens. La décision et la confiance en soi s'y lisaient. Ses sourcils ombreux rejoignaient presque son nez, d'un dessin énergique, et, par ce signe, comme par la largeur de ses yeux et sa bouche charnue, le docteur Hassen Mokrani restait pourtant bien de sa race.

Nijma, quoiqu'elle fût courbée devant la tombe de sa sœur, pressentit son approche. Elle releva vivement la tête et, soudain, l'amour et la douleur se partagèrent son cœur. Des larmes emplissaient encore ses paupières, mais ses lèvres souriaient.

— Mon fiancé ! Mon fiancé ! Hassen ! Oh ! Dieu, a-t-il l'intention de nous aborder ?

Lella Zakia gémissait, le dos tourné à l'arrivant, mais Hanifa le vit. Simulant la crainte, elle rabattit sur son visage son ajar de soie brochée.

A ce geste, le docteur s'était arrêté. Les bras croisés, il considéra un moment, avec une douceur triste, Nijma redressée. Mais brusquement M^{me} Tranquillité, mécontente, rejeta sur la figure d'Etoile son voile, toucha Lella Zakia et lui parla avec vivacité.

Hassen continua sa route avec regret.

— Pourquoi donc, même devant la mort, ne pouvons-nous communier, hommes et femmes, dans le culte du souvenir. Ainsi, jusqu'au cimetière nos usages nous séparent. Il empêche des fiancés de pleurer ensemble. Sombre folie !

Et tandis que le médecin s'éloignait à travers les tombeaux, attendant le départ de Lella Zakia pour venir se prosterner devant sa cousine Nefissa, il penchait son front lourd de méditation vers les dalles funéraires et songeait :

— Pauvres petites mortes, mes sœurs, vous avez passé sur cette terre comme des fleurs, avec autant de beauté et sans plus de conscience. Vous ne saviez pas que dans le vaste monde vous symbolisiez l'immobilité parmi les autres femmes actives et intelligentes. Oui, vous n'avez été que des fleurs et maintenant que votre parfum s'est

exhalé, il ne reste plus rien de vous, pas même un souvenir dans l'esprit des hommes, car ils ne vous connurent pas. Mais dois-je vous plaindre, mes sœurs ? Avez-vous jamais regretté la liberté que vous ne conceviez pas ? Vous étiez des petits oiseaux au sang chaud, au cœur battant. Brillant comme des oiseaux de paradis dans vos habits dorés, pépiançant comme eux et joyeux comme eux, lorsque vous aviez bien mangé et reçu les caresses de vos époux, alors vous chantiez et vous sautiez derrière les grillages de vos meucharabiehs. Vous existiez dans l'instant, sans plus vous soucier du lendemain que les hirondelles et les pinsons. O petites musulmanes, c'est vrai, vos corps seuls ont vécu, car jamais vos cervelles de bergeronnettes n'ont rien imaginé en dehors des envies d'amour, de gourmandise et de coquetterie.

... Mais voici que les filles de ces mahométanes commencent à secouer leur long sommeil; l'inquiétude entre dans leurs esprits; elles s'agitent, elles souffrent. Comme toi, Précieuse, petite idole dorée, dont les yeux cherchaient toujours autour de toi de grands paysages de liberté, la vue du soleil et des hommes, comme toi d'autres femmes commencent à dédaigner leur paradis puéril. O ma tendre Nefissa, je voudrais que mes paroles t'atteignissent, car tu as été l'une de ces premières victimes offertes à la transformation de tes sœurs. Tu périssais de misère dans ta captivité. Un jour tu as voulu tendre tes bras

à cette liberté que tu apercevais si belle et ton élan t'a trahie, délicieuse amie de ma jeunesse.

... Ainsi rêvait Hassen mélancolique, tandis que sur la colline Bel-Hassen, dressé en plein ciel, au-dessus de la nécropole, un arabe beau comme un bronze élevait à bout de bras un brûle-parfum sous le soleil.

Le vent faisait flotter son burnous comme un étendard et emportait la fumée de l'encens au-dessus de la vallée des défunts.

O morts de l'Islam, respirez !

Nijma et Hassen sont mariés. Si Sadok a voulu donner de la splendeur à la cérémonie afin de se distraire de la mélancolie qui le ronge depuis la perte de sa fille Nefissa.

Parée de velours brodé d'or et constellée de colliers et de bracelets, Nijma portait cinquante mille francs de lourds bijoux lorsque son mari la trouva étendue sur son lit de parade.

Quand la porte fût refermée, il enleva toute cette bijouterie, lava le visage peint d'Etoile, la retrouva fraîche et naturelle et l'adora. Huit jours son extase le retint agenouillé devant elle. Aussitôt qu'il faisait jour, ils commençaient à se regarder et la nuit les surprenait les yeux dans les yeux. Leur bonheur les avait endormis.

Enfin ils se réveillent. Une joie nouvelle les soulève. Ils ouvrent les volets qu'ils avaient tenus clos afin de mieux contenir leur allégresse et Nijma s'accoude au balcon de la maison qu'ils habitent dans la rue du Pacha. Le docteur, debout derrière elle et la tête nue, fume une cigarette.

Quelques Siciliens passent, regardent les jeunes gens et s'éloignent. Des fellahs à califourchon sur des bourriquots apparaissent ensuite.

— Bon, pensent-ils, voilà des juifs. L'homme est découvert, cela nous renseigne. Par Allah ! un croyant ne commettrait pas la grossièreté de retirer sa chéchia.

Lorsque ces bédouins ont disparu sous la voûte d'une ruelle transversale, des étudiants de la grande mosquée en djebbas moirées et turbans blancs approchent avec la sage lenteur d'hommes versés dans la scholastique. Ils s'étonnent. A n'en pas douter ils reconnaissent un de leurs coreligionnaires dans Hassen. Puis ils considèrent Nijma vêtue du séroual bouffant et de la blouza de soie, et ils concluent :

— Ce musulman vit avec une femme juive de la Hara. Il a tort, mais c'est son affaire.

Ils continuent leur chemin.

Trois gros beldis, drapés dans leurs burnous légers, cheminent en discutant sur les opinions des khalifes de Bagdad en matière de gouvernement. L'attitude

des jeunes gens les intrigue. Ils relèvent leurs têtes cirieuses de gens habitués à vivre à l'ombre. La stupéfaction ouvre leurs bouches lippues. L'un d'eux ne peut s'empêcher de s'écrier :

— Si j'étais le père de ce jeune homme, je l'empêcherais bien de se montrer à côté d'une prostituée arabe. Car cette femme est musulmane. Cette courtisane mériterait d'être signalée au tribunal du Divan pour son impudence.

Nijma saisie au cœur se retire brusquement du balcon et va se jeter sur un canapé. Le docteur ferme sa fenêtre et lorsqu'il voit sa femme, toute blanche d'émotion, il se jette à ses pieds et lui demande pardon pour l'insolence de ce Tunisien.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! pourquoi une femme est-elle considérée chez nous comme une fille publique lorsqu'elle ose se montrer près de son mari, disait Nijma ?

Hassen baissait la tête. Il désespéra de faire respecter Nijma par ses coreligionnaires et il résolut d'aller habiter la ville française. Aussi bien, il s'en apercevait, parce qu'il était un médecin tunisien, ses compatriotes évitaient de lui demander ses soins. A la pensée d'introduire dans leurs harems un homme de leur race, les bourgeois tunisois sentaient la jalousie les tenailler. Ils préféraient montrer leurs femmes à des docteurs européens.

... Avant de prendre cette grave décision, Hassen

veut consulter Soléïma sa grand'mère. Orphelin, c'est elle qui l'a élevé. Il lui doit d'avoir été envoyé en France et d'être devenu un docteur.

Lorsque Nijma et son mari arrivent chez elle, ils la trouvent couchée dans un grand lit à façade vénitienne. Cet encadrement sculpté, dans le goût des glaces italiennes, donne de la somptuosité au repos farouche de Soléïma.

Respectueusement Nijma baise la grand'mère à l'épaule. Dans le long visage blême de la vieille dame ses yeux brillent d'une fièvre qui les enflamme.

— Si je n'ai pas assisté à ton mariage, Nijma, mon enfant, c'est que je suis couchée sur ce lit de misère depuis quinze années, prononce-t-elle en levant son index. C'est d'ici que j'ai suivi par le cœur Hassen dans les diverses étapes de sa jeunesse. Contre l'avis de mon mari Mustapha, qui voulait destiner notre petit-fils à la théologie musulmane, j'ai obtenu qu'il suivît d'abord les cours du lycée Carnot, puis qu'il vécût cinq ans à Paris, dans le monde des Ecoles. Et si tu me demandes, Nijma, comment cette idée m'est venue, je vais satisfaire ta curiosité.

... Dans ma vie entière, en dehors de mon mari, je n'ai approché qu'un autre homme. J'avais été malade et Mustapha avait appelé un docteur français. Aussitôt que je vis ce chrétien, il me parut que son front rayonnait. Il avait des yeux lumineux qui enchantaient. Quand il causait, sa parole me

remplissait d'idées. Lorsqu'il était parti, ses mots me restaient, me distraient ou bien m'obligeaient à méditer.

Bientôt je pus dire à Mustapha, mon époux :

— Je comprends pourquoi ces Français sont devenus nos maîtres. Nous autres arabes, nous portons la clarté sur nos habits, mais nos âmes sont obscures. Je veux qu'Hassen devienne un docteur et ressemble à ce médecin.

Plus tard, comme je réfléchissais toujours, j'aperçus le germe de mort dans notre société musulmane et j'entretenais mon mari de la situation de la femme et de la mère. Mustapha m'ordonna de chasser ces pensées qu'il estimait détestables. Je ne pus y parvenir. Elles grandissaient en moi. Je les proclamais sans cesse. Alors mon mari se fâcha. Il était devenu jaloux de ce Français et il jura que jamais il ne rentrerait dans sa maison. Alors, désespérée et comprenant que j'avais manqué ma vie, je m'alitai. Depuis quinze ans je suis couchée. J'aurais pu me lever quelquefois, mais je me disais : A quoi bon ! Quelle différence y a-t-il entre une morte et moi ?

Lorsque mon époux me proposait de sortir voilée, je refusais. J'ai passé sur cette couche des mois de morne stupeur. L'annonce des succès de Hassen m'a empêchée de mourir. J'avais l'espoir qu'il me vengerait plus tard, qu'il m'aiderait à faire régner plus

d'intelligence et de justice. Il t'a épousée, Nijma. Et vous venez tous deux me demander ce que vous devez faire contre les insultes des pauvres gens stupides? Eh bien! allez vivre parmi les Français. ...Comme Nijma et Hassen allaient se retirer, Soléïma leur imposa les mains sur la tête et leur dit :

— Allez, mes enfants, et soyez heureux! Rappelez-vous qu'il faut savoir quelquefois s'arracher à l'ombre de sa famille pour vivre suivant la vérité.

Dans l'encadrement de son grand lit vénitien à miroiteries encastrées dans les sculptures d'or, la vieille dame, majestueuse, montrait de son bras tendu le soleil qui incendiait le patio.

Puis elle renversa sa longue figure pâle sur son oreiller et ses petits-enfants l'entendirent gémir derrière ses rideaux.

Dans l'avenue de Paris, à Tunis, chaque jour une jeune femme élégante, en costume tailleur, descendait les boulevards au bras de son mari, un grand garçon coiffé d'un feutre gris.

Or, ceci s'était accompli avec une simplicité qui étourdissait encore Nijma et Hassen lorsqu'ils y réfléchissaient. Leur vie au clair du jour leur paraissait un rêve. Souvent, dans la rue, ils se considéraient l'un l'autre avec un étonnement naïf.

Les Français qui les coudoyaient ne pouvaient se douter qu'ils croisaient des mariés tunisiens. Les

premières semaines, leurs voisins les avaient observés discrètement. Maintenant, le docteur Mokrani et sa femme sentaient que leur initiative hardie avait été approuvée par la colonie européenne. Le bonheur d'Etoile récompensait le courage d'Hassen.

Un soir, Nijma reçut ses premiers invités dans le salon qu'elle avait eu le bon goût de meubler à l'orientale. Comme sa femme, Hassen estimait que les Tunisiens, aussi libérés fussent-ils des préjugés musulmans, devaient au moins honorer les arts exquis qui firent si grande la vieille civilisation arabe. Et chez eux, les tissus de Syrie, les tapis d'Ispahan, les marqueteries de Bagdad, les meubles de Stamboul, les tentures de Caramanie, les poteries de Nabeul et les vieilles soieries tunisoises vinrent chatoyer. C'était toute la nature orientale, chaude et ardente, qui rutilait et scintillait sur les murs et le plancher.

Le docteur connaissait la laideur de ces intérieurs d'arabes européanisés, où des armoires à frontons dorés, des sièges Henri II de Naples et des buffets à sculptures rugueuses côtoient des pendules de bazar autrichien et des fauteuils en style français, augmentés de fioritures siciliennes.

Mais il ajouta à ses divans, à ses bancs, à ses tables et à ses coffres, décorés à la tunisienne, une bibliothèque, un bureau et des étagères chargées de livres et de revues.

... Le premier ami du docteur qui se présenta s'appelait Hamid Nassah, un ingénieur agronome de l'école de Grignon. Distingué et fatigué, ce jeune tunisien d'expression réfléchie marchait posément, causait peu et s'interrompait parfois pour frotter ses mains l'une contre l'autre avec une sage lenteur lorsqu'il méditait. Il avait de la lecture, savait observer et allait jusqu'au bout de ses conclusions lorsqu'il examinait un problème moral.

Hassen lui avait ouvert et le poussait devant lui. Avec une nervosité dont il ne pouvait se défendre, il l'avait présenté à Nijma.

Devant cette jeune musulmane de teint frais et sans maquillage, vêtue d'un corsage de mousseline blanche légèrement échancré sur la gorge et coiffée en bandeaux ondulés, Hamid s'arrêta tout saisi, puis il baissa les yeux.

Une émotion profonde poignait Nijma et elle n'osait pas non plus regarder Si Nassah.

Le docteur, un peu en arrière d'eux, bras croisés, souriait avec bienveillance.

Enfin, de sa voix lente et sourde, l'ingénieur prononça :

— Voilà une grande heure dans ma vie, Madame, et je suis touché au fond du cœur de la confiance que vous me témoignez tous les deux en m'introduisant dans votre maison.

Hassen voulut rompre cette situation solennelle et

reprocha gaiement à Nijma de laisser debout Hamid.

— Hélas ! répondit-elle, je ne sais pas encore recevoir, et M. Nassah me le pardonnera.

Un médecin français et un avocat tunisien se présentèrent ensuite, un peu intimidés par la raideur involontaire et les rougeurs subites de la jeune femme. Un peu plus tard, Nijma, aidée par une servante, voulut leur servir le thé; mais quand ils observaient avec un respect presque religieux cette jeune musulmane enfin délivrée de l'erreur, les petites mains de leur hôtesse tremblaient sur les tasses, la liqueur se versait et ses beaux yeux dorés se remplissaient presque de larmes de confusion. Alors ils baissaient leurs paupières et évitaient de la fixer.

Ils burent, recueillis, presque silencieux, et quand Nassah prit congé de ses amis, il leur dit avec une emphase un peu orientale :

— Ce soir, j'ai assisté à un événement inoubliable et je vous remercie de m'avoir fait l'honneur d'être l'un des acteurs de cette scène. Au revoir.

— A bientôt, Hamid. Cette maison est la tienne, comme elle est celle de mes amis. Vous pourrez vous y présenter quand il vous plaira et Nijma sera toujours heureuse de vos visites, lui répondit le médecin en s'efforçant à la simplicité. Mais, malgré lui, tout ce que l'atavisme avait déposé en lui se révoltait contre ce changement d'existence et ses lèvres trem-

blaient un peu en offrant ainsi, en même temps que la sienne, l'amitié de sa femme.

Lorsque la porte se referma, dans un grand élan d'amour Hassen et Nijma s'étreignirent et ils sentirent qu'ils avaient conquis la vérité.

— Quelle minute extraordinaire j'ai vécu, dit Nijma quand les yeux de Nassah ont croisé les miens. J'ai senti que ton ami ne me fixait pas avec l'expression d'un musulman pour qui tout regard jeté sur une femme contient une demande d'amour. Et moi en répondant à cette observation si franche j'ai compris qu'une femme pouvait considérer un homme sans avoir besoin de s'offrir à lui. Un sentiment sublime qu'ignorent mes sœurs mahométanes entra chez moi : la confiance.

... Après quelques mois, Nijma et Hassen eurent la nostalgie de la cité arabe où s'était écoulée leur enfance et où la charmante Précieuse avait vécu.

Un soir ils franchirent Bab-el-Mar, la porte de la Mer qui sépare les deux villes, et ils remontèrent les ruelles de la Medina. Des reverbères projetaient des flaques d'or sous les voûtes de ces longs couloirs chaulés. Les piliers à chapiteaux qui les soutenaient, peints de torsades vertes et rouges, brillaient sur l'ombre des impasses. Sur les terrasses de ces rues couvertes, des chiens kabyles hurlaient par les ouvertures pratiquées au sommet des cintres. Devant les portes en fer à cheval, décorées d'arabes-

ques en clous noirs, des silhouettes pâles passaient avec le froissement doux des burnous sur les murs. Nul ne s'avisait de gêner la promenade de ces amoureux français, croyaient les Tunisiens qui les rencontraient.

Hassen et Nijma pénétrèrent dans la Hara, l'antique ghetto des juifs. Des cornes de bœuf étaient clouées au-dessus des huis préservant les logis du mauvais œil. Ailleurs des mains ou des poissons peints sur les crépis servaient de fétiches aux habitants superstitieux. Nijma qui ne connaissait pas Tunis, comme toutes les femmes musulmanes, apprenait à aimer cette cité pittoresque placée au carrefour de l'Orient. Et peut-être était-il dans la destinée de cette ville de voir s'accomplir en elle, plus tard, la fusion des races et des religions ?

... Bientôt le docteur Mokrani et sa femme s'engagèrent à parcourir dans la journée la Medina. Les Tunisiens ne pouvaient soupçonner des compatriotes dans ces jeunes gens habillés à l'européenne et lestes d'allure.

Une fois ils s'assirent à la devanture d'un petit café du Souk-el-Belat. Ils goûtaient en silence leur moka. En face d'eux, dans le mur d'une maison, une petite ouverture grillée doublée d'un lambeau de toile attira leur attention. Cette loque fut tirée et la figure dolente d'une fillette se montra. Une takrita fanée, autrefois pourpre et devenue vieux

rose, couvrait ses cheveux dorés. Ses doigts que le henné faisait ressembler à des branches de corail s'accrochaient aux barreaux.

La face écrasée contre le dur fer rouillé, de ses yeux profonds, la petite inconnue regardait s'ébattre sur la chaussée quelques garçonnets. Légers comme des poulains, ils tournaient et hennissaient comme eux en jouant à la fantasia. La petite fille écarquillait ses prunelles.

Les cris de plus en plus éclatants des garçons remplissaient la rue blanche et leurs bonds joyeux soulevaient les glands de soie de leurs chéchias comme des crinières.

— Quel âge as-tu, mon enfant, demanda Nijma émue à la petite prisonnière ?

— Treize ans ! Le mois dernier encore je jouais avec ces camarades, mes voisins. Mais depuis la dernière lune mon père m'a enfermée.

— Et ne regrettes-tu rien, lui demande Hassen ?

— Je ne sais pas... Je m'ennuie, Sidi.

La fillette considéra encore un certain temps les garçonnets. Bientôt son attention se lassa. Ses paupières se baissèrent sur ses grands yeux qui ne voulaient plus trop regarder pour ne pas trop regretter.

A voix basse, Nijma disait :

— J'avais aussi treize ans lorsque l'on m'enferma.

...Le docteur et sa femme s'éloignèrent, mais un cheick de la Mosquée de l'Olivier les suivait. Assis

dans le café, ce professeur avait entendu Nijma et, soudain, il s'était rappelé la conduite scandaleuse de la fille de Si Sadok-Bou-Okkaz. On racontait chez les beldis que cette femme perdue osait courir la ville le visage nu, absolument nu ! Son mari, un pauvre homme dévoyé par les mensonges de Paris, autorisait cette ignominie.

Ce cheick marcha dans leurs pas. Les jeunes gens eurent l'audace de remonter la rue Sidi-Mahrez. Comme Nijma dépassait à regret la porte de la maison paternelle, qu'on lui avait interdite, le professeur fit prévenir à tout hasard Bou-Okkaz. Quand le docteur et sa femme traversèrent la place Bab-Souika, un épicier djerbien et un restaurateur arabe reconnurent Hassen et lui montrèrent le poing.

— Oh ! chien, n'as-tu point honte de promener ta femme par les rues !

— Ainsi vous en êtes certains, cet homme est Mokrani, leur demanda le cheick ? Et celle-là est sa courtisane ? Que dis-je, elle n'est pas même une fille ! Les prostituées musulmanes, lorsqu'elles sortent, voilent encore leurs fronts.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Sauvons-nous, disait Etoile.

Mais la foule tunisienne, les hammals en cachabiahs tigrées, les artisans en petites vestes multicolores et jusqu'à une folle en guenilles qui sautait en mimant un jeu de guitare avec son bâton les entourèrent.

Soudain Nijma fut saisie par le bras avec une violence qui la fit tomber à genoux. La canne levée, Hassen allait assommer l'agresseur mais son bras retomba.

Devant lui se dressait un vieillard. Sa moustache blanche faisait paraître son teint plus enflammé.

— Sidi! Sidi! Mon père! gémissait Nijma en essayant de se relever.

Bou-Okkaz maintenait sa fille à ses pieds et clamait :

— Puisque tu es venue me braver jusque chez moi, ô indigne! Je te maudis devant Dieu! Je te retranche de ma famille.

Et le cheick, un grand homme magnifique en djebba de moire azurée, criait, les bras dressés vers les dômes de la mosquée Sidi-Mahrez :

— Notre Prophète est insulté par toi, ô femme débauchée! Chacun de tes pas promène notre religion dans la boue. O créature immonde sois châtiée en ce monde et en l'autre.

— Fille! Fille! Fille! Quel argent veux-tu pour que tu rentres en ton bouge, hurlait la populace?

Il faut la déférer au tribunal du Divan. Notre seigneur le cadi la fera pourrir en prison. C'est la loi pour les femmes éhontées.

Si Sadok avait saisi à nouveau sa fille par les épaules et lui criait :

— Ta mère, Lella Zakia, te crache sur les joues.

« Puisse-t-elle être lapidée par la foule, m'a-t-elle dit ». Voilà son vœu pour toi qui nous as déshonorés.

...Enfin, Hassen put délivrer la malheureuse Nijma. Ils se jetèrent dans une voiture et partirent pour la porte de France.

Cette nuit-là, comme sa femme sanglotait, le docteur lui dit gravement :

— Ce qui est arrivé, je le redoutais.

Qu'importe, souris, ô ma petite Étoile, car tu brilles maintenant sous le grand ciel libre.

Tunis, mai 1908.

Charles GÉNIAUX.

Imprimerie Oberthur, Rennes-Paris (5128-08)

